
ACADEMIAE HARVARDIANAE SIGILLUM
VE RI
TAS
1638.
FROM THE BEQUEST
OF THE
HON. WILLIAM PRESCOTT
OF BOSTON.
RECEIVED MAY 1st
MDCCCXLV.



Roullin del P. Legrand Sc

Dame de la Cordillère. Dame des Plaines

VOYAGE
DANS LA RÉPUBLIQUE
DE COLOMBIA,
EN 1823;



OUVRAGE ACCOMPAGNÉ DE LA CARTE DE COLOMBIA,
ET ORNÉ DE VUES ET DE DIVERS COSTUMES.

Deuxième Édition.

TOME SECOND.

PARIS,
CHEZ ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.
1825.

VOYAGE

DANS LA RÉPUBLIQUE

DE COLOMBIA.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Bogota pour Popayan. — Guaduas. — Chaguani. — San-Juan. — Retour à Guaduas. — Court séjour dans cette ville. — Beltran. — Ambaléma. — San-Luis. — Chaparral. — Natagaïma. — Pakandé. — Samboja. — Villa-Viéja. — Neyva.

Ayant passé trois mois à Bogota, je me préparai à quitter cette ville au commencement du mois d'août.

J'avais plusieurs routes à suivre pour retourner en Europe, toutes présentaient un degré très-grand d'intérêt; il fallait choisir. La première, et la plus fréquentée, celle de Caracas,

offrait une étendue considérable de pays à exa miner; d'illustres voyageurs l'avaient visitée, il me restait peu de choses à voir après eux. L'Orénoque, à cause de l'importance qu'il doit prendre plus tard, m'eût tenté davantage; mais j'avais traversé un terrain semblable à celui qu'arrose ce fleuve, en naviguant sur la Magdaléna; enfin, la voie de Maracaïbo, ouverte par les succès des patriotes, m'eût paru préférable aux deux autres, si, après avoir visité la Cordillère orientale, je n'eusse cru qu'il serait curieux et utile d'examiner celle de l'ouest, plus riche en minéraux.

J'obtins un passe-port pour Buénaventura, où j'avais l'intention de m'embarquer, et je sortis de la capitale de la Colombia le 9 août 1823, à six heures du matin.

Mon bagage était bien plus léger que celui que j'avais en venant de Carthagène; deux mules suffisaient à le porter. Le guide qui m'avait conduit dans le Socorro m'accompagnait et me servait encore de muletier.

Deux routes s'offraient pour gagner Popayan, où je comptais me rendre. D'abord celle de la

Mésa-Grande, ou celle de Guaduas. Je pris cette dernière.

Les chemins qui traversent la plaine de Bogota sont si beaux dans cette saison, que nous arrivâmes de bonne heure à Fontibon; peu de temps après nous dépassâmes Résuéla, et bientôt nous fûmes à Facatativa. Le lendemain, je descendis du plateau immense de Bogota, par les sentiers étroits et difficiles des montagnes qui l'entourent comme des murailles destinées à soutenir un bassin.

Tout était heureusement sec. Soumises aux saisons de la plaine qui les domine, les vallées qui sont situées à l'ouest jouissent des beaux jours qui règnent en haut, avec cette différence pourtant, qu'ici un froid rigoureux se fait sentir, pendant qu'en bas on jouit d'une température brûlante. C'est le lieu de faire remarquer que lorsque les pays placés à l'ouest du plateau de Bogota ont l'été, ceux qui sont situés à la même hauteur à l'est sont inondés par les torrens de pluie que versent chaque jour les nuages échappés des llanos du Méta. Une particularité bien plus intéressante surtout me frappa, c'est que

les vallées placées au couchant sont désolées par les goîtres et les épidémies, et que celles de l'est ne sont affligées d'aucun de ces maux (1). D'un autre côté, pour rendre encore plus sensible la différence qui existe entre les vallées de l'est et celles de l'ouest du plateau de Bogota, il faut ajouter que les récoltes ne se font dans celles-là qu'en octobre, pendant que dans celles-ci elles ont lieu en août.

Les routes étaient assez praticables, et quoique les personnes qui allaient de compagnie avec moi en fussent contentes, elles ne pouvaient s'empêcher de maudire les Espsgnols, qui avaient employé un moyen bien violent pour les réparer, puisqu'ils avaient forcé tous les hommes condamnés pour opinion politique à travailler aux chemins, moyennant une ration d'une livre de pain et d'une livre de viande par jour.

Nous perdîmes enfin de vue les montagnes prodigieusement hautes contre lesquelles s'appuie le plateau de Bogota, et nous arrivâmes de

(1) Dans quelques endroits seulement on voit la lèpre noire.

bonne heure à Billéta, village à treize lieues de Bogota.

(1) Partout, en descendant l'immense pyramide de la Cordillère, j'avais trouvé les mêmes coquillages que j'avais rencontrés dans le Socorro. Un autre spectacle attira mon attention; il était du genre de celui qui m'avait affligé à Moniquira : un enfant attaché sur une mule de la même manière qu'on y lie nos moutons, était, malgré ses cris, conduit à Bogota, afin d'y être jugé pour crime de désertion. J'avais souvent été étonné comment un peuple amolli par trois siècles de paix, a pu sitôt prendre des mœurs si différentes de celles qu'il avait eues si long-temps. Ne peut-on pas en trouver la cause dans ces combats d'animaux que l'Espagne introduisit, et qui habituant les peuples à des jeux sanglans, les préparaient à de plus barbares encore. La mort, il est vrai, était rarement le dernier acte de ces affreuses tragédies; cependant les Américains trouvaient dans ces exercices des périls et une image de la guerre qui

(1) 11 août.

les rendaient moins étrangers à celles qu'ils oseraient entreprendre.

Guaduas, je l'avouerai, me sembla moins riant en descendant de Bogota que lorsque j'y avais passé à mon premier voyage; les figures généralement agréables des habitans me parurent décolorées; je remarquai un grand nombre de goîtres que je n'avais pas vus au milieu des illusions que m'avait causées ce village, en sortant des repaires horribles de la Magdaléna; je m'aperçus aussi avec regret que les mêmes hommes que j'avais trouvés alors si joyeux, n'étaient que des ivrognes fort bruyans et fort incommodes.

En effet, le peuple est sans cesse occupé à boire de l'eau-de-vie anisée, sous prétexte que cette liqueur est nécessaire dans les pays chauds; cette maxime, si l'on n'en abusait pas, pourrait être fondée, car il est bien singulier que la race dominatrice et chétive des blancs ne peut exister et travailler entre les tropiques sans boire beaucoup; dès qu'il fait chaud, ils gémissent; on a bien la preuve des tourmens qu'ils endurent, par les habitans de Guaduas. Quoique

la chaleur soit forte dans cette ville, elle est supportable; cependant ils se plaignent continuellement; tantôt il fait trop chaud, tantôt ils ont mal à l'estomac ou à la tête. Les gens de la haute classe ont surtout une santé languissante; c'est chez eux que l'on voit le plus de goîtres.

Je fus obligé de séjourner à Guaduas jusqu'au 20 août; aveuglément confiant dans les renseignemens que me fournirent quelques habitans, je suivis la route qu'ils m'indiquèrent.

Je partis à dix heures et demie, à midi je me trouvai sur le sommet de la chaîne des monts qui ferment la vallée de Guaduas à l'ouest; je contemplai avec admiration les plaines immenses que parcourt la Magdaléna. Des forêts épaisses en couvraient les bords, et je me figurai que j'y trouverais une fraîcheur propre à me faire supporter les torrens de feu que je voyais, sous la forme de vapeurs, circuler dans ces campagnes brûlantes : à peine j'étais descendu de quelques toises, je me sentis enveloppé d'une atmosphère très-chaude, qui devint accablante lorsque je fus au pied des monts; je voyageais à l'ombre,

pas un souffle de vent n'agitait les arbres, dont le feuillage touffu me dérobait au contraire le peu d'air que j'aurais respiré dans un lieu découvert.

L'on m'avait prévenu que je ne rencontrerais aucune habitation dans ces déserts; j'espérais au moins y trouver de l'eau, nulle part le lit desséché des torrens ne m'en offrit une goutte; c'était comme si de nos provinces méridionales j'eusse passé en quelques heures sur les plages brûlantes de l'Afrique. Nous étions accablés de fatigues, au point que, m'en rapportant au guide que j'avais pris à Guaduas, je me détournai de la route, et j'arrivai par un sentier étroit à un lieu habité qu'on nomme el Puerto del Corral, et qui n'est pas éloigné de la Magdaléna.

Le voisinage de ce fleuve a transformé les agriculteurs qui s'y sont retirés, en pêcheurs. Leurs larges filets étendus sur les haies qui défendent des bestiaux, leurs champs de cannes à sucre, me firent croire que je trouverais chez eux du poisson; j'en demandai, ils me répondirent que dans la saison où nous étions, celle des vents du sud, le poisson ne pouvait re-

monter le fleuve, dont ces brises augmentaient le courant.

Ce temps est pour ces pauvres gens celui d'une misère profonde; les champs desséchés ne produisent plus rien; nulle part des pâturages; les bords même des rivières, dont les lits pierreux servent alors de chemin, sont sans verdure. Tout languit dans ces jours que les Européens appellent printemps. La disette ne tourmente pas moins l'homme que ses bestiaux; des bananes forment toute sa nourriture, et quelques cannes à sucre, le régal qui lui fait oublier les chaleurs, ennemies de sa santé.

Cependant les blancs qui habitent les terres chaudes, et qui, comme tous les hommes de cette couleur, vivant en dedans des tropiques, sont languissans, n'importe l'époque à laquelle leurs aïeux s'y sont fixés, emploient utilement cette saison; c'est alors qu'ils brûlent les broussailles dont sont couverts les champs, qui, au temps des pluies, seront changés en prés verdoyans; ils livrent également aux flammes les bois où ils doivent planter leur maïs ou leurs cannes à sucre; ces incendies, qui consument

des parties considérables de forêt, éclairent magnifiquement les nuits, car c'est le moment où l'on met le feu. Moins industrieux que les Africains, les habitans de ces contrées laissent dépérir leurs bestiaux, au lieu de chercher, ainsi que le font les nègres, dans les feuilles des arbres une nourriture qui rende supportable le passage si terrible de la saison sèche à celle des pluies.

Maudissant vingt fois ceux qui nous avaient engagés à prendre le chemin affreux que nous suivions, et qui est celui des contrebandiers, nous arrivâmes à neuf heures à Puerto-Chaguani. Ici j'étais sur les bords de la Magdaléna, que j'avais déjà côtoyés ; une chaleur étouffante me faisait pressentir des maux qui le soir même me frappèrent.

En effet, avant d'arriver au Palmar, le soleil, la soif me donnèrent la fièvre; je fus forcé de descendre sous le hangar d'un moulin à sucre, où je restai jusqu'au lendemain soir, inquiet de l'issue qu'aurait un mal aussi subit. Le 22 je me rendis au Palmar même; des vomissemens continuels me prouvèrent que je ne trouverais pas encore là le rétablissement de ma santé;

en conséquence je résolus de rentrer dans les montagnes, et le lendemain je commençai à gravir sur leur sommet. A mesure que je m'élevai, une transpiration salutaire s'établit, la respiration devint moins pénible, et lorsque je parvins à San-Juan, j'étais beaucoup mieux. Ce joli village, situé sur une des montagnes qui dominent la Magdaléna, est fort propre, et présente l'aspect de l'aisance qui y doit réellement exister, parce qu'il est le lieu où se reposent les marchands de tabac, qui, venant d'Ambaléma, ont passé le fleuve pour aller à Santa-Fé.

Ni la beauté du site, ni le passage continuel des étrangers n'ont inspiré le doux sentiment de l'hospitalité aux membres de la famille Rubio, qui seuls forment toute la population du village. Je ne trouvai donc pas à me loger à San-Juan, et j'aurais été d'obligé d'en sortir, si le curé, jeune homme aimable et charitable, ne m'eût offert un asile dans son presbytère; pendant les deux jours que j'y passai, ma santé se rétablit à vue d'œil; néanmoins je ne la crus pas assez forte pour gagner immédiatement Popayan; il me parut convenable d'aller cher-

cher des cordiaux plus efficaces que ceux qu'on rencontre à San-Juan; je pris donc le parti de retourner à Guaduas.

Je quittai mon obligeant curé, qui, nouvellement arrivé à San-Juan, avait su, au milieu des hommages, disons mieux, des adorations dont il avait été l'objet, puisqu'on fléchissait un genou en l'abordant, me prodiguer toutes les attentions de l'amitié. A midi j'étais à Chaguani, triste hameau, où la misère des habitans ne m'offrit aucun secours.

Je repris le 26 la route de Guaduas; j'y entrai avant midi; j'y consacrai deux semaines au rétablissement de ma santé, que trois jours de maladie, causée par le brusque passage d'une température supportable aux chaleurs équatoriales, avaient ébranlée d'une manière terrible.

Je crus le 15 septembre être de nouveau en état de suivre le chemin de Popayan. J'étais accompagné d'un métis que m'avait recommandé le chef politique de Guaduas. Je repris la route que j'avais suivie la première fois, et le soir même je parvins à la Mora, hameau situé sur les bords de la Magdaléna. Quoique

j'eusse éprouvé un grand regret du retard que m'avait causé ma maladie, cependant la saison plus avancée m'offrait des avantages que je n'avais pas eus à mon premier départ de Guaduas; le ciel, plus couvert, me garantissait des rayons brûlans du soleil, et les brises du sud plus fortes me rendaient plus supportable l'atmosphère qu'il embrase.

Le lendemain j'arrivai à deux heures de l'après-midi à Beltran, port où l'on s'embarque pour traverser la Magdaléna et passer à Ambaléma. On m'avait conseillé de suivre toujours, en remontant, la rive droite de la Magdaléna; je préférai la rive gauche, qui m'offrait à mon gré plus d'observations à recueillir. Les cultures de tabac d'Ambaléma m'en présentaient particulièrement de fort intéressantes.

Je m'embarquai donc dans une pirogue; on y attacha mes mulets. La traversée, quoique souvent périlleuse, fut heureuse, et nous arrivâmes sans accident à l'autre bord. Ce passage me coûta une piastre. Une heure me suffit pour me rendre du lieu du débarquement à Ambaléma.

Ce village, dont le territoire renferme des plantations considérables de tabac d'une excellente qualité, jouit d'une certaine aisance; on y voit du mouvement; le peuple y est affligé de moins de maux qu'ailleurs, parce qu'on s'y nourrit mieux. Ambaléma est mal bâti, et son église, par une exception assez rare dans la Colombia, ne serait digne d'aucune remarque, si l'on n'y entendait une musique composée de violons et d'instrumens à vent, comparable à ce qu'on trouve de plus parfait dans le reste de la république.

La quantité de tabac que l'on tire d'Ambaléma est estimée à deux ou trois mille charges. La ferme en serait fort utile au gouvernement, si la contrebande, malgré les vingt gardes qu'on entretient, et à qui l'on paie vingt piastres par mois, ne parvenait à le priver de la plus grande partie de ses revenus. L'indulgence coupable des gardes ne les met pas à l'abri de la haine du peuple. Ainsi, dans toutes les parties du monde, cette classe d'hommes est l'objet de l'animadversion publique.

Le tabac de première qualité coûte au gou-

vernement trois piastres l'arrobe; de deuxième qualité, dix réaux; il les revend à un prix double aux particuliers. On les achète en avril, mai et juin. A peu de distance, à l'est d'Ambaléma, est un lieu appelé Péladéro; il renferme, dit-on, plusieurs mines d'or.

(1) Après avoir pris un nouveau guide, indispensable dans les llanos de la Magdaléna, où tous les sentiers se confondent, je partis d'Ambaléma. De l'autre côté du fleuve ou n'aperçoit que des montagnes fort hautes et toutes couvertes de forêts, tandis que celui où j'étais est découvert et n'offre aucun abri contre l'ardeur du jour. Le sol pierreux reflète la chaleur avec une violence terrible; on souffre beaucoup, et l'on ne trouve que de l'eau pour se rafraîchir : elle est très-fraîche et limpide, parce qu'elle descend des paramos qui forment la Cordillère occidentale. Nous traversâmes le Bénadillo; ce ruisseau était presque à sec, quoique souvent dans cette saison les rivières qui viennent des montagnes de l'ouest s'enflent tout-à-coup par

(1) 18 septembre.

la fonte des neiges, au point que les voyageurs sont obligés d'attendre plusieurs jours, jusqu'à ce qu'elles deviennent guéables. Sur l'autre bord, au contraire, les rivières n'étant alimentées que par les pluies, leur lit desséché offre toujours dans cette saison un chemin facile et commode.

Sur l'une et l'autre rive, quelques cases isolées, construites en roseaux, et dans lesquelles languit une population chétive, malade, et composée de races différentes, sont les seuls asiles que l'on rencontre; ainsi, tandis que les nègres vivent en Afrique rassemblés dans des bourgades pour se défendre contre les invasions de leurs voisins, les habitans de ces contrées passent leurs jours séparés les uns des autres; quelques vaches font leur fortune; le vin des palmiers, leur consolation. Parfois ils possèdent un cheval; des étriers en bois, une corde pour frein, un bât pour selle, composent tout le harnais de leurs coursiers, dont la maigreur atteste les jeûnes fréquens auxquels ils sont condamnés dans ces plaines desséchées. Du reste, leur prix n'est pas considérable, car on les vend de dix

à vingt piastres la pièce. Le maître souffre autant de la fin que ses animaux; de la farine de maïs compose toute sa nourriture.

Je descendis à six heures dans la hutte d'un de ces sauvages; le lieu où elle est située se nomme Puertillo : mes effets seuls pouvaient y tenir; la température si douce des nuits me fit préférer dormir en dehors. Mes hôtes étaient plongés dans la dernière misère; on eût cru voir une famille maure; le vêtement des femmes me rappelait tout-à-fait celui des femmes du Sahara; elles portaient une robe de guinée bleue sans manches, et nouée sur les épaules avec un lacet de coton; les hommes n'avaient qu'un caleçon, rien ne couvrait leurs épaules, de sorte qu'elles étaient toutes hâlées et presque noires. Ils passèrent toute la nuit à boire du vin de palme. Ignorant l'usage du cerceau africain, ils l'obtiennent en coupant l'arbre par le pied. Cette méthode tarirait bientôt la source de leurs plaisirs, si le nombre infini des palmiers et la rareté de la population n'éloignaient pour long-temps encore ce fléau.

Nous sortîmes de bonne heure de la hutte

des sauvages chrétiens de la Magdaléna; tout près de là nous rencontrâmes des habitans d'Ibagué, qui allaient en pélerinage à Mendes, village peu éloigné de Honda. Une statue de la Vierge en a établi la célébrité; lorsqu'on la plaça dans le sanctuaire elle était d'une fort petite dimension; depuis ce temps-là elle grandit chaque année d'une manière miraculeuse. La religion, en sanctifiant ainsi certains lieux, a préparé les voies pour le commerce, et a établi des communications entre les hommes, en dépit des mauvais chemins, des périls et de la politique des Espagnols, qui tendait à isoler les habitans les uns des autres.

La chaleur me paraissait plus supportable à mesure que nous avancions vers le sud et que nous nous rapprochions du haut du fleuve; le voisinage des sommets neigeux du Quindiu était la cause principale de ce changement de température; la campagne était bien moins aride et bien moins embarrassée de pierres; l'herbe n'était plus ni rare ni brûlée par le hâle; un peu de verdure ranimait nos montures et réjouissait nos yeux. Nous voyagions réellement

dans les vastes prairies de la Cordillère; et, sans l'ardeur des rayons du soleil et la vue des palmiers, qui de tous côtés balançaient majestueusement leur tête, nous eussions cru avoir quitté les terres brûlantes des tropiques, et être rentrés dans les vallées européennes des Andes.

Je passai le Totaré et ensuite la China; ces deux rivières, fort larges dans la saison pluvieuse, étaient alors très-basses; je les traversai donc sans danger, quoique nous eussions été assez long-temps à en découvrir le gué : une case à peu de distance fut notre asile.

Je me félicitais beaucoup d'avoir suivi le chemin de la Magdaléna pour aller à Popayan, plutôt que celui de la Mesa, que l'on prend ordinairement, et par lequel on voyage dans les montagnes jusqu'à Samboja. En effet, l'on éprouve un grand agrément à parcourir dans toute sa longueur l'immense vallée de la Magdaléna, non moins belle que le plateau de Bogota. J'avais l'avantage de jouir d'une brise très-fraîche du sud; chaque jour elle se levait à deux heures et soufflait jusqu'à la nuit, suffisamment pour tempérer l'ardeur du soleil. Le peuple

que je rencontrais sur cette route me mettait à même de juger celui des plaines de l'Orénoque, avec lequel, m'assurait-on, il a beaucoup de ressemblance.

Je traversai de bonne heure le Chipalo, et plusieurs autres rivières dont le lit creusé dans de profonds vallons, coupait à chaque pas la route; ce qui précédemment ne nous était pas arrivé, parce qu'auparavant nous n'avions rencontré que des torrens dont les eaux étaient de niveau avec le terrain de la plaine. Ibagué nous restait sur la gauche; quoique nous en fussions éloignés, nous distinguions le clocher de son église, point presque imperceptible au milieu des sommets prodigieux du Quindiu qui s'élèvent au-dessus de cette ville. Si mon dessein de suivre la Magdaléna jusqu'à Neyva n'eût pas été bien arrêté, j'aurais presque subitement, à la vue de ce spectacle imposant, pris la résolution de passer le Quindiu pour entrer dans la vallée du Cauca. Tout était propre à m'inspirer ce désir; la saison était favorable; le Quindiu, très-fréquenté alors, offrait peu de dangers, et sans avoir besoin de se servir des

épaules des porteurs, on pouvait moyennant seize piastres franchir ce terrible passage en cinq jours, sur de petites mules qu'on a récemment dressées à Ibagué pour ces voyages.

Je continuai malgré cela à suivre la route de Neyva, et je ne m'en repentis pas. Grâce à l'influence des montagnes couvertes de neige qui forment le Quindiu, la verdure était partout plus belle; les arbustes, moins flétris, annonçaient une température moins embrasée que dans la région inférieure. Nous vîmes encore mieux dans cette journée les effets bienfaisans de ce changement de température en descendant dans l'abîme profond où coule le Cuello. Cette rivière, dont les eaux limpides et glacées sortent du paramo de Cartago, parcourt un terrain beaucoup plus bas que le sol des plaines voisines, de sorte que, quand on est en bas et qu'on les regarde, elles ressemblent à des montagnes. De la vallée l'on ne s'imaginerait jamais que leur niveau est parfaitement égal.

La fraîcheur que l'on éprouve dans ces gouffres profonds est délicieuse; la végétation y est magnifique; rien n'est plus beau, par exemple,

que le ravin dans lequel coule le Cuello. On peut dire qu'il est composé de plusieurs étages : plus on descend, plus la fertilité augmente; c'est pour cette raison qu'on y a planté du tabac; celui qu'on y récolte est regardé comme le meilleur de la Magdaléna. La largeur du vallon du Cuello est considérable; l'on marche long-temps avant d'arriver au côté opposé; mais la route paraît bien courte au milieu du spectacle ravissant dont on jouit. Lorsque entre les tropiques on éprouve une douce chaleur, qu'on voyage à l'ombre des palmiers et des bombax, et qu'on foule aux pieds un gazon d'une verdure fraîche, on est au comble du bonheur; on oublie la fatigue. Notre félicité fut complète, en trouvant l'hospitalité dans la maison d'un des gardiens de ces terres fécondes. On a senti tellement le prix de la richesse de ces propriétés, si convenables pour l'éducation des bestiaux, qu'on y a partout établi des haies très-fortes, bien entretenues, et fermées par une porte, que des hommes gardent soigneusement.

Le charme inexprimable de ces lieux a répandu naturellement de l'aménité dans le carac-

tère des habitans. Ceux-ci n'ont pas cette figure farouche de leurs voisins des plaines de Puertillo; ils sont obligeans, attentifs, hospitaliers; ils ont l'air robuste, parce qu'ils se nourrissent bien (1). Près de la puerta San-Francisco où nous avions passé la nuit, commençait la plaine que l'on appelle Llano-Grande, et qui se distingue de celles que nous avions précédemment parcourues par la verdure presque perpétuelle qui en couvre toutes les parties, par la rareté des pierres, et par le nombre plus considérable de bestiaux et de chevaux qui y paissent de tous côtés. L'on trouve trois chemins à la puerta San-Francisco; l'un conduit à Espinal, village situé près des bords de la Magdaléna; l'autre, à Goamon, qui en est un peu éloigné; enfin, le dernier à San-Luis, bâti au pied de la Cordillère occidentale : je pris ce dernier. Nous voyagions un dimanche, il y avait beaucoup de monde sur les routes, chacun allait rendre visite à son curé; ceux qui se diri-

(1) Ils font sécher au soleil beaucoup de viande de bœuf; ils la coupent par aiguillettes, et la vendent à l'aune.

geaient vers San-Luis me laissèrent bientôt en arrière; hommes et femmes étaient à cheval. Celles-ci étaient enveloppées de toile de coton, depuis les pieds jusqu'à la tête, pour se garantir du soleil; car, on le répète encore, les blancs ou les métis qui vivent dans ces lieux ne peuvent pas, comme les nègres, supporter l'ardeur de ses rayons. Après avoir passé à Las-Guaduas, je me rapprochai de la Cordillère; il fallut ensuite descendre dans le gouffre où la Luisa s'est frayé un passage : ce vallon était d'une aridité affreuse; on ne revoyait quelque verdure que sur les bords mêmes de la rivière. L'ouverture par laquelle la Luisa passe pour franchir la Cordillère semble avoir été produite par un tremblement de terre.

Nous étions dans un véritable labyrinthe; obligés de traverser plusieurs fois le lit assez dangereux de la Luisa, et de suivre ses bords sablonneux, nous ne sortîmes qu'à quatre heures du gouffre où nous étions entrés à trois heures. Parvenus hors de ces profondeurs je vis San-Luis, où j'arrivai bientôt. Un spectacle de désolation m'y frappa d'abord. Peu de jours aupara-

vant, la moitié du village avait été détruite par les flammes, et malgré la générosité de N. Caicedo, un des plus riches propriétaires de ce pays, beaucoup de monde demeurait encore dans les rues.

Grâce au soin de cet homme recommandable, je n'eus pas le même embarras, et j'obtins un logement fort commode dans la maison du sacristain; j'y demeurai deux jours, parce qu'il fallut remplacer un de mes mulets qui était blessé, et prendre un nouveau guide. Tous ces arrangemens furent conclus à ma satisfaction.

La situation de San-Luis est jolie; bien abrité par les montagnes contre les vents du nord-est, ce village reçoit continuellement des brises qui en rafraîchissent la température. Retiré loin de toutes les routes fréquentées, San-Luis semble ne pas pouvoir être commerçant, mais la vente du sucre que produisent ses environs attire beaucoup de marchands.

Les montagnes voisines renferment des mines d'argent. Presque toute la population est sujette aux goîtres, pendant qu'une autre partie est couverte d'une lèpre, qui noircit la peau des

blancs comme elle blanchit celle des noirs; cette maladie défigure les uns et les autres d'une manière hideuse.

J'étais à San-Luis le 22 septembre, et déjà les pluies commençaient dans ces plaines. Je partis en conséquence le 23, pour me hâter d'arriver avant la saison pluvieuse dans le haut du fleuve. Avant la nuit je m'arrêtai dans une cabane isolée. J'avais depuis long-temps l'habitude d'emporter des provisions pour plusieurs jours, entr'autres du pain, parce que dans toutes ces contrées on ne cultive pas de céréales; on les tire de la Cordillère orientale.

Mon guide, dont je fus très-content, loin d'avoir la taciturnité indienne, parlait beaucoup et causait d'une manière intéressante; né dans le Socorro, il avait toute la vivacité de ses compatriotes, il avait beaucoup voyagé, assez bien observé, et surtout bien retenu ce qu'il avait vu; il m'apprit que dans la chaîne du Quindiu, au pied de laquelle nous voyagions, il existait encore beaucoup d'Indiens indépendans, dont la rencontre n'était point dangereuse; un grand nombre de proscrits dans les dernières guerres

l'avaient éprouvé, en se réfugiant dans les bois élevés qui couvrent les monts.

Nous aperçûmes dans le sud-ouest le Chaparral, éminence isolée au bout d'une plaine fort étendue, et qui est séparée par une chaîne de monts de celle où nous étions; ce lieu, situé à une journée de San-Luis, est fameux dans le pays par les orages qui y éclatent continuellement, et par les richesses minérales qu'on y trouve à chaque pas; l'enfoncement où est situé le Chaparral, et dans lequel s'engouffrent les vents de nord-est, terribles dans la saison pluvieuse, est sans doute la cause des éclairs qui sillonnent si souvent le ciel, toujours chargé de vapeurs.

Nous étions de bonne heure sur les bords de la Saldana; cette rivière sort du Chaparral; on ramasse de l'or dans le sable qu'elle dépose sur ses rives; le voyageur altéré qui en approche regarde comme un trésor bien plus précieux les palmiers qui en ombragent les eaux, moins pures que celles de Cuello, mais aussi moins froides et moins dangereuses. Une pirogue nous porta de l'autre côté, pour la modique somme de 2 réaux.

Ici, nous entrâmes sur les terres des Indiens

de Coaima, dont le village est situé sur le penchant des montagnes à l'ouest. En quittant les rives de la Saldana nous n'aperçûmes plus devant nous que des plaines d'une étendue immense et couvertes d'une herbe flétrie; la qualité du sol est cependant bonne; mais il n'est jamais rafraîchi par les brises bienfaisantes des montagnes neigeuses du Quindiu.

On n'a peut-être pas eu tort de dire que les Indiens n'avaient aucune des vertus qui chez les métis font pardonner de grands défauts. Ils ne sont ni obligeans, ni hospitaliers; nous l'éprouvâmes dans une case que nous rencontrâmes sur la route, et où je m'arrêtai pour passer la nuit, parce que dans ces solitudes on n'en voyait pas d'autres. Je n'attribuai pas l'air froid de mon hôte, à l'idée généralement répandue parmi le peuple, que tous les étrangers sont hérétiques, mais bien à l'égoïsme et à la sourde haine que les Indiens nourrissent contre tous les hommes qui n'appartiennent pas à leur caste. Ainsi que tous les Indiens des plaines, la famille de mon hôte n'avait pour tout vêtement qu'une pagne roulée autour des reins, à la manière

africaine; le reste du corps était nu. Un troupeau de moutons était toute la fortune de ces Indiens, et ils le soignaient avec cette application qu'on leur reconnaît également dans toute la Cordillère. Ils ramassent précieusement la laine de leurs moutons; ils la vendent dans les villages voisins au prix de 12 réaux l'arrobe; c'est déjà beaucoup, puisque autrefois on payait au contraire des gens pour tondre les moutons, et qu'on ne faisait aucun cas de la laine qu'on en tirait. Celle-ci est de mauvaise qualité. Peu à peu les arts et la civilisation font des progrès; combien cependant l'éducation de ces peuples est lente! tous les étrangers sont encore des Triptolèmes, des Bacchus, des Vulcains; ils ne peuvent qu'être des bienfaiteurs dans ces contrées où l'on ignore tout. En considérant l'état de perfection que nous avons atteint, l'Amérique méridionale est relativement à nous ce qu'elle était pour l'Espagne, lorsqu'on la découvrit: on n'y connaissait rien alors; actuellement on n'y sait les choses que par ouï-dire, ou par quelques livres, que les gens instruits commencent à lire: rien n'est exécuté encore.

Le lendemain, à midi, je traversai Natagaima, autre village indien. Jadis il était situé ailleurs; des motifs de salubrité et d'utilité publique en ont fait changer l'emplacement. Le saint de l'ancien lieu (je rapporte la tradition populaire) a déjà mis le feu deux fois à la nouvelle église, de manière que Natagaima n'a point de temple. Ce hameau est assez misérable; je ne sais pourquoi on l'appelle encore village d'Indiens, car on n'en voit qu'un très-petit nombre : la population presque toute entière est composée de métis, et comme on ne compte que six lieues de là à la Purification, plusieurs habitans de ce port de la Magdaléna sont venus s'établir à Natagaima. A l'opposite, dans la Cordillère orientale, on voit les villages de Paramo et d'Alpujada.

Du point où je passai l'Anchiqué, les deux Cordillères se rapprochent un peu; des bois touffus commencent à ombrager les llanos.

Depuis deux jours nous apercevions un mont qui s'avance dans la plaine comme un promontoire; à six heures du soir nous l'atteignîmes; c'est le Pakandé : il renferme une mine de cuivre. Les pierres volcaniques que l'on trouve

de tous côtés, le cône qui surmonte le sommet du Pakandé, les déchiremens du sol, dont on aperçoit à chaque pas les traces, ne laissent aucun doute que cette montagne n'ait été le foyer d'un volcan. Ayant rencontré à peu de distance quelques cases isolées, nous demandâmes l'hospitalité; un enfant nous l'offrit. Pendant que nous nous disposions à en profiter, notre jeune hôte disparut pour annoncer notre arrivée, et donner l'alarme à ses parens occupés aux champs. Jusqu'à dix heures du soir nous fûmes seuls maîtres du logis; à cette heure, les propriétaires, tranquillisés sur nos intentions, revinrent et parurent satisfaits que nous nous fussions, sans leur avis, établis chez eux. Au fond de l'âme, ces Indiens nous maudissaient peut-être; en effet, le passage continuel de troupes peu disciplinées a excité partout, au dernier point, la méfiance des habitans; si l'on suppose qu'un voyageur est militaire, on s'enfuit à son aspect, comme à l'approche d'un ennemi implacable; c'est ainsi que le passant reste maître de tout ce que possédait le craintif propriétaire; fortune bien chétive, car rarement elle se compose d'autre chose

que de bananes vertes et de maïs. Mon air étranger m'a souvent fait passer de fort tristes momens; car, lorsqu'après les fatigues de la journée je croyais rencontrer un gîte commode, je ne pouvais souvent me procurer ni feu ni eau; je n'avais alors d'autre ressource que dans la provision de bananes, de pain et de viande sèche que je portais toujours avec moi : si, au contraire, le maître du logis restait, et si, à la question qu'il m'adressait inévitablement : « Vos soldats, monsieur le colonel, vous suivent-ils? » je répondais que je n'en avais pas, je voyais sa figure s'épanouir de joie, et, désormais sans crainte, il me traitait avec une obligeance qui n'était plus commandée par la peur.

(1) Nous sommes sortis aujourd'hui du territoire des Indiens de Natagaima; partout je n'ai trouvé qu'une épouvantable solitude; je passai à onze heures devant l'endroit où la Cordillère occidentale a peu de largeur, de telle sorte que, parvenu au sommet, on descend toujours en suivant la direction du couchant. On y voit

(1) 26.

le hameau de Latéko, auprès duquel sont les mines d'or d'Aporé, que l'on dit fort riches. Plus loin, j'entrai dans un pays plus boisé et couvert de palmiers dont la tige est plus forte que celle du palmier d'Afrique; l'huile qu'on en retire est un objet de commerce; elle sert aux mêmes usages que le beurre. De loin en loin on rencontre des bornes pour indiquer les distances, et des tambos (1) pour loger les voyageurs; car il est bien rare de trouver des habitations; on les aperçoit toutes juchées sur les rochers les plus escarpés, et tellement dispersées, que sans doute elles communiquent bien rarement entre elles. L'éloignement où elles sont d'une paroisse force leurs habitans d'enterrer les morts dans les champs; ils élèvent ordinairement ces tombes au bord des routes : voilà donc dans la Cordillère une coutume commune aux Grecs et aux Romains. Seules traces du passage des humains, ces sépultures n'inspirent pas des pensées sombres; elles indiquent qu'à peu de distance demeure la famille de l'homme qui repose dans

(1) Mot péruvien qui signifie caravanserai.

son dernier asile. On éprouve donc une certaine satisfaction de n'être pas dans un désert inhabité. Je ne cherchai pas cependant ces demeures cachées dans les bois, et je me hâtai d'arriver sur les bords de la Magdaléna. Je la traversai à un endroit qu'on nomme Samborja; le fleuve n'y est pas très-large; ses eaux verdâtres montraient que les sources des paramos les alimentaient.

Nous fûmes promptement de l'autre côté; des pêcheurs nous y donnèrent l'hospitalité; nous la partageâmes avec quelques bogas qui conduisaient à Honda des balsas, ou radeaux, chargés de cacao : chaque radeau portait quinze charges, à raison de six piastres pour tout le voyage. Cette espèce de transport est la plus usitée dans ces cantons, à cause des bancs de roche que l'on rencontre partout; d'ailleurs les champans remontent rarement plus haut qu'Ambaléma.

La chaleur aussi bien que la compagnie bruyante qui m'entourait me déterminèrent à coucher dehors, au risque d'être mis en sang par les moustiques. Ce n'était pas le seul inconvénient qui me rappelait les mauvais gîtes du bas du fleuve; car dans celui-ci les gémissemens

des enfans, la crainte des serpens, des scorpions et des mille-pieds, fort communs dans cet endroit, ne me laissèrent pas un instant de repos; heureux si, pour me distraire des ennuis d'une longue nuit, mon hôtesse eût continué, en se balançant dans son hamac et en s'accompagnant de sa guitare, à fredonner des chansons indiennes. A minuit tout le monde s'endormit, et moi seul je ne pus trouver le sommeil au milieu du bruit infernal que firent toute la nuit les chiens et les cochons, qui s'effrayaient à l'envi par leurs cris.

Au point du jour j'ordonnai à mes guides de seller les mules, et quittai bien joyeusement la malencontreuse hutte de Samborja. Avant dix heures j'arrivai à Villa-Viéja, village éloigné de six grandes lieues espagnoles, où je m'établis pour la journée, sous un hangar de roseaux qu'un habitant me céda. Le trajet jusqu'à Villa-Viéja avait été accablant; nous n'avions plus depuis quelques jours ces brises de sud-ouest qui tempèrent la chaleur des plaines d'Ambaléma et de San-Luis. Nous avions voyagé toute la matinée dans un pays brûlant, à cause de la nature

du sol, qui n'est composé que de pierres aiguës et de rochers qui ressemblent à des forteresses ruinées : les pyramides naturelles qu'Ulloa vit dans le Pérou ne sont pas plus étonnantes que cet ouvrage de la nature, que l'on croirait sorti de la main des hommes.

Villa-Viéja est peu éloignée de la Magdaléna; le climat y est étouffant, parce que les deux Cordillères sont fort étroites, et que celle de l'est est tellement basse et resserrée, que les vents des llanos du Guaviare passent par-dessus, et embrasent les rives du fleuve; on prétend, et je n'ai pu être à même de vérifier le fait, qu'ils ne traversent pas la Magdaléna. Il n'en est pas de même du vent du nord; son influence est générale.

L'église de Villa-Viéja mérite d'être citée; on la construisait lorsque je la vis; un nègre en est l'architecte; le plan sur lequel il la bâtit est régulier, montre du goût et des études; il en a suivi quelques-unes à Bogota. Cette église coûtera à la paroisse 14,000 piastres; cette somme énorme sera payée par tous les habitans aisés; chacun d'eux, à sa mort, est obligé d'as-

surer des fonds pour faire une vare carrée du bâtiment (1).

En face de Villa-Viéja est Aipé; ce village est habité par des Indiens que les gens du peuple regardent comme habiles en astrologie.

La chaleur que j'avais ressentie dans la dernière journée m'avait bien fait repentir de n'avoir pas suivi le conseil de mes guides, qui m'engageaient à voyager de nuit. Cette fois-ci je les crus, et à deux heures du matin nous sortîmes de Villa-Viéja; à dix heures nous étions à Fortalissa : nous y déjeunâmes avec des marchands qui allaient à Bogota chercher du sel pour le porter ensuite à Popayan. M'étant remis en route, je trouvai, au bout de la plaine aride que nous traversions depuis le matin, un bois percé d'une infinité de sentiers; ce rideau nous dérobait la vue de Neyva; au moins il nous mettait à l'abri de la chaleur accablante que nous ressentions dans la plaine de Villa-Viéja : des ruisseaux entretenaient surtout la fraîcheur dans ces bois, l'eau coulait de tous côtés par une mul-

(1) Les briques dont on se sert pour élever ce monument sont très-grandes; le millier coûte 15 piastres.

titude de saignées que les habitans de Neyva ont ouvertes pour arroser les pieds de leurs cacaotiers. La température dont on jouit dans ces lieux est fort agréable, l'air y est embaumé par les parfums des fleurs qui croissent sur les bords de l'eau. J'oubliai toutes nos souffrances dans ce jardin délicieux; combien, dans la saison des pluies, j'eusse au contraire gémi de me trouver au milieu des marais impraticables que les débordemens des rivières y forment, et qui arrêtent les voyageurs.

Enfin à deux heures entrés à Neyva, l'hospitalité nous y fut donnée aussitôt; nous la dûmes à un des plus riches habitans; je la lui demandai pour deux jours, il n'y mit pas de terme; celui-ci me suffit pour me procurer une mule, car une des miennes s'était blessée à Fortalissa. On néglige de les ferrer, ce qui est cause que l'on perd une infinité de bêtes de somme. J'avais également un nouveau guide à prendre; celui que j'avais arrêté à San-Luis devait me quitter et retourner chez lui.

Neyva est à dix-sept jours de marche de Bogota : cette ville, chef-lieu d'une province de

même nom, est située sur les bords de la Magdaléna; jadis elle était dans les montagnes; les Andaquis, sauvages indiens qui vivaient dans le voisinage, en massacrèrent les habitans; la terreur qu'ils répandirent engagea à placer la nouvelle ville auprès du fleuve, afin qu'à la moindre surprise on pût s'embarquer et se sauver.

Le climat de Neyva est brûlant; cependant les eaux de la Magdaléna sont très-froides, parce qu'elles viennent des paramos voisins. Leur couleur est verdâtre; quoique leur goût ne soit pas désagréable, on aime mieux boire celle des ruisseaux qui traversent la ville. Les caïmans ne se montrent jamais près de Neyva.

Vis-à-vis de Neyva est le hameau de Sant-Andrès. Dans les environs on ramasse de l'or. Près du village de Sant-Antonio, qui est dans les terres froides de la Cordillère orientale, on récolte beaucoup de légumes. On pourrait donc semer sur ce sol les céréales; la routine des habitans aime mieux tirer de Bogota des farines à 16 piastres la charge, que de s'en procurer à leur porte avec quelques travaux faciles.

Le cacao forme la richesse principale de Ney-

va. On estime que la province peut en produire annuellement deux mille charges; la ville de Timana en donne une très-grande partie, quoique sa population ne soit que de deux mille âmes. La charge de cacao coûte 30 piastres. On estime les frais de transport à 20 réaux par charge jusqu'à Honda. C'est une des denrées qui, avec le café et le sucre, n'est pas sujette à la dîme dans quelques provinces. Neyva n'a point de sucre; on le tire ou de la Mésa ou de la Plata; on le paie 1 réal la livre. Le sel vient également par la même voie; il coûte le même prix que le sucre.

Les habitans de Neyva ont, par Timana, des relations avec les Andaquis qui habitent non loin des sources de la Magdaléna; il faut huit jours pour arriver chez ces Indiens. On leur porte des couteaux, des miroirs, des verroteries, etc., et l'on reçoit en échange de la cire d'une blancheur éclatante, et du vernis avec lequel on couvre plusieurs vases en bois. La préparation en est simple : l'ouvrier le met dans sa bouche, le mâche, l'étend en feuilles avec la paume de la main, et l'applique ainsi sur les cou-

leurs. Neyva n'est pas riche; la guerre aussi bien que les ravages fréquens des fourmis dans les plantations de cacao ont ruiné cette ville. On n'y compte pas six maisons couvertes en tuile; les rues ne sont pas pavées. La population se compose en grande partie d'hommes de couleur. Les maladies les plus communes sont l'éléphantiasis et la lèpre.

La ville principale de la province après Neyva est Timana. Située à peu de distance des sources de la Magdaléna, cette ville est la dernière de la république dans le bassin de ce fleuve; ensuite on ne trouve que des hameaux, des cases solitaires et des sauvages. On ne peut pas aller à cheval jusqu'aux sources de la Magdaléna; le peu de largeur du chemin tracé sur la cîme des plus hautes montagnes ne permet de voyager qu'à pied.

On navigue dans tous ces endroits en radeaux. Un tronc d'arbre en compose la quille, quelques joncs la cale et le pont; quelquefois, sur ces fragiles embarcations, une famille entière se confie au courant rapide du fleuve, sans crainte et guidée par une seule rame; sûre que

les matériaux flexibles de la nacelle plieront contre les rochers, et ne s'y briseront pas. Ainsi souvent un pauvre cultivateur se dispose à partir pour Honda; il construit à la hâte un radeau, y place quelques sacs de cacao, y fait asseoir sa femme, met à ses côtés un chien, prend un aviron, et dirige au milieu des brisans ses espérances et son amie, dont la mantille de coton, suspendue quelquefois au mât, s'enfle, et hâte la marche de la nacelle.

CHAPITRE II.

Tambo del Ovo. — Passo Domingarios. — Pont en cordes. — La Plata. — Pedregal. — San-Francisco. — Insa. — Montagne du Guanacas. — Totoro. — Panikita. — Popayan. — Volcan de Puracé.

Je quittai Neyva le 30 septembre à sept heures du matin; le soir, je vis près de la route une case d'une belle apparence; quelle fut notre surprise en y arrivant! tout était abandonné ou brisé; les propriétaires, pillés par les soldats, avaient fui dans les montagnes : il n'y avait pas d'autre gîte dans les environs; mes guides surmontèrent la peur que leur causaient les revenans; nous nous établîmes dans la chaumière solitaire. Pour suppléer le vase dont nous manquions pour faire cuire notre souper, nous mîmes des cailloux dans le feu; lorsqu'ils furent rougis, on

les jeta dans une calebasse qui contenait un peu de chocolat; ce fut notre repas.

(1) Le lendemain de bonne heure j'eus dépassé les villages situés à notre gauche, el Ovo et Sévilla; je déjeunai au tambo del Ovo.

Les tambos sont des hangars couverts en chaume; les municipalités les plus voisines les font construire sur les chemins royaux, pour servir de caravanserais aux marchands et aux soldats. Ordinairement on n'y trouve aucun secours. Dans le voisinage du tambo del Ovo on a bâti des cases où des femmes apprêtent quelques mets grossiers que l'on est bien aise de trouver : on ne conçoit pas qu'imitant cet exemple, on n'ait pas attiré dans les environs des autres tambos, des habitans qui seraient bien utiles aux voyageurs. Il est vrai que la plupart de ceux qui y entrent portent avec eux leurs provisions, c'est-à-dire quelques vares de viande sèche, et du chocolat; ils sont munis presque toujours de cassonnade, car dans ce pays on boit rarement de l'eau sans manger d'abord du sucre;

(1) 1er octobre.

aussi en fait-on une consommation considérable.

Après qu'on a quitté le tambo del Ovo, on traverse plusieurs ravins, dont les habitans lavent le sable pour en retirer les paillettes d'or qui s'y trouvent mêlées; ensuite on sort des llanos, ou plaines, pour entrer dans les montagnes où se réunissent, pour se séparer ensuite, les sentiers qui de Neyva mènent à Timana et à Gigante, et de l'autre côté à la Magdaléna : nous suivîmes celui-ci.

Avant la nuit je revins sur les bords de ce fleuve, que je traversai au passo Domingarios; le trajet ne prit pas beaucoup de temps, parce que la Magdaléna n'a pas plus de trente toises de large. Débarqués sur la grève, qui n'est composée que de cailloux et de roches, nous nous rendîmes dans une cabane que connaissait mon guide; elle était assez loin du chemin, l'intention du propriétaire, ainsi qu'il me l'avoua ensuite, ayant été de se soustraire par là aux logemens et au pillage des soldats.

Cet homme nous reçut avec bonté, et nous logea dans sa propre chambre : c'était un colombier infect; les pigeons, qui étaient perchés au-

dessus de nos têtes, nous empêchèrent par leurs roucoulemens de dormir : notre hôte profita de notre insomnie, pour nous raconter le chagrin qu'il avait ressenti de la destruction d'une chapelle élevée près de sa cabane, et dont le curé de Neyva lui avait donné la garde; cet emploi lui avait naguère été confié sous la condition d'y placer une vierge miraculeuse; conformément à ce marché, notre homme avait fait le pénible voyage de Santa-Fé, y avait acheté à une femme bien pieuse une image douée du don des miracles, et se félicitant de l'avoir obtenue au modique prix de douze piastres, il était retourné en toute hâte à sa chapelle et à sa cabane.

Le curé, satisfait de sa scrupuleuse exactitude, n'ayant pas tardé à reconnaître à l'image sacrée les vertus les plus efficaces, l'avait placée avec pompe et solennité dans le lieu le plus apparent du temple, et avait établi une fête en l'honneur de cette patronne, à laquelle ses paroissiens avaient été invités à assister annuellement : le voyage de Neyva au passo Domingarios est si agréable au milieu des campagnes fécondes qu'il traverse, que tout le monde y venait en foule;

notre hôte, pour prix de son religieux dévouement, voyait les consommateurs accourir dans sa cabane : il avait soin de la bien fournir de toutes sortes de provisions; il ne lui était pas difficile de les amasser, car les offrandes que la piété des fidèles apportait, telles que les œufs, les volailles, etc., servaient ensuite à les nourrir. Cette prospérité fut passagère : la guerre éclata; les soldats de la république se contentèrent de manger les offrandes, ils respectèrent l'image de la chapelle; les Espagnols la brisèrent : « Aussi, ajouta notre hôte, avec la satisfaction de la vengeance, ces impies de *Godos* (1) sont à présent battus sur tous les points; Dieu les punit en toute rencontre de leur infâme sacrilége. »

Le lendemain je continuai à monter, car le pays commençait à être fort élevé, et les chemins devenaient par conséquent assez mauvais. La population était si rare, que nous ne pouvions nous reposer qu'au milieu des champs : ordinairement nous faisions halte sous un arbre et

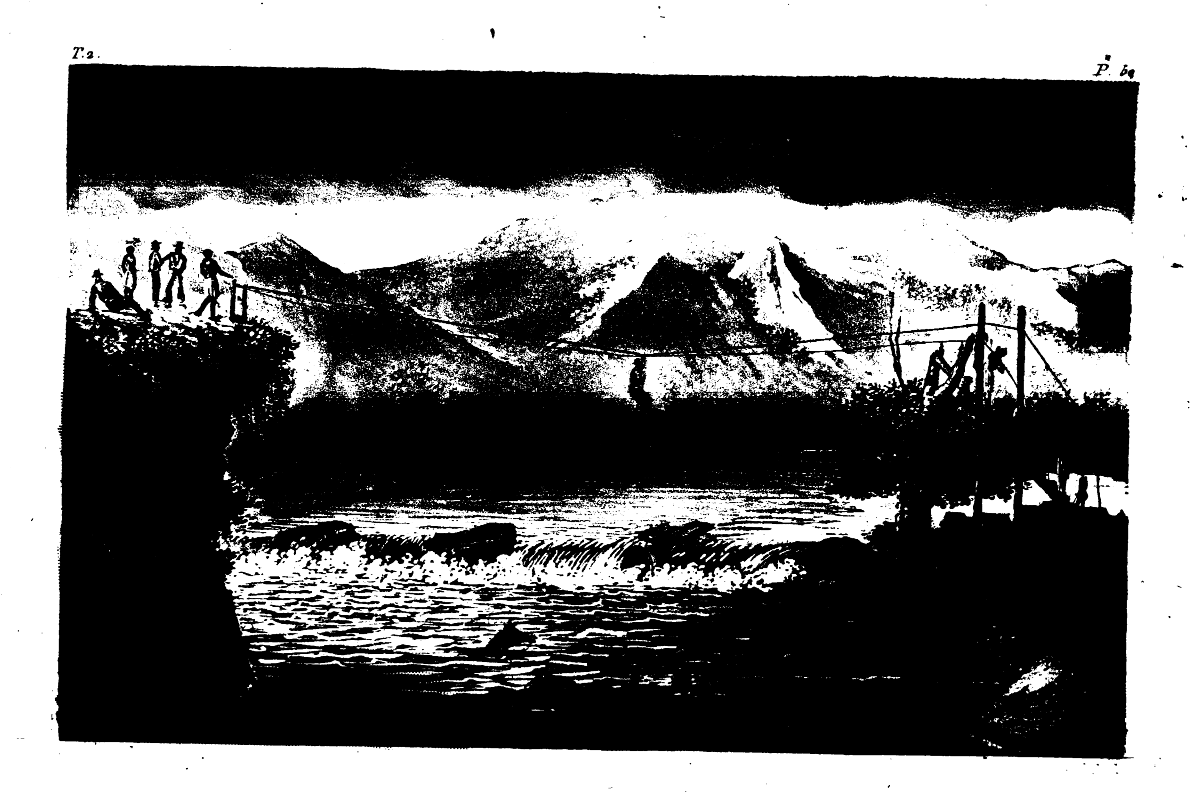
(1) Gots : c'est le nom que les Colombiens donnent aux Espagnols. On sait que ceux-ci l'emploient dans la poésie, de même que les Anglais, dans leurs vers, se donnent le nom de Bretons.

Nataya, où demeurent des Indiens qui ont un langage particulier.

La chaleur que nous éprouvions était tempérée par des vents de ouest-sud-ouest, qui continuèrent à souffler jusqu'au moment où nous arrivâmes à Païcal. Ce village était désert; il avait été dépeuplé une année auparavant par une épidémie; des maux de tête et de reins, suivis d'un crachement de sang noir, indiquaient l'invasion du mal. On succombait ordinairement le onzième jour. Le punch fut le seul remède qu'on employa; il ne fut pas sans succès chez quelques malades. Les Indiens furent tous à l'abri de la peste. Ce fait justifie le mot des métis : « Les Indiens ne sont jamais malades. »

Le lendemain, laissant les rives du Païs, je côtoyai celles du Rio de la Plata, qui se jette dans cette rivière; avant deux heures de l'après-midi nous vîmes la ville de ce nom. Nous ne pûmes pas y arriver tout de suite; le pont qui servait de communication n'était pas commode pour le grand nombre de personnes qui allaient à la Plata ou qui en revenaient. Sur l'une et l'autre rive on a attaché à des pieux des courroies en

T. 2. P. 64



Pont en cordes de la Plata.

cuir. On pose sur cette *tarabita* (c'est ainsi qu'on nomme ces ponts singuliers) un morceau de bois garni de bandes de cuir qui servent à attacher le voyageur, et, suivant le côté où il veut aller, on le tire à terre. Le passage a d'abord quelque chose d'effrayant; on ne peut pas, sans éprouver quelque frémissement, se voir ainsi suspendu au-dessus des abîmes à quelques cordes que la pluie peut détendre et faire rompre; néanmoins les accidens sont rares. Les animaux passent à la nage.

Lorsque je fus sur la rive de la Plata, un homme vint m'offrir l'hospitalité. Quoique je me méfiasse de cet empressement, assez rare chez les peuples espagnols, j'acceptai avec joie sa proposition, sur ce que me dit à l'oreille un autre habitant, que mon hôte avait tué un bœuf; ce qui, dans les villages, donne, pour le jour où l'événement a lieu, une grande importance. Pour arriver à la case que je devais habiter, je traversai une partie de la ville. Je n'avais vu rien encore de plus misérable; tous les habitans que je rencontrais, et qui sont des hommes de couleur, étaient pour la plupart défigu-

rés par des goîtres énormes; ils étaient en outre d'une malpropreté dégoûtante; à travers les lambeaux de leurs habits on voyait aussi des taches lépreuses.

Je fus fort content de mon hôte; il me procura des guides et des mules, m'acheta les provisions dont j'avais besoin pour traverser les solitudes du Guanacas, et eut pour moi beaucoup de soins. A la Plata, je fis connaissance d'un général prussien qui revenait de Popayan, avec l'intention de s'embarquer pour l'Europe. Cette rencontre était assez singulière au milieu des déserts de la Nouvelle-Grenade; au pied de la *Tarabita*, en présence des sommets prodigieusement hauts d'où sort la rivière de la Plata, et où fut jadis une autre ville de ce nom, deux habitans du vieux monde, ainsi que l'appellent les Américains, trouvaient quelque plaisir à se le rappeler.

Je me disposais à aller faire mes adieux à l'alcade, auquel j'avais eu quelques obligations, lorsqu'on m'apprit que son collègue, et en même temps son débiteur, l'avait fait arrêter pour opinion politique, et l'avait fait mettre dans une

étroite prison. Ce malheureux événement m'affligea; j'étais si sûr de la bonté de la cause de l'honnête alcade, que je partis sans douter de l'issue favorable de cette affaire. A moitié chemin de la Plata à la couchée, je passai devant une mine de fer d'une grande abondance; les habitans du voisinage n'en tirent aucun parti (1). Puis, je ne quittai plus les rives du Paï̈. Cette rivière donne son nom à une juridiction de dix-huit villages d'Indiens qui demeurent dans les montagnes à l'est-sud-ouest de la Plata. Chaque village est gouverné par un chef de son choix; tous sont administrés par un blanc, qui demeure à Ouila. Ces Indiens sont chrétiens et soumis; ils ont un système municipal particulier, ainsi qu'on le voit dans tous les pays qu'on appelait jadis *tierras de Indios*.

Un orage nous surprit près d'une case située dans un lieu qu'on nomme Cuévas. On nous y accorda l'hospitalité. Quand l'hôte, qui était absent, revint, sa fille se mit à genoux pour re-

(1) Il est bien singulier que depuis des siècles les Africains exploitent les mines de fer de leur pays, et que les Indiens n'aient jamais travaillé celles qu'ils possèdent.

cevoir sa bénédiction; et lorsqu'elle alluma à la nuit une chandelle, elle prononça une prière assez longue. Cet usage est général chez les gens de la campagne.

Nous eûmes le lendemain beaucoup de peine à franchir une très-haute montagne fort glissante, à cause des pluies qui tombaient depuis plusieurs jours. Je n'arrivai que fort tard au Pédrégal, village indien : tout le monde s'en était sauvé, à l'exception du curé. Depuis la guerre, l'hospitalité, ainsi que je l'ai déjà fait observer, est devenue un fléau auquel on se soustrait en cachant sa demeure dans des lieux inaccessibles. Les Indiens, façonnés au joug de la société, le secouent, et retournent dans les bois à leurs premières habitudes sauvages.

Nous suivîmes les bords d'une rivière qui porte le nom de *Ullucos*. Au-dessus des montagnes qui en forment la rive occidentale, nous aperçûmes Santa-Rosa, qui par la blancheur des maisons se distingue de très-loin; ce village produisait au milieu de ces hauteurs affreuses un effet charmant de perspective; sur les bords du Ullucos on a établi des ateliers où l'on pré-

pare le sel qu'on tire de la mine de Ségovia, qui est peu éloignée; elle ne suffit pas à la consommation du pays.

Après avoir traversé San-Francisco j'arrivai à Insa, où je passai la nuit. Nulle part on ne rencontrait des habitans; outre ce désagrément, on est tourmenté par des milliers d'insectes de toutes espèces. On n'éprouve pas la même incommodité dans la Cordillère orientale, où le froid n'est cependant pas plus vif que dans l'occidentale.

On m'avait, à Santa-Fé, fait une description terrible du Guanacas; l'on n'avait rien exagéré. En voyageant dans le Socorro, je m'étais imaginé avoir parcouru les routes les plus mauvaises; je n'avais rien vu : elles ne présentaient pas ici l'aspect épouvantable des rochers du Guacha, mais les difficultés n'en étaient pas moins terribles. Pour rendre ces montagnes accessibles, on a jeté de distance en distance des morceaux de bois équarris, et où le pied des mules glisse à chaque pas; ensuite, l'humidité, qui depuis des siècles détrempe cette terre limoneuse, forme des marais où les chevaux s'en-

foncent, au risque de ne plus reparaître. Tout concourt à augmenter les périls, car il y a beaucoup de sources dont l'eau jaillit avec violence, renverse les travaux grossiers des Indiens, et s'échappe de tous côtés en torrens dans lesquels on est exposé à se noyer. Dans les temps même les plus secs on est trempé, parce que les nuées qui enveloppent ces montagnes s'y résolvent en pluies très-fines qui glacent les malheureux voyageurs. Nous arrivâmes tout transis de froid au tambo de la Céja; on n'y resta que le temps nécessaire pour donner quelque repos à nos mules; d'ici à deux jours nous ne devions plus trouver d'habitation.

Une de nos mules, qui était très-fatiguée, s'arrêta tout-à-coup au milieu de cette route affreuse; on ne peut pas y demeurer long-temps; je fus donc, à mon grand regret, obligé de laisser la pauvre bête sur le chemin, destinée à devenir la proie des bêtes féroces, des moustiques ou du froid.

La pluie tombait toujours, et la nuit approchait; il fallut hâter le pas, malgré les fatigues de la journée; il faisait un peu clair encore lors-

que nous arrivâmes au tambo de los Corralès; deux Indiens, marchands de sel, y étaient déjà établis et faisaient cuire leur souper au feu qu'ils avaient allumé avec bien de la peine. Les tambos sont si mal entretenus que l'on n'y est pas du tout à l'abri des injures de l'air. Le gouvernement ne fait aucune dépense pour améliorer ces tristes asiles, les seuls que le voyageur rencontre au milieu des nuits orageuses du paramo; l'eau y ruissèle de tous côtés, et le bois, toujours mouillé, ne s'enflamme que difficilement; ainsi, après avoir passé la nuit tout trempé, glacé par le froid, et mis en sang par les moustiques, on se lève le lendemain pour passer le terrible Guanacas, sans avoir pris d'autre nourriture que quelques bananes, et souvent sans avoir rien mangé. Nous avons éprouvé tous ces désagrémens; la pluie ne cessa pas de nous inonder, et nous n'eûmes d'autre chaleur que celle que nous procurèrent nos mules, en venant nous disputer notre misérable gîte.

Dès que le jour parut, nos yeux se fixèrent sur le sommet du Guanacas, et mes guides, expérimentés, me promirent une belle journée et

un heureux passage. Aussitôt les mules furent sellées, et sur l'assurance que le paramo serait paisible, nous partîmes. D'abord nous avons continué comme la veille à voyager au milieu d'épaisses forêts dont les arbres, peu élevés et chargés d'eau, nous inondaient chaque fois que nos mules heurtaient contre leurs branches; le sentier était peut-être meilleur, parce que, formé de rochers, l'eau y courait sur la surface sans y former ces marais si dangereux que nous avions trouvés dans d'autres endroits.

A mesure que nous montions, nous observions une végétation plus languissante; bientôt nous reconnûmes que nous touchions au paramo, en apercevant de tous côtés des ossemens d'hommes blanchis. C'étaient peut-être, hélas! ceux des proscrits qui se sont cachés dans ces retraites affreuses à l'époque des dernières guerres! on eût cru voir un champ de bataille; là, étaient des chaussures; ici, des vêtemens de femme; plus loin, la tête d'un enfant indiquait qu'il avait péri après avoir perdu sa mère. Notre troupe devint sérieuse et silencieuse en avançant sur ces sommets désolés; on riait le matin,

bientôt on ne proféra plus une parole; on se regardait seulement pour observer si la fatigue n'exciterait pas chez quelqu'un d'entre nous une funeste envie de dormir, afin de l'empêcher de s'y livrer. Bientôt nous ne vîmes plus que des arbres tortus, rabougris, chargés de mousse, et qui semblaient prêts à tomber de vétusté; puis nous ne découvrîmes plus que ces frailecons, dont les fleurs jaunes sont si brillantes au milieu de cette nature attristée. Ici, nous étions vis-à-vis d'une mare d'eau fort peu étendue. Le danger est imminent lorsqu'on y passe au moment où la tempête en soulève les eaux et souffle un air glacé, mortel pour ceux qui cèdent à la fatigue et au besoin de se reposer.

Près de ce lieu si redouté, nous avons reconnu les vêtemens d'un curé et de deux domestiques noirs morts à ses côtés. Nous étant un peu éloignés de ces retraites affreuses, où l'on voyait beaucoup de mules abandonnées par leurs maîtres, et qui se nourrissaient de frailecons, en attendant que la tempête terminât leurs maux en les tuant, nous avons marché sur un terrain moins pierreux et plus sec; nous étions sur le re-

vers occidental du Guanacas. Le ciel était nuageux sans avoir rien de menaçant; on apercevait de temps en temps le soleil; comme dans nos hivers, son disque sans rayons nous réchauffait à peine, tandis qu'à une journée de distance, tout éclatant de lumière, il versait des torrens de feu sur les habitans des rives du Cauca.

La journée fut très-longue, et nous n'entrâmes qu'à huit heures du soir à Totoro, dont les habitans parlent un idiome particulier. Sur les murs de la case où je passai la nuit, quelqu'un avait écrit deux vers en français qui exprimaient un chagrin mortel; ils étaient bien en harmonie avec l'aspect du pays d'où nous venions de descendre.

Malgré les fatigues que j'avais éprouvées la veille, je ne fus pas tenté de rester à Totoro; car les habitans de ce village, qui sont tous indiens, passent pour des voleurs; je partis donc au lever du soleil. Parvenu sur les hauteurs qui dominent Totoro, j'aperçus la superbe vallée de Popayan. A mesure que je descendis vers ces lieux si féconds, la chaleur augmentait et la température devenait plus agréable; nous fûmes bientôt à

Panikita. Les Indiens qui y demeurent parlent une langue différente de celle des habitans de Totoro. Malgré la malpropreté qui règne dans leurs cases, ils ont mis du goût et du soin dans l'alignement des rues de leur village; elles sont bordées de haies. L'eau coule à droite et à gauche dans des canaux couverts. L'église de Panikita est d'une propreté qui fait plaisir.

J'avais aperçu Popayan, je brûlais déjà d'y être; que le chemin, quoique varié par de belles maisons de campagne et des champs bien cultivés, me parut long et fatigant! D'ailleurs la plaine de Popayan, qui du sommet des montagnes m'avait semblé plate, était remplie de monticules qui entrecoupaient la route fort désagréablement. C'est un pays raboteux comme la vallée du Socorro, si unie quand on la considère du haut de la Cordillère, et si inégale en réalité. Un pont fragile de roseaux nous servit à passer le Palacé, dont les eaux coulent à une profondeur prodigieuse, entre deux murs de roches qui semblent n'en avoir jadis formé qu'un seul. Ce lieu n'était pas sans intérêt pour mes guides, il leur rappela le combat que Narino y

avait livré aux Espagnols, et dans lequel il était resté vainqueur, malgré le désavantage de sa position, le petit nombre et l'indiscipline de ses troupes.

Des deux côtés de la route s'élevaient de belles habitations dont on devinait l'opulence à l'air d'aisance des majordomes nègres qui en avaient soin, et qui montaient de bons chevaux bien harnachés. En passant près de moi, et en me reconnaissant pour étranger, ils les faisaient caracoler avec orgueil. J'entrai à quatre heures dans le village qui porte le nom du Cauca, près duquel on l'a bâti; je traversai un pont en briques, assez beau, quoique bien étroit; c'est un ouvrage des Espagnols. Suivant ensuite un joli chemin qui mène à Popayan, j'arrivai dans cette ville à cinq heures. D'après l'usage du pays on me logea dans une boutique.

On a dit que la position de Popayan semblait avoir été créée par l'imagination des poètes; en effet, il est difficile d'en voir une plus belle. Elle fut choisie par Benalcazar, moins connu que Pizarre, Cortès et Quésada, et dont le nom mériterait pourtant d'être plus souvent cité, car on

lui doit la fondation d'un grand nombre de villes, et toutes ont été heureusement placées.

La vallée de Popayan n'a pas la magnificence gigantesque de celle de Santa-Fé, mais l'air qu'on y respire est si pur; la campagne, fertilisée par le voisinage des monts neigeux du Puracé, est si riche; la température y est si douce, qu'on serait tenté de lui donner la préférence sur le plateau de l'autre Cordillère, si des insectes dégoûtans, et particulièrement des puces, n'en rendaient le séjour presque inhabitable.

La comparaison n'est pas aussi facile à établir entre les deux villes de Popayan et de Bogota, parce qu'elles ont toutes deux un genre de mérite précieux et absolument différent. Santa-Fé, moins bien bâtie, plaira peut-être davantage aux étrangers, par cette seule raison qu'elle est la capitale. Les maisons de Popayan sont pourtant plus gaîment construites; il en est quelques-unes qui ne dépareraient pas les plus beaux quartiers de nos cités : la rue de Belen est particulièrement remarquable; toutes les maisons y ont un étage, elles sont alignées et bordées de trottoirs bien pavés; les fenêtres en sont fermées avec des

balcons, et n'ont point ces grilles dont l'aspect a toujours quelque chose de triste.

L'architecture des églises (il y en a onze) montre du goût; on y observe pourtant le défaut commun à tous les édifices de Popayan, une profondeur trop grande pour la largeur du bâtiment; ce qui choque beaucoup les Européens, habitués à des proportions plus exactes.

Popayan possède un hôtel de monnaie, deux hôpitaux. On compte dans cette ville trois cent quatre-vingts maisons en briques et quatre cent quatre-vingt-onze en paille. Les magasins ne sont pas gais; comme on ne tient pas marché dans cette ville, toutes les provisions se vendent dans les boutiques; peut-être sont-elles, comparativement à la population, plus nombreuses qu'à Santa-Fé.

Les places n'ont rien de remarquable; la plupart des maisons qui les entourent tombent en ruine, parce qu'on s'est battu dans la ville. On a bien d'autres preuves de la décadence de Popayan, où l'on comptait autrefois plusieurs habitansriches d'un million de piastres; la sobriété excessive du peuple, ses vêtemens, son exté-

rieur, tout montre que la guerre a entièrement ruiné cette ville, enrichie jadis par le commerce de Santa-Fé et de Quito, dont elle était l'entrepôt, et par les mines d'or que ses habitans possédaient dans le Choco et sur les bords du Cauca. Quatre familles jouissent encore d'une fortune de 400,000 piastres; ce ne sont plus que des débris de leurs grandes richesses, qu'elles sacrifient chaque jour à la cause de la république, qu'elles ont embrassée.

Il n'y a plus à Popayan qu'un couvent d'hommes, il appartient aux Franciscains; les cinq autres monastères, au grand regret des habitans, servent de casernes; les revenus en ont été appliqués à la fondation d'un collége. Ces nouveaux arrangemens ont beaucoup déplu au peuple, qui est très-attaché aux moines; on a même craint que ce motif n'occasionât un soulèvement à Popayan, ainsi que cela était arrivé à Maracaïbo.

Le commerce de Popayan consiste en quelques étoffes de laine, que la guerre force d'envoyer sur la côte de Barbacoas ou de San-Buenaventura pour les expédier à Quito et à Guayaquil.

On tire les bayettes d'Europe, le sel de Santa-Fé, les farines de Pasto, le cacao de Timana, le sucre de Cali. On consomme particulièrement des bayettes rouges, jaunes et vertes; on les vend 22 réaux la vare.

Si l'on devait s'en rapporter à ce que les habitans de Santa-Fé disent de ceux de Popayan, on regarderait ces derniers comme peu sociables. On doit convenir qu'ils ont de la hauteur dans les manières : ils mettent surtout beaucoup d'affectation dans leurs discours; en général ils ont l'air plus distingué que les habitans de Santa-Fé. Du reste, s'ils sont plus caressans et plus polis, ils sont en revanche d'une avarice extrême. On leur reproche leur nonchalance : elle est naturelle chez un peuple qui a des esclaves.

Les femmes et les hommes ont une belle physionomie. Ils ont conservé l'air grave et les traits espagnols : plusieurs familles semblent être d'origine juive. Le nombre des nègres et des mulâtres y est considérable : les fermes, les mines, tout est entre leurs mains. L'esprit turbulent de ces esclaves, presque libérés par les désordres de la guerre, donne beaucoup de crainte

aux blancs; en effet, depuis Pasto jusqu'à Carthagène on ne trouve que des noirs dans la Cordillère occidentale.

Il y a peu d'années qu'ils formèrent un congrès dont les membres prirent les noms de leurs anciens maîtres. La ville de Barbacoas, où cette assemblée législative se réunissait, fut emportée d'assaut par les troupes de la république; et, sans avoir égard aux droits que ces esclaves invoquaient au nom de l'indépendance, on leur infligea les châtimens corporels les plus durs. Ce n'était pas le moyen de les ramener à l'obéissance. En 1823 ils coururent de nouveau aux armes : d'abord ils étaient en petit nombre, au point que, pour donner à leur insurrection une apparence plus redoutable, ils firent prendre à leurs femmes des habits d'hommes et le mousquet. Cependant chaque jour ils obtenaient de nouveaux avantages. Une nuit même ils pénétrèrent dans les faubourgs de Popayan, après avoir garni les pieds de leurs chevaux de morceaux de toile de coton pour n'être pas entendus. Malgré ces précautions, ils furent découverts; l'alarme fut bientôt donnée, et l'on

chassa ces pillards, au moment qu'ils emmenaient quelques pièces de bétail. Cette alerte causa de vives inquiétudes aux habitans de Popayan, qui ne se rappellent que trop souvent qu'ils sont loin de tout secours, à la merci d'esclaves noirs, pour qui la liberté et l'aisance ne sont pas moins précieuses que l'indépendance peut l'être pour tous les Colombiens. Les blancs comptent sur l'appui des Indiens, ennemis mortels des nègres. Ce secours serait bien peu de chose pour s'opposer à des hommes robustes, braves et habiles à manier les chevaux et les armes.

La population de Popayan, en 1807, s'élevait à sept mille soixante-quatorze individus divisés ainsi : trois mille cinq métis, trois cent cinquante-quatre Indiens, douze cent dix-huit mulâtres, treize cent cinquante-neuf esclaves, mille dix-huit nobles; le nombre des femmes dépassait celui des hommes de quinze cents.

Les Indiens de Popayan diffèrent peu de ceux de Santa-Fé : peut-être sont-ils plus bruns et plus petits que ceux-ci. Leur costume est le même, hormis la coiffure nommée *montera* : c'est un

chapeau semblable à ceux que portent les mandarins chinois, et formé de morceaux de draps de diverses couleurs. Les habitans blancs de Popayan suivent les modes de Santa-Fé, mais comme des gens de province, sans art et sans goût.

Les mines d'or abandonnées suffisent à peine à l'entretien de ceux qui les exploitent encore : les couvens du Carmen et de l'Incarnation, qui en possédaient d'assez riches (1), en ont vu diminuer les produits par la désertion ou la mort des esclaves qui y travaillaient.

Si le clergé séculier et régulier n'est pas riche, en revanche, l'évêque a de très-gros revenus; on les estime à 40,000 piastres par an.

Je formai le projet, pendant le temps que je comptais passer à Popayan, de visiter le Puracé, dont le pic neigeux (2,300 toises) domine sur la vallée de Popayan et la fertilise. En conséquence, je partis le 14 octobre, je me dirigeai à l'est; quoique le chemin fût sec et peu escarpé, je n'arrivai qu'assez tard sur les bords du Vina-

(1) *Voy.* la note 1re du tome 2.

gre, rivière qui vient du volcan du Puracé, et dont les eaux ont l'acidité du vinaigre; de là j'atteignis la montagne, assez haute, où est situé le village de Puracé, où nous devions passer la nuit. Bon nombre d'Indiens en sortaient lorsque nous y entrâmes; ils portaient de la glace à Popayan.

La situation de Puracé est fort agréable, puisque ce village est au-dessus de la vallée de Popayan. On y est continuellement incommodé par une poussière noire; elle est soulevée par le vent de nord-est, qui est très-froid. Malgré cette température rigoureuse, un palmier très-grand s'élève au milieu du village.

On remarque beaucoup de goût dans la distribution des rues et des cabanes de Puracé. Chaque habitation est bâtie en terre au milieu d'un terrain assez spacieux; du côté de la rue est la cour, et derrière la maison un jardin soigneusement entretenu où l'on cultive du maïs, du froment, des pommes-de-terre et des pommiers. Les rues principales sont arrosées par des ruisseaux d'une eau limpide; profitant de la pente du terrain, chaque habitant a pratiqué à sa porte une fontaine où il puise une eau toujours pure.

Les Indiens de Puracé sont fort doux; leur langue est remplie de consonnes, et par conséquent fort dure : elle est la même que celle de Totoro. Ils aiment l'agriculture et s'y adonnent avec ardeur; ils paient 700 piastres de dîmes au curé. Cette somme donne la mesure de leur richesse.

On eut toutes les attentions imaginables pour moi dans la case où je passai la nuit. J'en sortis de bonne heure pour gravir sur la montagne. Je traversai d'abord les paramos qui sont au pied de la région des neiges; ils n'offrent pas autant de dangers que le Guanacas, ce qui tient à la position relativement au vent; ceux que je traversais sont au vent. Après avoir quitté les lieux où les cryptogames, dans leur dimension diminutive, ont le port et le branchage des grands végétaux, et vivent en famille serrés les uns contre les autres, comme pour se réchauffer mutuellement, j'arrivai avec mes guides au terme de la végétation. Des pierres et du gravier forment la région où le soleil sans force laisse accumuler les glaces. Au moment où nous y entrions, la tempête se précipita brusquement du sommet de la

montagne, et comme un torrent fondit sur nous.

Le vent, chargé de molécules de grêle et de neige, nous glaçait; nous commencions à respirer avec peine. L'obscurité était profonde, déjà nous étions obligés de nous appeler de temps en temps les uns les autres pour ne point nous égarer.

Le vent soufflait par rafales; lorsqu'il s'apaisait, on distinguait les sifflemens du volcan, qu'on eût pris pour les gémissemens d'oiseaux de nuit. Nous n'avancions qu'avec bien de la peine au milieu des cendres qui couvrent la montagne, et des neiges qui en remplissent les vallons; cependant, nous finîmes par approcher du volcan. Il en sort sans cesse une fumée épaisse dont l'odeur fétide se répand tout à l'entour. Il a sans doute fait de fréquentes explosions, si l'on en juge par les produits volcaniques que l'on rencontre partout. Souvent il se ferme; le soufre qui en tapisse les parois en obstrue l'entrée au point que les vapeurs ne s'en échappant qu'avec beaucoup de difficulté, causent, dit-on, des tremblemens de terre, qui

menacent de détruire Popayan. Pour éviter un pareil danger on envoie de temps en temps des Indiens pour nettoyer le cratère. Ces hommes, indépendamment de ce motif, sont continuellement sur la montagne pour enlever du soufre et de la glace, qu'ils vont vendre à la ville dix francs la charge.

On prétend que sur le revers oriental de la montagne il existe un cratère beaucoup plus spacieux; un très-petit nombre d'Indiens connaissent les chemins épouvantables qui y conduisent. C'est de ces gouffres que sort le Rio-Vinagre, que j'avais passé la veille, et dont les eaux acidulées, si dangereuses à boire et si funestes aux poissons qui n'y peuvent vivre, sont si précieuses pour la teinture.

Je ne pus pas rester aussi long-temps que je l'aurais désiré sur le Puracé; mes guides effrayés me menacèrent de me quitter si je demeurais davantage sur cette montagne, où la tempête devenait terrible. Moi-même, je l'avouerai, je descendis avec plaisir, car je respirais si péniblement, qu'il m'était impossible de monter plus haut. Il nous fallut peu de temps pour re-

venir au village de Puracé. Après avoir traversé les champs fertiles et mal cultivés où croissent les céréales de l'Europe, nous fûmes de retour à Popayan à huit heures du soir.

CHAPITRE III.

Description de Quito. — Route de Quito à Cuenca.

J'AURAIS désiré d'aller à Quito; mais la révolte de Pasto et du Patia ne me permettait pas de suivre cette route sans m'exposer à tomber dans les mains des insurgés, ennemis impitoyables pour tous ceux qui ne combattaient pas avec eux. Il fallut en conséquence renoncer au plaisir de voir Quito.

Pour suppléer aux observations que j'aurais pu recueillir dans la route que je me proposais de suivre pour me rendre de Popayan à Guayaquil, je donnerai l'analyse fort abrégée du voyage d'un habitant de Bogota dans ces mêmes contrées (1). Sa relation servira à compléter la

(1) Voyage de Caldas, manuscrit, 1805. Cet Américain, né à Bogota, se distingua par son goût pour la botanique; il fut fusillé en 1816 par l'ordre du vice-roi espagnol.

connaissance des régions montagneuses de la Colombia dont je n'ai traversé qu'une partie. d'ailleurs, il est intéressant de connaître l'opinion d'un Colombien sur son pays et ses compatriotes.

« Quito (1) est la ville la plus peuplée de la vice-royauté de la Nouvelle-Grenade; sans m'arrêter à ce qu'en dit Ulloa, qui porte le nombre de ses habitans à 60,000, on estime qu'il peut être de 35 à 40,000, presque tous Indiens ou métis.

» La plupart des maisons sont en briques séchées au soleil, et mal bâties. On couvre les toits de feuilles de maguey ou chaguarquero (agave americana). L'intérieur des habitations est extrêmement simple, on ne décore que le salon où l'on reçoit les visites; c'est la seule chambre où les murs soient couverts de papier et de peintures fort grossièrement faites. Quelques lampes attachées aux murs, et un lustre pendu au plafond, servent à éclairer l'apparte-

(1) Quito communique par le chemin de Malbucho avec le port de Carondelet, sur l'Océan pacifique.

ment. Le plancher est garni de tapis qu'on fabrique dans le pays; quelques tables pour écrire et des canapés en soie complètent l'ameublement : le lit en est la pièce principale; il est dans une alcôve dont l'encadrement est sculpté, richement doré et tapissé de damas ou de velours; le bois de lit est doré, les draps sont de belle toile de Hollande et garnis de dentelle; on les couvre d'une courte-pointe de mousseline; dans le jour on ouvre les rideaux pour qu'on voie le lit, objet principal des soins et des dépenses des Quiteniens.

» Il y a un vestibule à l'entrée des maisons; il est fort sale, parce qu'on ne le nettoie jamais : les cours servent d'écuries, la luzerne pour les chevaux (*medicago sativa*) est sur l'escalier : les corridors, les antichambres, l'intérieur des maisons, les cuisines, tout est empesté et exhale un air méphitique. Il y a dans presque toutes les maisons un boudoir où se retirent les dames, on l'appelle *obrador*, chambre de travail. Rien n'est moins nécessaire que cette pièce à Quito, où les dames passent leur vie dans l'oisiveté, ou à rendre des visites. L'*obrador* est assez bien

décoré, quoique le goût n'en ait pas dirigé l'arrangement. On trouve sur les toits une terrasse; les dames y cultivent des fleurs; on vient s'y réchauffer au soleil et y respirer l'air : ce qui n'est pas toujours fort agréable, car on y a placé les lieux d'aisance; on y lave la vaisselle et on y sèche le linge.

» La noblesse et la bourgeoisie habitent le haut de la maison; le peuple occupe le rez-de-chaussée. Chaque famille loue une pièce, ce qui cause dans chaque maison une cohue et un bruit épouvantable.

» Les rues sont mal pavées, sales et étroites : il est très-rare de trouver des fontaines dans les maisons; on n'en compte que trois dans la ville : la prison n'a rien de remarquable : l'hôpital est petit et mal entretenu; en revanche, l'hospice destiné aux pauvres et aux orphelins est bien tenu et se distingue par l'ordre et l'économie qui y règnent. On avait eu le dessein d'établir un dépôt de mendicité, mais, comme tant d'autres projets, celui-là est resté sans exécution. On trouve à Quito peu de promenades; la plus belle, formée par le président Villa-

Lengua, a été détruite par son successeur.

» La vie est assez chère à Quito; le bœuf y est de mauvaise qualité, et on n'est pas toujours sûr d'en avoir; le mouton est encore pire, parce qu'on ne tue que les vieilles brebis. Le lait est sans crême, le fromage est détestable; comme on n'y met point de sel, il est presque toujours gâté; l'habitant de Quito en fait pourtant une grande consommation; il en mange avec la soupe, les confitures, le chocolat; le matin, le soir, enfin à toutes les heures.

» On tire le sel de Guayaquil, on préfère le gris au blanc. Le sucre est cher et de mauvaise qualité, il vient d'Ybarra; le quintal vaut au moins vingt piastres, et souvent il monte à trente. La denrée qui a le plus de débit, et que fournissent les moulins à sucre d'Ybarra, est la *raspadura;* c'est une espèce de chicha; le peuple en boit une quantité considérable. Le cacao vient de Guayaquil, il ne vaut pas celui de Timana et de la Magdaléna. Les confitures qu'on fait à Quito sont passables, les pommes-de-terre, excellentes; c'est le principal aliment : le maïs a peu de saveur, l'élévation du pays en est la

cause; les choux et les laitues sont bons; on a en toute saison des poires, des pommes, diverses espèces de duracines, des oranges, des cédrats, des limons, des fraises, des mûres, des funa (*cactus opuntia*), des aguaquates (palta), des guabas (*mimosa inga*), des papaies et des melons : on apporte des pays chauds des bananes et de petites prunes.

» L'eau de Quito est mauvaise; le pain ne vaut rien, quoique bien cuit, parce qu'on y mêle de la farine de pois, de lentilles et d'avoine.

» Emprisonnée dans ses montagnes, et ne pouvant obtenir des marchandises d'Europe qu'à un prix exorbitant, Quito a été obligée de se créer plusieurs genres d'industrie : cette ville a des manufactures dont les produits grossiers, mais forts et solides, sont très-recherchés à Antioquia, dans le Choco, à Timana, à Barbacoas et à Guayaquil; cette dernière ville les paie en cacao, les autres les achètent avec l'or de leurs mines.

» Les arts, comme l'industrie, manquant de modèles, sont dans l'enfance; la sculpture, dont

les ouvrages remplissent tous les monumens de Quito, est encore barbare; serviles imitateurs de leurs prédécesseurs, les Phidias sans génie de cette cité représentent toujours saint Antoine de Padoue avec un enfant sur un bras, saint Dominique avec un chien à ses pieds, les anges avec des queues de paon, tous en extase. La peinture se traîne dans la même ornière, l'architecture est aussi arriérée; mais la passementerie est en état de perfectionnement. Il n'en est pas de même de la charpenterie, de l'ébénisterie, de l'orfévrerie et de la serrurerie. Les tailleurs et les cordonniers manquent absolument de goût.

» On peut dire des maisons religieuses de Quito ce qu'on a dit de toutes les autres et de tous les corps qui vieillissent: le scandale des partis, les intrigues qui les divisent, les simonies, le despotisme des vainqueurs sur les vaincus, la dissimulation, les lâches complaisances des prélats pour leurs amis, la sensualité, les dépenses profanes, s'y déploient; enfin tous les vices pour parvenir à la place de Père provincial, qui donne une autorité vraiment absolue

sur le couvent, et le droit de manger les rentes et d'en prodiguer les richesses, déshonorent le clergé régulier de Quito.

» Il y a deux colléges; le premier est dirigé par les dominicains; de vaines disputes de mots, peu de sévérité pour le travail et pour l'ordre, beaucoup de récréations et de recherche dans l'habillement, telle est la discipline dans cette maison d'éducation. Le collége de Saint-Louis n'est pas mieux tenu.

» Un nombre prodigieux de docteurs de tout âge, de tout rang, de toute condition, réunis sous un recteur qu'ils choisissent eux-mêmes, forment l'université de Quito. Si l'on en excepte quelques-uns qui se sont instruits dans le silence, le reste est d'une ignorance complète; aussi se montrent-ils, dans les examens, d'une indulgence extrême; jamais on n'éprouve de leur part ni refus ni réprimande; les jeunes gens ont toujours très-bien répondu. Qu'on juge du désir que ceux-ci ont de devenir docteurs à leur tour! c'est pourquoi Quito est le seul pays du monde qui démente le proverbe *Non omnes doctores*.

» Soit timidité naturelle à leur sexe, soit la réclusion dans laquelle on les retient, ou la surveillance des évêques, les victimes de l'avarice des parens, de la jalousie des frères, ou du désespoir conjugal, et souvent aussi d'un amour excessif de Dieu, pratiquent plus exactement que les moines les vertus au culte desquelles elles ont consacré leurs jours. Il est vrai que quelques-unes succombent, et que même l'ordre austère de Sainte-Thérèse s'est beaucoup relâché; du moins on ne voit pas le désordre scandaleux qui profane si souvent les couvens d'hommes. Les femmes ont parfois des faiblesses, les hommes souvent des vices.

» De Quito, on va d'abord à Turubamba; toutes les auberges qu'on rencontre sont pourvues de pain, de fromage et de chicha. On traverse ensuite les villes dont nous allons donner rapidement les noms :

» Machake, à 0° 25′ de latitude sud, renferme 2,200 habitans, parmi lesquels on compte 800 Indiens. Le thermomètre de Réaumur marque ordinairement dans ce village 6° au-dessus de zéro.

» Saquilisi, 0_0 50′ 10″ de latitude sud, a des fabriques de camelots.

» Taquaco. En sortant de ce village on traverse un paramo de trois à quatre lieues pour atteindre Tigua. Le pays où s'élève ce hameau est couvert de troupeaux de moutons dont la laine est fort estimée.

» Taguolo, 0° 53′ latitude sud, produit des cannes à sucre; on y fait beaucoup de confitures.

» Macuchimina est riche en mines; le pays est coupé par tant de précipices et de rivières, principalement par le Yana, le Yacu et le Pilalo, qu'on ne peut y voyager que sur les épaules des Indiens. Les forêts de Macuchimina donnent du kina en abondance.

» Pilalo. Ce village renferme 2000 âmes. En juillet, en août et septembre les vents y soufflent avec une violence extrême.

» En sortant de Pilalo on se dirige sur Hambato. Le pays que l'on traverse avant d'y arriver est couvert de sable sorti des volcans dont toute la contrée est remplie.

» Hambato est un joli village; les rues en sont tirées au cordeau; les maisons qui les bor-

dent sont agréables; celles qui sont loin du centre du village sont entourées d'une enceinte de feuillages formée d'agaves, de pruniers, de poiriers, de duracines et de beaucoup d'autres arbres fruitiers; quelques cactus chargés de cochenilles augmentent la solidité de ces haies et les rendent impénétrables. Toutes ces cabanes isolées et cachées derrière des rideaux de verdure et de fleurs, produisent un effet délicieux. Les églises sont en bois et peu élevées à cause des tremblemens de terre. Hambato a plus d'une fois été ravagé par ce fléau terrible. La population nombreuse et aisée de ce village se compose en grande partie d'Indiens.

» En sortant d'Hambato pour se rendre à Cuenca, on traverse le pont et le village de Querro, le paramo de Sabanag, le village d'Ilapo, la plaine de Tapi; en quittant celle-ci, on traverse les ruines de Riobamba. Ce village fut détruit le 4 février 1797, par un tremblement de terre. Les habitans qui échappèrent à ses ravages ont cherché à établir un nouveau Riobamba dans la plaine de Tapi. Ce bourg s'élève lentement, comme si, menacé par les secousses

du Chimborazo, du Guairazo, du Tunguragua, et de l'Altar, qui l'entourent de toutes parts, il avait à craindre de se voir encore écrasé sous les masses enflammées que lancent ces colosses des Andes. On s'imagine reconnaître, plutôt qu'on ne distingue clairement, les ruines de l'ancien Riobamba. Ce sol désolé est tellement cher à quelques habitans, qu'ils ont préféré y être ensevelis comme leur famille, que de quitter les ossemens des personnes qu'ils aimaient. Ainsi les cases chétives qu'on y voit s'embellissent quand on les regarde comme autant d'autels élevés à l'amitié et à l'amour de la patrie.

» Après avoir parcouru un pays où on n'aperçoit que les traces des ravages des tremblemens de terre, on arrive à Guamote, situé par 1o 55' lat. sud. Ici, on distingue bien les deux rameaux de la Cordillère. Celui de l'ouest est le moins élevé. On y voit une large ouverture que la nature y a pratiquée pour l'écoulement des eaux. Il n'a lieu, dans la province de Las-Esméraldas, qu'à Tuipulco; et dans le Maranon, à Totorillos. L'ouverture dont on parle est le lit profond de la rivière de Guayaquil.

» On éprouve un froid très-vif à Guamote. Néanmoins on ne peut se lasser d'en admirer la situation ; elle est très-agréable. Guamote est entouré de montagnes fort élevées ; le terrain où ce hameau est bâti est une île que baignent deux rivières dont les bords sont extrêmement fertiles. Guamote ne renferme qu'un petit nombre de cases en roseaux et une église.

» Ce hameau fut pourtant le foyer de la terrible révolte qui désola ces contrées en 1803. Le mot de douane, que le peuple de ces montagnes ne comprend pas, quelques nouveaux droits qu'on voulut établir, firent éclater ce soulèvement : il ne faut pas chercher à ce mouvement d'autre cause ; on n'y reconnaît aucun des caractères qui ont marqué les révolutions dans d'autres pays. Se rappelant les efforts qu'on avait tentés pour établir dans cette partie de la province de Quito la régie du tabac et de l'eau-de-vie, les Indiens craignirent que l'on ne cherchât de nouveau à les y soumettre. Quelques paroles imprudentes suffirent pour leur mettre les armes et la torche à la main. Tout-à-coup, cette haine mal assoupie qu'ils nourrissent contre les

métis, se réveille dans leur cœur; ils s'animent au meurtre et signalent partout leurs pas par le carnage. En effet, l'Indien, si lâche lorsqu'il est le plus faible, devient cruel, implacable lorsqu'il est le plus fort. Le craint-on, il menace, il frappe, il tue; lui qu'une épée fait fuir lorsqu'il n'est pas animé par la haine ou par la colère.

» Cette vaste conspiration, dirigée principalement contre la couleur blanche, et qui devait embraser toutes ces montagnes, fut mise trop tôt à exécution par les habitans de Guamote. Les autres villages qui devaient prendre part à la révolte n'étaient pas prêts pour la soutenir : tout manqua, tout fut comprimé. On fit des exemples terribles, pour effrayer les Indiens; Guamote fut ruiné de fond en comble.

» En continuant à suivre la route de Cuenca on trouve Puma-Chaca. Ici on commence à descendre : les villages et les cultures sont moins rares. Ainsi qu'on le pratique au cap de Bonne-Espérance, on se sert de chevaux pour battre le grain.

» On arrive ensuite à Alausi. Ce bourg est par 2°20' de latitude méridionale, il renferme 5,500

habitans, parmi lesquels il y a 2,000 Indiens. A Alausi commencent ces immenses forêts qui s'étendent jusqu'au grand Océan. Puma-Chaca, où l'on s'arrête, est à une élévation aussi considérable que Quito. De là on entre dans l'Asuay. Ce paramo est composé de rochers. Les parties les plus élevées touchent au terme de la végétation. Après avoir quitté Puma-Llacta à cinq heures du matin, on ne cesse pas de monter jusqu'à Salanag : c'est un plateau où l'on se repose. On arrive ensuite à celui de Piches, où l'on ressent un froid glacial. La montée est douce, quoique fort longue, jusqu'à Litan; c'est ici qu'à proprement parler commence le paramo de l'Asuay, tombeau d'un grand nombre de voyageurs. Lorsque le vent d'est souffle, il entraîne une telle quantité de grêle et de neige que l'air en est obscurci : le voyageur morfondu, dans l'eau jusqu'aux genoux, sent ses membres se roidir, et souvent il en perd l'usage, s'il a le bonheur d'échapper à la mort. On voit sur l'Asuay une mare qui peut avoir 70 vares de long (180 pieds); l'eau de cet étang est à 9° R. au-dessus de zéro. Plus loin on en trouve un autre de 5 à 600 vares de long, et

de 2 à 300 de large. Près de là commence la plaine du Puyal, dangereuse à cause des marais profonds qu'on y rencontre; à l'extrémité du Puyal on trouve les ruines d'un palais des Incas, il est bâti en pierres sans ciment : les Indiens ont montré un goût bien singulier dans le choix des lieux où on a construit cette maison de plaisance, puisque pendant huit mois de l'année il y tombe de la pluie et de la grêle.

» Après avoir dépassé l'Alto de la Virgen, on entre à Delek. Ce hameau est peuplé d'Indiens; le pays prend un aspect plus riant, les chemins sont meilleurs, la population augmente, tout annonce l'approche d'une ville considérable : on ne s'est point trompé, on est à Cuenca, située dans une plaine d'une étendue considérable, dont l'élévation au-dessus du niveau de la mer est de 1279 toises.

» La température de Cuenca est très-agréable, elle descend rarement, dans le jour, au-dessous de 12°, et ne monte jamais au-dessus de 15°; les nuits sont très-fraîches, car le thermomètre ne marque souvent pas plus de 6°.

» Le ciel est quelquefois nébuleux, mais il

pleut moins souvent qu'à Quito, et les orages durent peu de temps dans les mois d'octobre et de mars. Les pluies, fréquentes pendant les équinoxes, sont rares durant les solstices; alors les nuages s'évaporent, le ciel devient d'azur; c'est la saison des beaux jours, avec cette différence néanmoins, que dans le solstice du printemps il y a trois à quatre mois magnifiques, tandis que dans le solstice d'hiver on compte quinze à trente jours de pluie.

» Le pays où est bâtie Cuenca est plat, sablonneux et aride. Les rues, tirées au cordeau, ont chacune 125 vares de long (323 pieds), et 12 de large (31 pieds); la plupart sont pavées.

» Cuenca est la seule ville qui jouisse de l'avantage d'avoir de l'eau dans tous les quartiers. Les maisons sont toutes construites en briques crues, sans goût, très-basses, sales et sans ornement. La malpropreté est un trait caractéristique de la province de Quito.

» Les églises sont misérables et mal décorées; si l'on en excepte la maison des jésuites, la ville est sans édifices. Le chapitre de la cathédrale est composé d'un doyen, d'un archi-

diacre, d'un pénitencier, d'un doctoral et de deux diacres. Le gouverneur a 2,500 piastres d'appointemens. La population est de 19,000 âmes, en y comprenant 3000 Indiens. Il y a des couvens de dominicains, de franciscains, d'augustins, d'hospitaliers, de bethlémites et de carmes. On trouve deux paroisses : San-Blas et Saint-Sébastien; les couvens dépendent de ceux de Quito. Le manque absolu d'instruction et de connaissance rend le clergé de cette ville bien inférieur à celui de Quito. On travaille l'écaille avec assez de goût; l'art de mouler en cire et la sculpture en marbre dépérissent chaque jour.

» La société de Cuenca se compose de trois classes : la noblesse, qui passe sa vie dans l'oisiveté; la bourgeoisie, qui s'adonne au commerce; le peuple, qui s'occupe des plus rudes travaux, car les curés et les chefs l'accablent (je parle des Indiens) sous les fardeaux les plus pénibles.

» Cuenca reçoit de Piura le coton et le savon; de Guayaquil, le cacao, le riz, le sel, le poisson, le vin, l'huile et la faïence d'Europe; de Quito enfin, quelques étoffes grossières : elle fournit en retour à Loxa et à Guayaquil des grains et les

productions des montagnes qui l'environnent.

» La vallée du Paute dépend de Cuenca; elle est à sept lieues nord-est de cette ville. On y a découvert des mines de mercure. Les montagnes voisines produisent beaucoup de kina; celui que dans le pays on appelle *pata de gallinazo* se recueille à une élévation plus grande de 403 vares que la ville de Quito.

» San-Cristoval, situé sur le Supay, Uccu et Qualacéo, sont de la juridiction de Paute. On récolte dans les environs de la cochenille et du sucre; on y exploite également des mines d'or. Guagual-Suma est une colline fameuse dans le pays, parce qu'on soupçonne que les Indiens continuent à y sacrifier des enfans aux mânes de leurs incas; le christianisme et la surveillance des Espagnols n'ont pu parvenir à abolir cette horrible coutume. Sans historiens, sans monumens, les Indiens n'ont point oublié ni leurs anciens maîtres, ni leurs malheurs passés. »

CHAPITRE IV.

Départ de Popayan. — Mine d'Allégrias. — Quilichao. — Le Cauca. — Jamondi. — Cali. — Départ de Cali. — Las Juntas.

Tout annonçait que l'hivernage allait commencer; je craignais beaucoup qu'il ne me surprît dans les plaines inondées du Cauca; je me déterminai donc à ne pas séjourner davantage à Popayan.

Je pris le chemin de Cali : ainsi que dans la vallée de la Magdaléna, je voyais à droite et à gauche, en parcourant celle du Cauca, la Cordillère s'élever majestueusement comme pour rafraîchir et défendre les campagnes que cette rivière arrose.

La vallée du Cauca se compose de deux plateaux bien distincts par leur élévation et leur

température; elle est bien plus riche que celle de la Magdaléna. Le sol en est profond : les pâturages sont gras et fertiles; on en a la preuve par la grosseur des bestiaux, très-maigres au contraire dans la vallée de la Magdaléna, excepté au pied du Quindiu. Les forêts sont également plus vertes et moins brûlées par l'ardeur du soleil, qui, sur les rives de la Magdaléna, dessèche tout pendant l'été.

Tandis que le long de ce fleuve on ne voit que des huttes misérables et des hommes couverts de haillons et à demi-sauvages, sur les bords du Cauca, au contraire, l'aisance se montre partout. Les fermes sont spacieuses et bien bâties, et ressemblent assez aux riches habitations de nos colonies. Les nègres qui les exploitent sont tous bien vêtus; ils paraissent sainement et suffisamment nourris. Si l'on aperçoit encore des cabanes couvertes de chaume et quelques femmes portant des vêtemens déchirés, on trouve partout des vases d'argent, et ces mêmes femmes si mal habillées sont chargées de colliers d'or aux jours de fête. Tout le monde a des manières décentes; il n'y a pas jusqu'aux

muletiers qui, fiers d'être blancs, ne rougissent d'aller à pied; de sorte qu'on distingue à peine le pauvre du riche.

Un sol fertile et mieux cultivé dans beaucoup d'endroits que sur la Magdaléna, des mines d'or abondantes quoique mal exploitées, sont la cause de ce bien-être et de cette prospérité. De tous côtés une terre colorée de rouge et de jaune indique la présence de l'or : on le foule aux pieds partout; et, ainsi que le disait un ingénieur espagnol, les ruisseaux des rues dans les villes en charient après un orage.

Nous passâmes la nuit à los Corrales. Les propriétaires de cette cabane sont fort hospitaliers et fort religieux. La nuit en se couchant et le matin avant de se lever, tout le monde récita le rosario, prière fort longue, et que dans beaucoup d'endroits on dit avec grande ferveur.

Nous fûmes donc réveillés avant le jour par des chants religieux, ainsi que cela m'était arrivé parmi les Mahométans africains. Continuant à nous diriger vers le nord, nous avons traversé la Québrada de Tuina. Un village indien de ce nom est situé dans les montagnes voisines. En-

suite nous avons franchi le Pescador et l'Ovéja, deux rivières assez profondes, puisqu'on y a établi des ponts, Puis nous avons dépassé la montagne de Madomon, derrière laquelle, à l'ouest, est une mine d'or fameuse dans le pays.

Parvenu à la mine d'*Allégrias*, j'eus sujet de me récrier d'admiration, en entendant mon guide faire l'énumération de toutes celles que, dans diverses directions du compas, il m'indiquait avec la main : à l'orient, Kina Maion, Dominguillo, Campo, San-Vicente; à l'occident, Cerro Gordo, Santa-Maria, San-Miguel, Portugaleto, Honduras, et une infinité d'autres dont j'ai oublié les noms; la mine d'Allégrias me donnait une idée exacte des autres et du travail des mineurs. Quelques cabanes habitées par des nègres sont éparses au milieu de bosquets de bananiers, leur végétal favori. La terre de tous côtés est ouverte et remuée à peu de profondeur; des ruisseaux en sillonnent les tranchées, de sorte que l'eau coule de tous côtés, non pas, comme dans la délicieuse vallée de Neyva, pour fertiliser les champs, mais pour emporter les terres que l'on lave ensuite dans

des sébiles, ainsi qu'on le pratique en Afrique. Rien de plus aride que le terrain voisin des mines; la couleur rouge des terres, indice de leur richesse, ne l'est pas de celle du sol. L'eau, mal conduite dans les canaux, se répand partout sans féconder la terre.

La vue que du haut de ces monticules aurifères présente la plaine du Cauca, est admirable: un palmier s'élève sur ce point; il semble former le dernier terme des terres brûlantes du Cauca; quoiqu'il ait quelque chose de moins curieux que le palmier de Puracé, il est peut-être plus imposant, car on le dirait placé par la nature, comme un jalon, pour indiquer le passage de la température de l'Europe à celle de l'Afrique.

Au bas du plateau de Popayan est le village de Quilichao. La situation en est très-avantageuse: il se trouve sur la frontière des terres chaudes, tempérées et froides, ce qui le rend l'entrepôt des productions de tous les climats: il possède aussi beaucoup de mines d'or. Quilichao jouit d'une grande aisance. J'allai passer la nuit, plus loin, à une venta où il y avait bon

nombre de marchands qui conduisaient à Popayan des mules chargées de sucre.

Nous sommes entrés le lendemain dans les plaines marécageuses que les eaux du Cauca et d'autres rivières inondent périodiquement; elles sont remplies de joncs et de roseaux. Laissant à droite Caloto, fameux par ses mines d'or, nous avons passé peu de temps après devant le chemin de Cartago : traversant ensuite des propriétés considérables qui appartiennent aux habitans de Popayan, je trouvai partout l'agriculture abandonnée aux mains des esclaves. L'orgueil de la couleur n'est pas moins fort dans la vallée du Cauca que dans les colonies des Antilles; c'est à tel point que les pauvres gens ne cultivent que les terres des montagnes où le froid ne permet pas d'avoir des nègres. A une certaine distance, à droite de la route, coule le Rio-Palo, célèbre dans le pays par la bataille qu'y livra Samanon, et qu'il perdit : son armée, composée en grande partie de Péruviens, fut entièrement mise en déroute par celle des indépendans.

Dans la direction de Caloto, mon guide me fit remarquer le chemin de Pitaïon; ce hameau

a une célébrité méritée pour le kina qu'on recueille dans ses environs, et dont la qualité l'emporte, dit-on, de beaucoup sur celle du kina de Loxa. On le vend deux piastres l'arrobe. Pitaïon est à deux journées de la Balsa ; cette habitation donne bien moins de sucre qu'autrefois, parce que dans les dernières guerres on a détruit la plupart des bêtes de somme qu'elle employait. Elle ne rend plus aujourd'hui que huit à neuf mille livres de sucre par an. Les cuves dont on se sert sont en cuivre.

A midi nous avons traversé la Taula, rivière dont les eaux débordent souvent très-loin; puis, après avoir avec de la peine parcouru une forêt remplie de lianes et de bambous, nous nous sommes retrouvés sur les bords du Cauca. Le cours de cette rivière est paisible, et a peu de largeur dans cet endroit; nous l'avons passée en pirogue, et nous avons continué à suivre la route de Cali : à trois heures nous étions à Jamondi, situé au milieu d'un bois de goyaviers. Nous avons ensuite franchi le Jamondi. Il était nuit lorsque nous sommes entrés dans Cali; la ville était illuminée et retentissait du son des

instrumens de musique, à cause de l'installation du collége dont le gouvernement avait décreté la fondation. J'eus bien de la peine à trouver un logement; l'alcade présidait à la fête, il ne put que fort tard me procurer une boutique, où je passai une assez mauvaise nuit.

La situation de Cali me parut fort agréable : cette ville s'élève sur la pente de la Cordillère occidentale. On rapporte qu'anciennement ces montagnes étaient quelquefois couvertes de neige; aujourd'hui on n'en voit plus. Cali n'est pas seulement bien située, tant pour l'agrément de la vue et pour le climat, qui n'est pas excessivement chaud, que pour le commerce, car c'est par là que les communications entre Popayan et le grand Océan ont lieu. Ces relations sont assez fréquentes et assez importantes à présent, à cause du tabac de Llano-Grande, village placé entre Caloto et Buga; on l'expédie pour le Pérou et Panama, où il est fort estimé. Pris sur les lieux, on le paie deux piastres l'arrobe; on le vend 6 réaux la livre à Panama.

Les rues de Cali sont bien alignées, et les maisons sont en briques ou en terre blanchie,

manière de bâtir qui offre un coup d'œil de propreté assez rare dans la Cordillère orientale.

On a commencé à élever deux églises. L'architecture en est remarquable par une grande justesse de proportion et par un goût éclairé : on est réellement étonné de trouver des temples aussi soigneusement construits au milieu des solitudes de la Nouvelle-Grenade. Il y avait autrefois trois couvens appartenant aux ordres de la Merci de Saint-Augustin et de Saint-Benoît : on les a supprimés, à l'exception de celui des franciscains, qui renferme seize moines. Leurs revenus ont été appliqués à la fondation et à l'entretien d'un collége. On y a créé huit bourses, moitié pour les enfans de militaires morts aux armées, moitié pour les familles du Choco et de la province de Popayan. Le recteur touche un traitement de 2,000 fr. Les professeurs de rhétorique et de philosophie reçoivent 1500 fr. d'appointemens; le professeur de grammaire 1200 fr.; de minéralogie 1000. Chaque élève doit payer par an 500 fr. de pension.

Quoique la chaleur soit assez forte à Cali, et que les cocotiers qui y croissent en abondance

indiquent une température même tropicale, néanmoins le climat est salubre; l'on n'y voit pas ces difformités qui désolent la vallée de la Magdaléna. Je n'y ai rencontré qu'une personne affligée du goître; c'était une Française de Bayonne; établie à Cali depuis un grand nombre d'années, elle a fini par oublier totalement les habitudes et la langue de sa patrie. Cependant le peuple espagnol est si peu accoutumé à voir des étrangers, qu'on ne la connaît dans la ville que sous le nom de la *Franceza* (la Française); elle est veuve d'un employé de l'administration espagnole.

Le nombre des hommes de couleur est considérable à Cali; ils sont paisibles, parce qu'ils occupent un rang presque égal à ceux qui se disent blancs : cependant on ne souffre pas qu'ils marchent armés. Les habitans de Cali sont riches. La situation de leur ville contribue sans doute à l'aisance dont ils jouissent; cependant ils envient celle de Cartago, qui offre des avantages plus réels. En effet, celle-ci, placée presqu'à l'extrémité des plaines du Cauca, au point où les deux Cordillères se resserrent et ne laissent

qu'un étroit passage aux eaux de cette rivière, est l'entrepôt des marchandises de Santa-Fé qui arrivent par le Quindiu, et de celles de la mer des Antilles et du grand Océan qui viennent par Novita, située près du rio San-Juan. Mais la situation de Cartago est bien loin d'offrir l'aspect enchanteur de Cali. Peut-on y trouver des eaux aussi pures, une rivière aussi belle, des arbres plus majestueux, des campagnes plus vertes, et une perspective plus imposante que celle que les plaines du Cauca offrent à Cali.

Les arrangemens nécessaires pour arrêter un nouveau guide et louer de nouvelles mules, m'avaient retenu six jours à Cali. Ce retard avait été occasioné par la lenteur des habitans du pays; tout s'y fait par les nègres et les mulâtres, naturellement peu vifs en affaires. Je partis avec bien de la joie de Cali, et cependant je savais quelles peines et quelles fatigues m'attendaient au passage de la Cordillère; j'étais impatient d'arriver au port pour m'y embarquer.

Notre première journée fut courte; les chemins étaient si étroits et si glissans qu'on n'avançait qu'avec peine; la nuit approchait lors-

que nous descendîmes dans un vallon, où l'on a bâti une jolie habitation; on la nomme la Portéra. Le Dagua prend sa source à peu de distance.

Le lendemain, je me dirigeai vers l'ouest-nord-ouest. J'allais de compagnie avec des nègres faits prisonniers dans le Patia; ils avaient figuré dans le mouvement dont j'ai parlé précédemment, et qui avait menacé Popayan d'un embrasement épouvantable; on les conduisait à San-Buénaventura.

Ils étaient singulièrement garrottés; leurs mains étaient attachées sur le ventre avec des liens qui passaient dans un morceau de bois creux placé sous le menton : là, ces mêmes cordes étaient nouées fortement autour du cou, de manière qu'au moindre mouvement pour s'échapper l'homme s'étranglait; ce genre de menottes vient, dit-on, des Indiens. Malgré la gêne affreuse que ces nègres devaient éprouver, ils allaient aussi vite que nous autres qui étions à cheval.

Nous fîmes halte ensemble à un endroit nommé Papaiaguéro : sortis de ce hameau,

nous n'avons cessé de parcourir l'étroite vallée qu'arrose le Dagua; il fallut passer sept fois ce torrent avant d'arriver à une ferme qui porte le nom du Dagua.

Nous avions eu jusqu'alors peu de hauteurs difficiles à franchir, le terrain était plutôt inégal que montueux, et malgré le petit nombre d'habitans que nous y avions rencontrés, le chemin m'avait paru beaucoup moins pénible qu'aucun de ceux que j'avais trouvés précédemment dans d'autres montagnes. En sortant de la ferme du Dagua, la montée fut très-fatigante avant d'atteindre à quelques cases qu'on appelle las Ojas : ce n'était rien encore; après avoir donné quelque repos à nos mules, nous nous sommes enfoncés dans des bois extrêmement touffus, et nous n'avons cessé de gravir sur la Cordillère, jusqu'à deux heures de l'après-midi, que nous sommes arrivés à las Juntas.

Le chemin de las Juntas est un des plus affreux de la république de Colombia. Le terrain, en s'enfonçant sous le pied des mules (car les communications sont fréquentes entre le grand Océan et la vallée du Cauca), a laissé à

droite et à gauche des élévations considérables si bien ombragées par le feuillage des arbres, qu'on ne peut y rien distinguer ; c'est comme si l'on pénétrait dans une caverne : il n'y a de passage que pour une mule, et il est si étroit, que j'étais obligé à chaque moment de croiser mes jambes sur la selle, pour ne les pas rompre contre les pierres. Avant de descendre dans ces défilés, mon guide poussait de grands cris à diverses reprises, et lorsqu'il était bien sûr que personne ne venait du côté opposé, nous entrions dans la gorge ; alors commençaient les fatigues et même les dangers, car tout était rempli d'eau ; de tous côtés s'étaient formés, ce que les Espagnols appellent des cajones, des trous où nos mules s'enfonçaient jusqu'au poitrail. Comme elles ne pouvaient y tenir que la moitié du corps, elles étaient continuellement obligées d'enjamber ces cavités remplies de boue ou de branches d'arbres ; elles s'y prenaient avec tant d'agilité, qu'enfin nous arrivâmes sans accident à las Juntas.

Ce village est situé sur un isthme baigné d'un côté par le Dagua, de l'autre par la Pépita, qui se réunissent à cet endroit. Las Juntas est habité

par des marchands de Cali; l'activité de ces hommes est comparable, dans la Cordillère occidentale, à celle des habitans du Socorro dans la Cordillère orientale. La population de las Juntas est ſort malheureuse par le manque de vivres : naturellement elle est peu nombreuse; l'appât du gain que procure le commerce du sel et de l'or, la retient dans ce lieu affreux, d'où l'on ne peut sortir que pour entrer dans des forêts impraticables.

CHAPITRE V.

Navigation dangereuse du Dagua. — San-Buénaventura. — Description de la province du Choco. — Départ de San-Buénaventura sur une goëlette péruvienne. — Arrivée à Panama. — Observations sur le grand Océan.

Le lendemain de mon arrivée à las Juntas, je me disposai à m'embarquer sur le Dagua, quoique pendant la nuit un orage en eût considérablement grossi les eaux; mais je voulais arriver promptement à San-Buénaventura; d'ailleurs je ne connaissais pas les périls dont on me parlait; je pensais qu'on cherchait à m'effrayer, pour me détourner de mon dessein, et me retenir plus long-temps.

On me donna deux nègres réputés excellens matelots, et une pirogue longue et étroite. Mes effets, pour maintenir l'équilibre, furent chargés à poids égal à l'une et l'autre extrémité; on

me réserva trois pieds au centre, pour y placer mon corps à moitié plié; les deux nègres, l'un armé d'une rame, l'autre d'une perche, occupèrent les deux bouts de la pirogue : lorsque tout fut prêt et bien ajusté on largua l'amarre qui nous tenait attachés au rivage; aussitôt, avec la rapidité de la flèche, nous fûmes enlevés par le courant, et emportés devant un mur de rochers que les eaux franchissaient avec un fracas épouvantable. Par où passera-t-on? fut l'idée qui me frappa, à la vue d'un écueil aussi terrible; plus prompte que la pensée, la barque, dirigée avec adresse entre une ouverture fort resserrée, s'échappa dans des eaux plus tranquilles. Sortis d'un péril, nous retombions dans un autre; nous avions à descendre des hautes montagnes de las Juntas dans les plaines que baigne le grand Océan, et lorsque je croyais le Dagua arrivé à son niveau, j'apercevais ses eaux agitées coulant à quelques pieds au-dessous de l'endroit où j'étais.

Guide adroit, le nègre armé de la perche évitait habilement le courant trop rapide de la rivière, s'engageait hardiment dans les détours

des rochers, et sans craindre de briser la pirogue, la faisait glisser dans ces issues étroites : cependant une pierre contrariait souvent son adresse, et nous arrêtait sur le penchant de la chute; l'eau, bouillonnant contre ce nouvel écueil, menaçait de nous engloutir; c'était l'instant critique. Alors les deux hommes se jetaient à l'eau, et allégeant ainsi le canot, le retenaient avec force pour l'empêcher de s'engouffrer avec l'eau dans les précipices où elle allait s'engloutir.

Des dangers d'un genre si nouveau troublent nécessairement le voyageur. Emprisonné dans le centre de la pirogue, et immobile pour ne pas occasioner un naufrage, machinalement il soupire de plaisir après avoir surmonté un écueil, ou descendu un rapide; c'est ce qui m'arrivait quelquefois. Les nègres, prenant pour le gémissement de la plainte l'expression de la joie, me demandaient avec une impassibilité risible : « Êtes-vous mouillé, monsieur? » en effet, j'étais trempé. La pluie tombait à grands flots, et le matelot, attentif à se défendre contre les rochers qui barrent de toutes parts le passage, était occupé sans cesse à frapper les pieds l'un contre

l'autre pour lancer dehors l'eau qui remplissait la pirogue.

Nous ne mîmes qu'une heure pour arriver à l'endroit qu'on nomme le Salto; la chute d'eau y est si forte, qu'on passe les pirogues par terre, et qu'on en change à la Bodéga (1), où le gouvernement a établi un agent pour veiller à la police de la rivière. Les deux nègres, après avoir débarqué mes effets au milieu des torrens de pluie, voulurent me quitter, sous prétexte qu'ils n'avaient pas fait marché pour me suivre plus loin. J'étais dans un cruel embarras; abandonné dans ces forêts, je serais mort de faim ou de maladie, en attendant une autre embarcation; le blanc chargé de l'entretien de la Bodéga, eut pitié de ma position, et, se joignant à moi, engagea les matelots à m'accompagner encore. J'employai d'autres moyens pour les déterminer. Je leur avais donné quatre piastres, quoiqu'on ne leur en doive que deux pour le premier passage; je leur en promis trois pour le second; c'était payer le double des autres voyageurs; ils accep-

(1) Magasin public.

tèrent mes offres avec joie, et à l'instant mirent à l'eau une autre pirogue.

Sans autorité, ou plutôt craignant d'employer celle dont ils sont revêtus, les agens du gouvernement colombien sont rarement utiles pour protéger le voyageur, et particulièrement l'étranger; ce n'est qu'à force de prières ou d'argent que celui-ci peut se faire obéir; car, seuls guides au milieu des dangers de la navigation ou des routes, les mariniers et les muletiers sont respectés par tous les employés du gouvernement, qui communément, faisant le commerce, ont peur de se voir punis de leur rigueur, s'ils exécutaient les lois. Quand les chemins seront meilleurs, et que la navigation sera mieux connue, les hommes de peine seront moins exigeans, et l'on se fera obéir.

Les nègres qui m'avaient amené de las Juntas étant donc résolus à me suivre, je montai dans une autre pirogue, et je me lançai de nouveau dans des dangers non moins terribles que ceux auxquels nous venions d'échapper. Cependant, rassuré par la dextérité si souvent éprouvée des nègres, le voyageur commence à se familiariser

avec une navigation si horrible; il finit par distinguer les écueils vraiment périlleux, de ceux qui ne sont épouvantables que par le fracas que produisent les flots de la rivière en s'y brisant; dans tous les cas, je doute que sa sécurité soit telle, qu'il puisse dormir, ainsi que plusieurs personnes m'ont assuré en être capables; car, par un mouvement involontaire, on s'agite, on se tourmente, et, ne serait-ce que par l'effet de la gêne que l'on éprouve à respirer, à cause de la rapidité avec laquelle on file, on a l'œil continuellement ouvert.

En peu de temps nous arrivâmes au Saltico. Près de cet endroit dangereux on trouve quelques cabanes; j'y employai plusieurs heures à déterminer mes inconstans matelots à me conduire plus loin; long-temps ils balancèrent, enfin ils cédèrent à l'offre de leur payer cinq piastres, s'ils me menaient jusqu'à San-Buénaventura; et, après avoir encore une fois changé de pirogue comme on change de voiture, nous partîmes. J'allai à pied, ainsi qu'il m'était arrivé de le faire au Salto, jusqu'au-delà de la chute. Ce fut là que je trouvai mes nègres et ma pirogue. On se fera

une idée de ce genre de navigation, en sachant que sur la grève où je marchais j'avais remarqué de longs sillons tracés par les pirogues, que l'on fait, autant qu'il est possible, serrer le bord.

Quand on a passé le Saltico, le Dagua, moins violent, ne se précipite plus en torrent impétueux; ce n'est plus qu'une rivière extrêmement rapide, et cependant fort dangereuse encore, parce qu'elle est loin d'avoir atteint son niveau : la pente n'était donc plus que d'un pied par cent toises, au lieu de deux à trois que nous avions descendus plus haut.

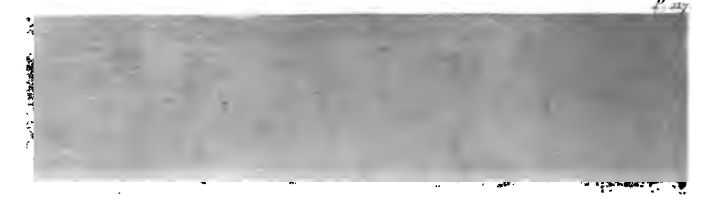
Le nègre qui tenait la perche ne dirigeait plus son camarade avec ce silence effrayant qu'il gardait auparavant, et du reste fort nécessaire pour ne pas perdre le temps en de vaines paroles; ce n'était plus simplement du geste qu'il guidait le timonier, sa voix dominait le mugissement des eaux : bientôt on put causer sur les dangers qu'on avait courus et sur le plaisir de gagner bientôt le port; avant d'y toucher, il fallut s'arrêter à Santa-Crux, hameau où je passai la nuit.

Le lendemain, un ciel pur, phénomène re-

marquable sous le climat toujours pluvieux de ces contrées, nous promit une belle journée, et le fleuve, plus large, contribua à rendre cette dernière partie de la navigation fort agréable. Si des troncs d'arbres sous l'eau offraient encore quelques risques, le lit du Dagua, large et profond, nous présentait les moyens de les éviter; enfin, après avoir encore filé quelque temps avec rapidité, notre pirogue sans mouvement appela la rame.

Ce ne fut donc plus qu'avec des efforts pénibles que nous descendîmes cette rivière, dont la veille le courant nous emportait en dépit de tous les efforts. En approchant de son embouchure elle a atteint son niveau. Ses eaux sales et profondes ne sont plus bordées que de rives basses et fangeuses, qu'elle inonde sans cesse, et sur lesquelles croissent des arbres d'un port imposant. C'est là que le manglier et d'autres grands végétaux qui se plaisent dans l'eau saumâtre étendent au loin leurs nombreuses racines. Le Dagua, qui plus haut, pressé entre les murailles élevées et étroites de la Cordillère, courait en bondissant de chute en chute, n'a qu'un

T. 2. P. 227



Vue de S. Buenaventura (Cascakral).

cours presque insensible; il est aussi tranquille que la mer qui le reçoit. Leurs eaux se mêlent sans que l'œil s'en apercoive, car aucune barre ne les arrête, et le navigateur ne reconnaît qu'il est entré dans la mer qu'à la saveur des eaux qu'il goûte. Par un effet contraire à toutes les observations, le crocodile ne se montre pas dans les eaux de la rivière, et ne se plaît que dans celles de l'Océan; c'est sur ses rives sablonneuses qu'on rencontre quelquefois ce redoutable amphibie.

Nous arrivâmes enfin sans danger, et non sans peine, à San-Buénaventura, ce port tant désiré.

Par l'importanee et la beauté de sa situation, San-Buénaventura devrait être une ville considérable; un commerce actif devrait animer son port; une population riche et industrieuse devrait remplir ses rues; enfin de nombreux vaisseaux devraient sans cesse y arriver et en partir. Rien de tout cela n'y existe. Une douzaine de cases peuplées de nègres et de mulâtres, une caserne gardée par onze soldats, trois pièces de canon en batterie, la maison du gouverneur,

construite de même que celle de la douane, en paille et en bambous, sur une petite île nommée Kascakral, couverte d'herbes, d'épines, de fange, de serpens et de crapauds ; voilà San-Buénaventura.

Cependant le commerce qu'on y fait n'est pas sans une certaine importance, quoiqu'il ne se compose en grande partie que d'objets fort communs; par exemple, de sel (1), de ciboules et d'ail. Ce sont en général les seules cargaisons qu'apportent les goélettes de Païta. Il faut y joindre des chapeaux de paille et des hamacs de Xipixapa, étranges importations dans une province si riche en or. Les exportations consistent en tafia, sucre et tabac. Une disette continuelle désole ce lieu malsain; ce n'est qu'avec bien de la peine qu'on s'y procure des bananes vertes, du pain de maïs et du fromage. On paie les poules une piastre la pièce, et on ne peut en trouver; le poisson est rare et on le dit dangereux pour la santé.

(1) Le sel de Païta coûte cinq francs le quintal. Il vient aussi des bâtimens de Costa-Rica chargés de viande salée; on la paie 8 piastres le quintal; elle cause la dyssenterie.

San-Buénaventura n'est donc rien aujourd'hui. Ce village peut prendre plus tard un accroissement prodigieux, si, conformément au projet conçu depuis quelque temps, on le place au nord-nord-ouest du lieu où il est actuellement. L'endroit où l'on se propose de creuser le nouveau port étant un peu élevé, et par conséquent plus sec, comme il est sur le continent, on aura le moyen de l'étendre; et il sera facile de le construire en matériaux plus solides que le bambou. Les maisons qu'on y bâtira, mieux fermées qu'avec des courroies, offriront plus de sûreté au commerce; enfin on n'aura pas à y redouter cette humidité excessive si funeste aux étrangers qui demeurent à Kascakral. Ainsi, ce port tiendra peut-être un jour un rang distingué parmi ceux du grand Océan. A la place de ces pirogues qui forment à présent sa marine, on verra des navires de haut-bord; et ses huttes dégoûtantes seront remplacées par de riches magasins renfermant les produits de l'Inde et de l'Europe.

Tout enfoncement dans les terres est un bon port, dit-on, sur le grand Océan; en effet, cette mer est si rarement agitée entre les tropiques le

long de la côte d'Amérique, qu'on est en sûreté dans tous les endroits un peu à l'abri. A cet avantage, commun à toutes les criques de cette côte, la baie de San-Buénaventura joint une étendue considérable et la profondeur des eaux. Le fond en est excellent, et permet à des navires de guerre d'y entrer et d'y rester sans danger. L'entrée est à l'ouest-sud-ouest de Kascakral, pendant que l'embouchure du Dagua est au sud-est de ce même point. Ce n'est pas la seule rivière qui s'y jette.

Le port de San-Buénaventura dépend d'une province de la Nouvelle-Grenade bien intéressante et bien peu connue, le Choco. Ce pays commence à la mer des Antilles, confine au nord-ouest avec le territoire des hordes barbares qui sont à trois journées de Panama, comprend une partie de la Cordillère orientale, est borné à l'ouest par le grand Océan, et finit au sud à Escuande, situé au sud-sud-est de la Gorgona, à deux journées de San-Buénaventura (1).

(1) Ce fut dans l'île de la Gorgona que F. Pizarre demeura plusieurs mois avec treize de ses compagnons lorsqu'il allait à la découverte et à la conquête du Pérou.

De même qu'à force d'art la Hollande a pu parvenir à faire communiquer par eau toutes ses provinces, le Choco est rempli de canaux naturels, qui établissent des moyens de relations commodes, depuis la mer des Antilles jusqu'au grand Océan; pour les rendre plus faciles, il suffirait de percer l'isthme de San-Pablo; alors de San-Buénaventura on irait à la Québrada de San-Joachim, qu'on peut remonter en cinq heures; deux heures suffisent pour traverser l'espace qui, par terre, sépare San-Joachim du Guinéo, qui se jette dans le Calima. On descend cette rivière jusqu'à son embouchure dans le San-Juan; de là on met un jour jusqu'au Monguido; du Monguido à Panama, un jour; de Panama à Noanamon, un jour; de Noanamon à la Boca de Dispurdu del Goasimon, un jour; de Dispurdu à la Boca de Tamana, un jour; de la Boca à Novita, six heures; de Novita à la Boca San-Pablito, un jour : on traverse l'isthme de San-Pablo en quatre heures; de l'autre côté à San-Pablo, on s'embarque sur le Rio-Quito; on parvient en un jour à la Boca-Certiga, et en un autre jour, de la Boca Certiga à Citara sur l'A-

trato : de Citara à l'embouchure du fleuve on compte cent trente-quatre lieues. En quinze jours on peut donc aller par eau d'une extrémité de la province à l'autre, ou d'Escuandé à l'embouchure de l'Atrato (1).

Cette quantité d'eau, si avantageuse pour les relations commerciales, cause dans tout le pays une humidité trop forte, que la nature du terrain contribue à entretenir. En effet, des bords de la mer à la Cordillère, le Choco ne forme qu'une plaine, qui, dans sa plus grande largeur pouvant avoir trente lieues, est très-basse et couverte de forêts impénétrables : le vent d'ouest-nord-ouest, qui souffle journellement dans ces parages, pousse avec violence les nuées contre les montagnes; elles s'y amoncèlent, s'y crèvent, et répandent chaque jour des torrens de pluie qui alimentent ce nombre infini de rivières dont le pays est coupé dans tous les sens. Il serait donc bien difficile, à moins de dépenses considérables, d'avoir de bons chemins par terre; à cet égard, l'état physique du pays a été favorable

(1) *Voy.* la note IX.

à la politique espagnole, qui redoutait au dernier point les relations de ses provinces intérieures avec le grand Océan; aujourd'hui même on n'y parvient qu'avec la plus grande peine.

L'humidité continuelle qui règne dans le Choco en rend, malgré la latitude où il est situé, le climat très-supportable, mais en même temps très-malsain; la chaleur est modérée dans cette terre marécageuse; et d'un autre côté, rien n'y pouvant sécher, la santé la plus robuste s'y altère; tous les Européens y tombent malades. On n'aperçoit pas souvent le soleil; des nuages en voilent presque toujours les rayons; quelquefois pourtant, lorsqu'il s'abaisse vers l'horizon, il brille d'un éclat très-vif, et semble, par les teintes de pourpre et d'or dont il sème le ciel, destiné à consoler cette terre si puissante en trésors, et si rarement égayée par un beau jour.

Le sol du Choco n'est pas varié; l'on n'aperçoit des rochers que dans le lit des fleuves; les terres voisines des montagnes sont grasses; on remarque cependant peu de cultures; celles que de loin en loin on a entreprises devraient, par l'abondance des récoltes, engager à les multiplier.

Le terrain, ordinairement d'une couleur rouge très-brillante, est ondulé en vallées qui renferment de très-beaux pâturages; les monts qui les couronnent sont remplis de bois où l'homme n'a pas encore pénétré, et d'où s'échappent une infinité de ruisseaux. Lorsqu'on descend vers les côtes, on trouve un pays entièrement plat et, de même que la partie haute, couvert de forêts. Le sol y est formé de diverses couches de gravier, de sable, de pierres, d'argile, posées les unes sur les autres, dans un ordre régulier et parallèle à l'horizon. Cette disposition géologique commence à 260 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer, et se termine à 2,072. C'est là que l'on rencontre l'or toujours mêlé avec le platine; au-delà de ce point on ne découvre plus de métaux. Ainsi, non-seulement la surface du Choco possède les bois les plus riches, on retire aussi de son sein les trésors les plus précieux et les plus abondans; partout où l'on creuse, si l'on a soin de ne pas s'éloigner des limites indiquées, on trouve de l'or.

Au milieu de tant de richesses l'homme est pauvre et malheureux; ce n'est que sur les ter-

tres qui se trouvent de distance en distance le long des fleuves, qu'il a bâti sa demeure, en l'exhaussant sur des poteaux; les poutres et les planches qui la composent, le toit qui la couvre, tout est de bambous.

Il est impossible de cultiver en pleine terre les plantes potagères, parce que l'humidité les ferait périr; en conséquence, on élève à plusieurs pieds au-dessus du sol un plancher de bambous, que l'on recouvre d'une couche épaisse de terre; grâce à ces précautions, les légumes qu'on y sème réussissent fort bien. On n'est pas obligé d'avoir recours au même moyen pour le maïs, la canne à sucre et le bananier; ces plantes se plaisent singulièrement dans ces contrées marécageuses; elles y viendraient en abondance, si l'humidité continuelle du sol n'empêchait pas de brûler les bois qui le couvrent, et de nettoyer une grande étendue de terrain, pour le consacrer à la culture. C'est par la même raison que les pâturages sont rares; aussi voit-on peu de bestiaux : tandis que sur le revers de la Cordillère orientale on ne fait aucun cas de ce genre de propriété, dans le Choco on essaie inutile-

ment de multiplier le nombre des animaux domestiques.

Ainsi les habitans du Choco n'ont pas, comme ceux de la Magdaléna, de beaux jours pour les consoler de leur misère; chaque jour la pluie inonde leurs retraites, couvre de fange le terrain qu'elles occupent; leur pirogue est peut-être le lieu le plus sain, s'il n'est pas le plus sec, où ils puissent vivre; ils y passent donc toutes leurs journées. Leurs cabanes ne sont que des cloaques inhabitables; et lorsqu'on monte, au moyen d'un morceau de bois grossièrement taillé en échelle, à la chambre où l'on couche, le toit entr'ouvert ne peut garantir de la pluie, qui de toutes parts y pénètre. Les habitans du Choco sont donc très-malheureux; il est même très-difficile que la population augmente dans ce pays.

Elle ne s'élève qu'à vingt mille âmes (1), et cependant la province a près de cent lieues d'étendue. Le nombre des villages, si l'on peut ainsi appeler deux ou trois cases rassemblées

(1) *Voy*. la note x.

dans un même endroit, est très-borné. Ils sont habités en grande partie par des nègres, des hommes de couleur et quelques Indiens. Ceux-ci, quoique fort doux, sont encore presque sauvages. Ils vont entièrement nus; les femmes portent seulement un tablier. Ils se peignent de diverses couleurs; c'est, disent-ils, un habit qu'ils revêtent. On a remarqué que les hommes employaient plus volontiers le rouge et les femmes le noir. Ils font à leurs oreilles de larges trous qu'ils remplissent d'os, de joncs ou de plumes. Ils se noircissent les dents. Ces peuples ne sont pas braves; ils s'enfuient dans les bois lorsqu'un étranger entre dans leurs villages. Les femmes pleurent et se cachent la figure avec les mains lorsqu'on leur adresse la parole. Les Indiens ont une antipathie violente contre les nègres, et cependant, par crainte, leur donnent comme aux blancs le titre d'*âmo* (maître). En général les hommes sont mieux que les femmes; leurs traits sont plus réguliers, et s'altèrent moins par le laps des années. L'industrie de ces Indiens se borne à tresser des paniers, ou à fabriquer des chapeaux avec des feuilles. Ainsi que

tous les hommes de leur race, ils n'aiment pas les blancs, les redoutent beaucoup, et ne cherchent jamais à s'allier avec eux.

La langue des Indiens du Choco est remarquable par la dureté et l'âpreté de la prononciation. On peut, en questionnant ce peuple, connaître les objets qu'il possédait avant l'arrivée des Espagnols; car il a en général conservé les mots castillans pour désigner le cheval, la vache, le blé, etc.; tandis que le maïs et la pomme-de-terre ont des noms particuliers, et propres à la langue de ces Indiens (1).

La couleur noire domine dans le Choco. Presque tous les nègres sont esclaves, et travaillent aux mines. Le nombre des mulâtres est peu considérable; ils constituent ici la classe patricienne. Ils sont presque tous propriétaires de mines.

Indépendamment de l'or et du platine (2), on pourrait exporter une quantité considérable de bois précieux, des résines, des gommes, de

(1) *Voy.* la note XI.

(2) Le platine se vend 15 à 20 fr. la livre.

l'écaille et des perles de la Gorgona. La cherté des vivres, la difficulté de rassembler des produits, le mauvais état des villes et des ports, l'insalubrité du pays, qui même a obligé le gouvernement de payer à ses officiers un tiers en sus de leurs appointemens, écarteront pour long-temps encore les marchands. On aurait surtout besoin d'un bon chemin par terre de la mer à la vallée du Cauca; tous ceux qu'on a pratiqués sont très-mauvais. Les ports les plus fréquentés jusqu'à présent sont, sur le grand Océan, Escuandé, el Varo, San-Buénaventura, Chirambira, et Cupica; sur la mer des Antilles toutes les relations ont lieu par l'Atrato. Les bâtimens un peu forts se tiennent à l'embouchure de ce fleuve, où l'on trouve ordinairement à traiter avec le capitaine qui en garde l'entrée. On s'arrange avec lui pour l'achat de l'écaille; les Anglais préfèrent en général traiter avec les Cunacunas, dont ils trompent facilement l'ignorance. On ne voit donc communément à Citara, port de l'Atrato et ville principale de la partie septentrionale de la province, que des champans de Carthagène. On ne compte pas mille habitans à Citara.

Il y avait trois Français à Kascakral. On s'imaginera facilement la surprise et la joie que nous ressentîmes mutuellement en nous rencontrant si loin de notre pays. Mes compatriotes avaient fait d'assez mauvaises affaires. Après avoir pris passage sur un navire de Guayaquil, ils me quittèrent; de sorte que je restai seul. Le plaisir que j'avais goûté en retrouvant ces Français dans un lieu où j'étais si loin de penser qu'il en dût venir aucun, avait rendu plus vif mon désir de revoir ma patrie. D'abord le sort servit mal mon impatience. Il n'y avait dans le port qu'un bâtiment; c'était une goëlette de Païta, qui devait faire route pour Panama: quoique j'eusse beaucoup entendu parler des incommodités qu'on y éprouve, je ne balançai pas à y prendre passage; il fut arrêté à quarante-cinq piastres.

La cargaison apportée par ce navire se composait d'oignons et de sel. Les retards qu'éprouva la vente de ces denrées en mit à notre départ. La contrariété que ce délai me causa, les privations que j'endurais, et l'espèce de famine que j'avais supportée depuis Cali, me causèrent une fièvre ardente; je crus pendant quelques

instans que je ne sortirais jamais de Kascakral : mon tempérament résista à la maladie; je guéris promptement, et je fus en état, le 4 novembre, de monter à bord. Toutes nos provisions consistaient en quelques aunes de viande sèche.

On me plaça dans la soute; c'était la chambre. La pluie étant survenue pendant la nuit, l'équipage s'y mit à l'abri, puis ferma toutes les issues. J'étouffais; la chaleur, les miasmes fétides qu'exhalaient l'ail, les ciboules, le lard et les vêtemens sales des matelots, m'empêchèrent de fermer l'œil; toutefois, comptant partir cette nuit même, je ne me plaignis pas.

Mon attente fut déçue; le capitaine ne revint à bord qu'à la pointe du jour : on se disposa alors à appareiller. Je sortis du trou infect où j'avais passé une si triste nuit; je trouvai sur le pont sept matelots, huit passagers, et les trois nègres du Patia avec qui j'avais voyagé jusqu'à las Juntas. Le capitaine prit le porte-voix, et commanda la manœuvre avec le sang-froid et l'importance que donnent le savoir et l'expérience. Tout le monde travaillait, mais avec si peu d'intelligence, que notre appareillage nous

prit beaucoup de temps, quoiqu'il y eût parmi les matelots deux Génois; on ne pouvait pas manquer d'être frappé de voir deux hommes du même pays que Colomb à la solde d'un capitaine indien. Cet homme, malgré l'arrogance avec laquelle il se faisait passer pour espagnol, n'avait aucun trait qui pût, à cet égard, en imposer à un Européen; il était gras, très-court de taille; il avait le visage carré, le teint fort hâlé; la petitesse de ses yeux, obliquement disposés, ses cheveux longs et tressés sur le milieu de la tête à la manière des Chinois, justifiaient tout-à-fait le titre de *Chinos*, Chinois, qu'on donne aux habitans de Païta (1). Ne pourrait-on pas supposer qu'après que cette ville eut été brûlée par Anson, les Espagnols la repeuplèrent avec des Chinois de Manille?

Enfin, on mit à la voile; on doubla le banc de sable que l'on trouve à gauche de la baie, et les deux roches isoleés qui le terminent à droite. Mes Péruviens m'avaient donné une triste idée

(1) San-Martin fit couper, il y a quelques années, les cheveux aux soldats de Païta; cette mesure éprouva une forte opposition.

de leur savoir, et je craignais fort que leur imprudence ne me coûtât cher; bientôt je revins de ma mauvaise opinion sur leur compte, lorsque je les vis s'élancer avec hardiesse en pleine mer, et, malgré les voiles de coton, les cordages tout échauffés, le gréement lourd et difficile à remuer de leur goëlette, s'éloigner des côtes, et, sans autre guide que la boussole et quelques points dont la position leur est parfaitement connue, naviguer sans sextant et sans lock, passer près des îles aux Perles, et arriver à Panama sans accident.

Je dois pourtant avouer que je ne fus pas toujours sans inquiétude sur leur expérience, quoique, d'un autre côté, je fusse assez rassuré par l'état paisible de la mer. Les marins du grand Océan sont si timides, qu'à la moindre agitation des vagues les miens entonnaient des cantiques qui semblaient présager de grands périls; soir et matin on se rassemblait pour demander l'appui des saints, dont l'audace impie du capitaine nia plus tard l'existence, lorsque les vents s'apaisèrent, au moment où nous approchions de Panama.

On mouilla en rade de cette ville le 12 novembre, après huit jours de traversée. Quoiqu'il fît nuit et que plusieurs jours de jeûne et de fièvre m'eussent épuisé, je descendis à terre. J'y trouvai une chambre, un mauvais souper et un hamac; mais j'y goûtai, pendant quelques instans de réflexion qui précédèrent mon sommeil, le plaisir inexprimable d'être à terre, loin des miasmes empestés du bâtiment de Païta, des matelots grossiers qui le montaient, et de tous les désagrémens qu'on éprouve sur mer, et qui avaient été portés à leur comble dans ma traversée de San-Buénaventura à Panama.

Le grand Océan, entre les tropiques, jouit, comme la Cordillère, d'une température presque toujours égale. L'air y est calme et rarement troublé par ces orages affreux qui désolent la mer des Antilles (1). Comme dans la Cordillère, l'atmosphère y est rafraîchie par deux vents généraux qui en forment les mous-

(1) L'établissement des navires à vapeur serait très-facile et fort avantageux sur le grand Océan : dans peu d'années les Anglais en auront entre Lima et Panama.

sons. Ainsi les vœux du navigateur sur cette mer, comme ceux du cultivateur dans les Andes, sont rarement trompés; il n'a à se plaindre que de se voir arrêté quelquefois dans sa course par l'absence des vents. Entre le tropique du Cancer et la ligne, les vents soufflent, depuis novembre jusqu'en avril, de la partie du nord, et sont pluvieux; pendant les six autres, qu'ils viennent du sud, ils sont secs. Quelquefois cet ordre est interrompu par des vents d'ouest ou par des brises de l'est, qui deviennent parfois assez fortes devant l'isthme de Panama. Ces exceptions ne détruisent pourtant pas l'influence qu'exerce la Cordillère sur le grand Océan, et qu'on ressent, dit-on, jusqu'à deux cents lieues de terre. On a observé deux grands courans; ainsi que les marées, ils sont très-forts.

Le ciel qui enveloppe ces mers n'a ni l'azur de celui des Canaries, ni la blancheur cendrée de celui des côtes du Sahara; il ressemble plutôt à celui de nos provinces maritimes de l'ouest. A mesure que la Cordillère se rapproche de la mer, le ciel est moins sombre; près de Panama, il n'est plus que parsemé de nuages : depuis

Païta jusqu'à Lima il est d'airain; des brouillards y remplacent les pluies qui tombent périodiquement entre Guayaquil et le Véragua. Le grand Océan est presque solitaire entre Lima et le Mexique; on y rencontre peu de navires. Le commerce est borné à six ports principaux, Valparaiso (Chili), Callao (Pérou), Guayaquil et Panama (Colombia), San-Blas et Acapulco (Mexique). Un petit nombre seulement d'Anglais, de Français, de Génois et d'Américains du nord, vont plus haut que Guayaquil. Les Anglais de la Jamaïque, qui font le monopole de l'isthme de Panama, y envoient, dit-on, pour deux millions de piastres de marchandises. Ils emploient un vaisseau de guerre pour protéger les petits bâtimens destinés à ce commerce : ils ont grand soin de les expédier à des époques différentes, afin qu'il n'y ait pas d'encombrement à Panama, et par conséquent point de baisse dans les prix. Les retours du Mexique, par cette voie, consistent en argent; ceux de Guayaquil, en or et en cocos.

Les navires de Païta font seuls le cabotage.

Ce port du Pérou, brûlé à des époques éloignées par deux Anglais, Anson en 1741, et Cochrane en 18..., renferme une population de métis indiens fort actifs. Ce sont les Bretons du grand Océan; on les trouve partout. Les cargaisons qu'ils portent, et qui suffisent pour perpétuer les relations de Panama, de Guayaquil et du Pérou, consistent en vin de Lambaieké (1), sel, oignons, ail et ciboules. Le prix de ces denrées, comme celui du latanier de Cuba à Carthagène, occupe beaucoup plus les esprits que celui de l'or et des perles. Ainsi la Hollande fonda sa fortune avec la vente des harengs : mais Païta est bien loin de là encore.

Le port aujourd'hui le plus important du grand Océan est Guayaquil; la quantité de produits qu'on y réunit y attire beaucoup de navires; en effet, on s'y procure du cacao, du café, des bois de diverses espèces, et des cocos. Ce dernier article, quoique de peu de valeur, est fort recherché : en général la fortune des peuples

(1) Ville du Pérou.

a eu pour principe la vente des objets les plus communs. Rarement on entre à Buénaventura ou à Panama; là, on ne trouve rien; ici, il n'y a qu'un commerce de transit, et les Anglais seuls en sont les maîtres. En conséquence on préfère, si de Guayaquil on ne retourne pas en Europe, employer deux mois à remonter jusqu'à San-Blas pour y vendre du mercure et d'autres marchandises; on reçoit en retour des lingots. Quoique les navires armés dans les ports du grand Océan ne soient pas nombreux, cependant le commerce des fers, du goudron et des cordages n'est pas sans quelque importance; les fers se paient cinquante francs, le cordage quatre-vingts francs, le goudron cent quarante à cent cinquante francs le quintal.

Les vivres sont rares et chers dans tous les ports; il ne faut plus y compter sur l'hospitalité prévenante des habitans de la Cordillère: tout se vend, et à très-haut prix; services, soins, tout est taxé : à la suite de l'accroissement des relations de ces pays avec l'Europe, qui sait à quel taux ils monteront? Le peuple qui habite les côtes du grand Océan, depuis Lima jusqu'à Pa-

nama, a une figure et des habitudes asiastiques; il est avide et intéressé: il a conservé entièrement le caractère moral ou physique de ses anciens concitoyens des Philippines.

CHAPITRE VI.

Description de la ville de Panama. — Les femmes de la Colombia.

Panama resta jusqu'en 1822 entre les mains des Espagnols. A cette époque le gouverneur de l'isthme ayant détaché onze cents hommes de la garnison, pour les envoyer à Quito, se trouva bientôt trop faible pour résister au parti indépendant. En effet, il n'y avait pas trois cents Espagnols à Panama : les troupes qu'on attendait des Florides n'arrivaient pas. L'instant parut favorable aux créoles pour se soulever ; mais craignant que leurs nègres ne profitassent de ce mouvement pour se révolter, ils prirent les précautions les plus actives pour éviter ce malheur. Ils s'adressèrent aux officiers espagnols, persuadèrent à leur crédulité que toute la population était armée pour les massacrer, et leur parlèrent

avec confiance de leurs forces, en les comparant au petit nombre d'hommes qu'ils avaient sous leurs ordres. Ils n'eurent pas de peine à les déterminer à trahir leurs drapeaux en leur comptant sur-le-champ deux mois de solde que l'Espagne leur devait : le jour même on les fit partir pour Chagrès, où ils s'embarquèrent en suite pour la Havane.

Maîtres de leur indépendance, les habitans de Panama sentirent qu'ils n'étaient pas assez forts pour se constituer en ville libre; c'était leur désir. Mais d'un côté Iturbide, de l'autre Bolivar, gênaient leurs résolutions; la crainte que leur indécision n'inspirât à leurs voisins le désir d'y mettre un terme par les armes les détermina à se donner à la Colombia.

Guayaquil est bâtie en bois, Buénaventura en paille; Panama a retenu quelque chose de ces deux genres d'architecture; cependant, au premier aspect, cette ville plaît à un Européen: il y retrouve des maisons à trois étages, habitées par plusieurs familles; par conséquent, comme chez lui, du bruit, des cris, du mouvement.

A ces premiers traits de ressemblance qui le

frappent, il en faut joindre d'autres plus désagréables, notamment une malpropreté excessive, accrue par cette insouciance qui est naturelle dans un pays chaud et chez un peuple d'origine espagnole. A Carthagène on ne trouve pas une chaise, ici on est encombré de meubles; les poules et les pigeons s'introduisent partout, pendant que dans la cour des cochons vivent de toutes les ordures que l'on jette par les fenêtres; c'est le seul moyen qu'on ait trouvé jusqu'à présent pour s'en débarrasser.

Les rues sont étroites, bien plus obscures que celles de Carthagène, et même beaucoup plus sales; la nuit elles sont suffisamment éclairées par les lumières des boutiques qui s'y trouvent, et où les marchands s'appliquent à mettre un ordre et une propreté qui indiquent leurs rapports fréquens avec les Anglais. Les magasins de comestibles, notamment, sont mieux disposés que ceux des villes de l'intérieur; on y trouve beaucoup de denrées des États-Unis, et une grande quantité de vins et de liqueurs de toute espèce. Il y a un café à Panama; on n'y donne que du café : dans les villes du grand Océan on en boit

beaucoup; il commence à remplacer le chocolat.

Panama se divise en haute et basse ville, cette dernière partie s'appelle el Varal; elle est la plus peuplée; on n'y rencontre que des hommes de couleur : quoiqu'ils soient admis dans la société, et qu'on affecte avec eux tous les égards de la considération, néanmoins, dans un bal qui eut lieu peu de temps avant mon arrivée, les dames les plus blanches refusèrent d'abord de danser avec les officiers noirs de la garnison; il fallut toute l'autorité de leurs maris pour les y obliger.

Panama n'a réellement pas de port; on n'y voit en effet ni quai, ni bassin, ni chantier. Près du lieu où l'on débarque il y a un escalier; c'est par là que l'on monte à un passage obscur où se tient le marché. La rade est fort mauvaise à cause des vents du nord, qui y sont quelquefois très-violens.

Panama est bâtie sur une péninsule, de sorte qu'entourée d'eau presque de tous côtés, l'air y est malsain et les épidémies fréquentes : les chaleurs y sont très-fortes et les pluies durent longtemps. Les habitans de Panama ont souvent eu à repousser les attaques des Indiens; aujour-

d'hui ils jouissent d'une paix profonde. Les Indiens se sont retirés dans leurs montagnes, situées à quatre journées de la ville, et n'en sortent que pour faire des échanges. On les croit anthropophages, et l'on craint, par cette raison, de s'approcher du cap Garachiné, où ils se tiennent quelquefois. On est parvenu pourtant en diverses occasions à faire passer par le Darien des courriers pour le gouvernement; quoiqu'ils n'aient jamais été attaqués, les chemins sont si mauvais, qu'on préfère suivre l'ancienne voie qu'avaient ouverte les Espagnols par le grand Océan, entre Panama et la capitale. Mais, au lieu d'aller à Cupica, on va aujourd'hui à San-Buénaventura. Ce service est fort mal entretenu.

Les hommes et les femmes s'habillent à l'anglaise; celles-ci vont la tête nue et laissent leurs cheveux tressés tomber sur leurs épaules. Il y a en général dans la mise plus d'elégance à Carthagène, et plus d'originalité à Santa-Fé. Les femmes du peuple ont conservé les falbalas et les dentelles, qui ont disparu chez nous depuis long-temps : elles se servent fréquemment de leurs manchettes pour se moucher; et par une

bizarre habitude, elles cachent dans leurs cheveux leur argent et leurs cigares.

Je ne pouvais porter un jugement sur les femmes de la Colombia sans avoir visité les deux régions dont ce pays est formé, la Cordillère et les plaines. Je n'ai donc voulu rien dire sur ce sujet délicat avant d'être arrivé à Panama : c'est avec quelque raison, puisque cette ville m'a fourni une infinité de traits qui manquaient au portrait des Colombiennes que j'avais esquissé. On se plaît à répéter que les Espagnols sont extrêmement jaloux de leurs femmes; on les a toujours représentés le poignard à la main : ce n'est certes pas en Amérique que cela arrive. Sous les climats si différens des Andes et des Llanos, les femmes exercent également une influence irrésistible sur leurs maris oisifs et énervés. Loin d'être renfermées sous des grilles, divertissemens, visites, bals, tout leur est permis, sans qu'elles aient même à redouter le contrôle de leurs maris; car rarement ils les accompagnent. Des esclaves dans les pays chauds, des servantes dans les régions froides, sont seules admises dans le secret de leurs courses, et les y suivent.

On croit assez généralement que plus le pays est chaud, plus les cheveux des femmes sont noirs, et que dans les contrées froides ils sont communément blonds. Cette observation, fondée en Europe, n'existe pas ici; c'est tout le contraire. A Carthagène, on trouve des femmes blondes et même rousses; et à Santa-Fé, où la température est si froide, on ne rencontre que des brunes. C'est avec surprise que l'on voit aussi sur la côte de la Colombia, à dix degrés de la ligne, des femmes dont la chevelure épaisse est d'une longueur qu'on envierait en Europe. Celles qui la possèdent mettent naturellement beaucoup de soins à s'en faire une de leurs plus belles parures. A Panama, elles en forment deux tresses abandonnées sur leurs épaules; à Carthagène, elles les placent sur le devant de la tête en touffes épaisses, attachées ordinairement par un peigne d'écaille, et parmi lesquelles on jette avec art des fleurs de diverses couleurs. Dans quelques endroits de la Cordillère on y met des Cucuyos, insectes luisans dont l'éclat efface celui de l'émeraude.

Chez les femmes des pays chauds, rien de

plus joli que la tête; les traits ont une délicatesse et les yeux un éclat que l'on ne retrouve que parmi les femmes espagnoles. Elles ont aussi la main jolie; leur pied est extrêmement petit, mais ceci nuit peut-être à l'équilibre du corps, dont le dandinement continuel est peu gracieux. Néanmoins les dames des tierras calientes ont beaucoup plus de dignité dans leur maintien que celles des tierras frias; les premières ont des manières de dames de qualité; les autres, trop souvent, l'air embarrassé de bourgeoises.

Si la chevelure de celles-ci n'est pas aussi belle que celle des femmes de la côte, si leur œil est sans expression, si leur pied et leur main ne sont pas aussi mignons que ceux de leurs rivales, elles ont en revanche des formes qui jusqu'à un âge avancé se soutiennent avec grâce, et qui n'ont pas la maigreur qu'on peut reprocher aux autres : les femmes des Andes seraient même beaucoup plus jolies, si la plupart n'avaient pas les dents mauvaises; l'éclat de leur teint ne peut surtout manquer de plaire aux Européens, quoiqu'il soit loin d'égaler celui des femmes d'Europe. En général, les Flamands

peuvent donner une idée des enfans des Espagnols dans la Cordillère; les deux races, sorties d'une même origine, mais glacées par un climat également froid, ont une ressemblance frappante jusque dans l'accent, il est presque le même; comme les Flamandes, les dames des tierras frias ont un peu trop d'embonpoint; elles n'ont ni la mélancolie anglaise ni la langueur allemande; un sourire gracieux, qui en forme le vrai caractère, est toujours sur leurs lèvres; leur visage est empreint d'un air de bonté et de douceur que leur caractère humain et charitable ne dément pas. Le nasillement arabe, que les femmes de la côte ont d'une manière fort prononcée, rend leur langage souvent désagréable; les femmes de la Cordillère parlent, au contraire, avec mesure et lenteur, comme les créoles de nos Antilles.

Le costume des femmes de la Cordillère est fort original; lorsqu'elles sortent, elles portent une jupe de soie noire, suffisamment serrée pour indiquer les formes; un morceau de drap bleu posé sur la tête, et qui descend triangulairement jusqu'à la ceinture, est arrangé pour

cacher les bras, qui sont toujours nus; on ne voit du visage que les yeux et le nez. Par-dessus cette mantille on met un chapeau qui n'enfonce pas dans la tête, et dont les bords et la forme sont ceux des larges feutres de nos mariniers. Les femmes de la côte renoncent peu à peu au costume élégant des Andalouses pour adopter celui des Anglaises.

L'éducation des Américaines espagnoles est bien moins avancée que celle des Américaines anglaises; un très-petit nombre savent chanter ou jouer de quelque instrument; cependant elles sont naturellement bien meilleures musiciennes que celles-là; leur esprit est vif; elles conçoivent promptement et apprennent avec facilité; il en est plusieurs qui ont même de l'érudition : néanmoins on ne cite dans toute la république qu'une femme auteur, Ana Madiedo, qui a donné une traduction estimée du *Guillaume Tell*, de Florian.

Les Colombiennes ne s'aiment pas beaucoup entre elles; l'esprit de parti n'est pas la seule cause de cette antipathie. L'envie, les rivalités de rang, de fortune, d'origine, de caste, répan-

dent dans la société un esprit de haine qui ne se remarque pas d'abord au milieu des caresses dont on s'étouffe, et qui montre bien le grand art des peuples des pays chauds pour la dissimulation. Mais quand deux amies, s'il en est, épanchent leurs secrets dans le sein l'une de l'autre, alors le prochain est déchiré à belles dents; on épuise tous les sarcasmes de la médisance : c'est un genre de conversation assez naturel parmi des femmes qui sortent rarement et qui passent leurs journées à feuilleter un livre que l'ennui fait vingt fois jeter de côté, ou à tresser leurs cheveux, ou mieux encore à se reposer sur un lit en fumant le cigare.

La médisance n'est pas le seul aliment des causeries des Colombiennes, l'amour y tient beaucoup de place : on en parle avec cette liberté que les hommes mettent souvent en France dans leurs entretiens. On cause de l'amant de la Séraphina, de la Concepcion, de la Incarnacion, avec une franchise qui ferait rougir une Européenne bien élevée. Confiées dès la plus tendre enfance aux soins de servantes corrompues, beaucoup de demoiselles puisent

dans leurs conversations leurs premières idées, et déjà elles connaissent le langage du vice, qu'elles ignorent celui de la vertu que leur parle, vers douze ans, un confesseur quelquefois ignorant et souvent dangereux. Sorties des couvens, où on leur enseigne uniquement à lire et à écrire, elles entrent à quinze ans dans le monde, n'ayant pour résister aux périls qu'elles y rencontrent que les premières idées de leur enfance. Au lieu d'occuper leur imagination par d'utiles travaux ou des arts agréables, elles ne connaissent d'autre distraction que celle de fumer.

Telles elles sont lorsque, fatiguées d'une surveillance longue et souvent inutile, les parens songent à les marier. Leur choix est bientôt arrêté, car on ne consulte que quelques convenances d'intérêt; le mariage se conclut, de brûlans désirs se consument en peu de temps, on s'aperçoit bientôt qu'on ne s'est jamais aimé, la haine succède à cette première observation. Ordinairement on conserve les apparences de la concorde et de l'amitié jusqu'au second enfant; alors on rompt à l'amiable, le mari se sé-

pare de sa femme : ainsi finissent beaucoup de mariages dans la Cordillère orientale.

Il n'en est pas de même sur la côte et dans la Cordillère occidentale; la conduite des femmes y est plus sévère; partout où il y a des ilotes, les femmes ont plus de retenue, parce qu'elles ont besoin de s'observer devant leurs esclaves pour en être respectées et obéies. En revanche, les mœurs des hommes y sont peut-être moins pures qu'ailleurs. On assure que les femmes des pays chauds sont beaucoup plus intéressées que celles des terres froides : la vertu plus ou moins austère n'y serait-elle donc que l'intérêt plus ou moins bien calculé? Toutes les femmes sont fort dévotes sans être fanatiques, elles aiment les pratiques du culte, parce qu'elles sont avides de distractions.

Les femmes de la Cordillère et des plaines n'ont donc pas le même genre de beauté : toutefois on n'observe pas de grandes différences dans leurs habitudes et leur caractère; l'antipathie qui règne entre elles est excessive : celles de la côte donnent aux femmes des Andes le nom de *lanudas*, laineuses, parce qu'elles s'ha-

billent de drap; celles-ci gratifient les autres du sobriquet de *calentanas*, chaudes. Les haines nationales n'ont souvent pas eu d'autre origine que des rivalités et des brouilleries de femmes; et ici la nature du terrain pourrait contribuer à les fomenter et à les établir.

Me voici prêt à sortir de la Colombia, après y avoir voyagé une année entière; j'ai pu pendant ce séjour prolongé recueillir une infinité de détails dont quelques-uns étaient peu connus : je les ai placés dans la relation que je viens de donner; ma tâche n'est cependant pas achevée; je n'ai qu'en passant fait connaître l'industrie, le commerce et l'agriculture du pays; je ne dois pas le quitter sans donner de ces diverses branches de la prospérité publique un tableau plus détaillé. Je me propose d'y faire entrer quelques réflexions sur l'aspect physique de la Colombia et sur l'esprit public des habitans; elles serviront à expliquer mille particularités qui semblent démentir les idées généralement adoptées sur les contrées équinoxiales de l'Amérique et sur les hommes qui les habitent.

CHAPITRE VII.

Description physique de la république de Colombia. — Montagnes. — Climat. — Air. — Saisons. — Température. — Vents. — Pluies. — Influence tropicale. — Récoltes. — Forêts. — Fleuves. — Ravins. — Mines. — Salines. — Volcans. — Lacs. — Mers. — Marées. — Animaux sauvages. — Animaux domestiques. — Plaines de l'Orénoque. — Aspect général du pays.

La république de Colombia comprend d'un côté toutes les contrées situées entre Tumbes et le golfe Dulce, et de l'autre celles qui se trouvent entre Essequebo et le Rio Culebras, frontière naturelle du Guatimala; elle renferme deux régions totalement différentes, que le gouvernement espagnol avait également séparées dans la division politique qu'il avait établie. 1° La Nouvelle-Grenade : cette vice-royauté était formée des provinces de la Cordillère depuis Guayaquil jusqu'à Mérida, de celles de Casanare et de San-

Juan de los Llanos. 2° Caracas: cette capitainerie générale renfermait Cumana, Barcelona, Caracas, Varinas et la Guyane, par conséquent la plus grande partie des plaines.

La Cordillère des Andes, à 2° au sud de la ligne, se divise en trois branches, dont une seule, la plus occidentale, se prolonge par l'isthme de Panama dans l'Amérique septentrionale; les deux autres se terminent à la mer des Antilles. Toutes trois se partagent en *tierras calientes* (terres chaudes), qui sont ordinairement les vallées des fleuves et les provinces maritimes; *tierras templeadas* (terres tempérées); *tierras frias* (terres froides); *paramos* (terres stériles); enfin en *nevados* (terres couvertes de neige). La même montagne les renferme quelquefois toutes. Il est assez étrange, et c'est le phénomène le plus curieux des Andes, de pouvoir passer dans le même jour du climat brûlant des côtes de l'Afrique centrale aux régions glacées de la Laponie: passage sans danger, lorsqu'il n'est pas subit.

Ainsi les personnes malades de Santa-Fé qui ne peuvent en supporter le froid, souvent ri-

goureux, vont chercher les chaleurs comme en France on va prendre les eaux; cependant avec ce singulier avantage, de trouver avant la fin du jour de leur départ une température plus douce. Vont-elles, par exemple, à Caquésa? Après avoir traversé au lever du soleil de beaux champs d'orge et de vertes prairies, et franchi rapidement à onze heures les bruyères des montagnes humides et glacées qui les dominent, elles en descendent à trois heures les déclivités à l'ombre des kinas, et se promènent avant la nuit au milieu des bananiers, des cannes à sucre, des chirimoyas et des cafiers. Précieux privilége attaché à cette terre fortunée, et qui se renouvelle en mille endroits.

L'aspect de ces monts n'est pas moins varié que leur température. A leur pied s'étendent ici d'immenses pâturages, là des forêts impénétrables. Généralement les vallées, si l'on en excepte celles des fleuves, sont placées à une élévation considérable.

Le climat des *tierras calientes* (terres chaudes), renfermées dans la Cordillère, est brûlant sans être malsain; l'Européen y souffre beau-

coup de la chaleur; il y succombe rarement. La température est trop chaude pour lui être agréable, mais, rafraîchie de temps en temps et purifiée par les brises bienfaisantes des Andes, elle n'est point mortelle. Dès que l'on monte à 400 toises, on respire un air plus frais, qui cependant ne paraît pas encore tempéré; à 600 toises l'Européen touche déjà à une atmosphère qui lui convient; à 900 il y entre; à 1,000 jusqu'à 1,400 il s'y trouve enfin: ce sont les *tierras frias* (terres froides). Il a retrouvé son climat, quoique le froid pendant quelque temps lui en soit pénible. Plus haut, celui des *paramos* lui paraît rigoureux, et dans les *nevados* il périt quelquefois, comme les gens du pays, engourdi par les vents glacés qui y soufflent. Mais autant le froid est rigoureux à l'ombre dans les hautes régions des Andes, autant les rayons du soleil y sont brûlans.

L'air qu'on respire est donc bien différent, suivant la hauteur où l'on est placé; rendu pesant par les vapeurs dont il est chargé, il frappe désagréablement l'odorat, au pied de la Cordillère, et rappelle à quiconque a parcouru les au-

tres parties du monde situées entre les tropiques celui qui règne dans les régions basses, et les exhalaisons insalubres qu'il y apporte. Au-dessus de ces lieux brûlans, l'air, embaumé par les douces émanations des fleurs et des plantes aromatiques, flatte tous les sens, et l'on se croit transporté en Europe.

On éprouve dans la Cordillère deux saisons sèches et deux saisons pluvieuses. Les premières commencent avec les solstices, les secondes avec les équinoxes; leurs époques varient quelquefois de quinze jours.

Quant à la température, elle n'éprouve aucun changement, et c'est en cela que les saisons d'Amérique diffèrent tant des nôtres. Deux degrés produisent une différence sensible entre le froid de l'hivernage et celui de la saison sèche; cependant on doit observer qu'elle est plus grande à mesure qu'on descend vers le pied des montagnes; alors elle est quelquefois d'un tiers; de sorte qu'après une pluie le thermomètre tombe quelquefois de 24 degrés à 16. Mais jamais il ne descend à zéro comme dans le désert d'Afrique où l'on est obligé d'avoir du feu

pendant toute la nuit pour se garantir du froid;

Les montagnes neigeuses du Cucuy servent à rafraîchir les parties plus basses et intérieures qui les environnent, de même que les monts qui sont plus rapprochés de l'équateur tempèrent la chaleur qui eût dévoré les provinces que baigne le grand Océan. De distance en distance, on revoit dans la Cordillère occidentale quelques-unes de ces cimes couvertes de neige, comme le Coconucos et le Quindiu : plus bas on n'en retrouve pas, mais à l'est les montagnes de Sainte-Marthe, qui s'élèvent jusqu'à la hauteur des neiges perpétuelles, rafraîchissent l'atmosphère des régions basses qui s'étendent le long de la mer des Antilles; et plus loin la Cordillère, pressée entre deux mers, reçoit de tous côtés les vents et les tempêtes.

Quoique les vents soient variables dans la Cordillère, on en reconnaît cependant deux généraux, celui du sud et celui du nord; ils suivent la direction de la Cordillère : le vent du sud donne le beau temps, le vent du nord, la pluie et les orages. Néanmoins tous les lieux situés en dehors des montagnes à l'est sont exceptés de

cette loi; ils sont soumis aux vents des llanos, comme les provinces baignées par le grand Océan, aux vents de mer, et celles qui sont au sud de la ligne, à ceux du nord-ouest.

Rarement dans la Cordillère il pleut dans les saisons sèches; rarement on voit un jour sans pluie dans les saisons humides; de sorte qu'on peut, comme dans toutes les régions équinoxiales, compter six mois de pluie et six mois de sècheresse, quoiqu'ils soient différemment distribués; en effet, il pleut en mars, avril, mai, juin; le ciel est pur en juillet, août, septembre; les pluies recommencent en octobre, novembre et décembre, et font place aux beaux jours dont on jouit depuis la fin de ce mois jusqu'au commencement de mars.

Dans la partie même où l'on retrouve l'Europe et ses productions, comme à Tunja et à Santa-Fé, on remarque la même influence tropicale. Les arbres y sont toujours verts; la nature y a remplacé les pluies qui inondent les llanos, depuis juin jusqu'en octobre, par des brouillards glacés qui rendent les jours caniculaires très-froids. On attribue à ces révolutions atmo-

sphériques, bien différentes de celles qui ont lieu chez nous, les maladies morales qui souvent alors affligent les hommes, et que nous attribuons à l'excès de la chaleur.

En revanche, on doit à cette disposition bienfaisante de la nature des moissons plus abondantes, et rarement ravies par la rigueur ou l'inconstance des saisons : si quelque circonstance les détruit dans un lieu, il est facile de réparer les effets de ce désastre par le produit des riches moissons récoltées à peu de distance.

La terre ne trompe donc presque jamais l'attente du laboureur. Ici ses travaux sont différens, suivant les endroits où il sème. Dans les plaines brûlantes de la Magdaléna et du Cauca on récolte du tabac excellent; on cultive le bananier, la canne à sucre, le cacao, et aussi le maïs, compagnon constant de l'homme partout où il se fixe : en effet, on le rencontre également près des champs de froment, d'avoine, de pommes-de-terre, qui couvrent la région des terres froides.

Dans les lieux élevés on sème le froment en mars; vers le milieu de la montagne, le

maïs, en juillet; et dans la vallée, en septembre. Les récoltes se font ici en janvier; plus haut, en octobre; et près des paramos, en août.

Plus la terre est embrasée par l'ardeur du soleil, et en même temps plus souvent inondée, plus les forêts sont vastes et imposantes. A mesure que l'on s'élève les arbres diminuent de hauteur, et à 1300 toises on en trouve rarement.

Un grand nombre de rivières, importantes par les communications qu'elles peuvent ouvrir, coulent dans le territoire de la république de Colombia : le Zulia entre dans le lac de Maracaïbo, et l'Atrato dans la mer des Antilles, après avoir traversé une partie du Chocô; le rio San-Juan, dont les eaux baignent la partie occidentale de cette province, se jette dans le grand Océan; l'impétueux Dagua, qui prend naissance dans les hauteurs de Cali, tombe dans la même mer à San-Buénaventura; le rio de las Esméraldas, qui vient des environs de Quito, et le rio de Guayaquil, par lequel les productions des provinces voisines de Chimborazo arrivent à la côte,

vont également au grand Océan. Du revers de la chaîne orientale des Andes coulent des rivières plus larges que celles qui s'échappent de la Cordillère occidentale; elles vont porter le tribut de leurs eaux à l'Orénoque et à l'Amazone, qui tous deux entrent dans l'Atlantique, après s'être unis dans leurs cours par le rio Negro et le Cassiquiare. Les principales sont l'Apure, qui traverse la province de Varinas; le Meta, qui naît à quelques journées de distance de la capitale et dans la même chaîne de montagnes où elle est située; enfin le Putu-Mayo, qui, sorti d'un lac placé sur un paramo dépendant des montagnes de Pasto, porte ses eaux à l'Amazone.

La nature n'a pas employé ces seuls moyens de communication; de toutes parts elle a percé les murailles de la Cordillère, et y a ouvert des passages, au moyen de rivières assez considérables, mais rarement navigables, à cause des roches qui obstruent leur lit. Des torrens, des quebradas (ravins), des ruisseaux, en fertilisant la terre, procurent souvent à l'homme des routes que tous ses efforts n'auraient jamais pu ouvrir. Les eaux qui sortent de la Cordillère, coulant sur

des lits de roches et de gravier, sont ordinairement limpides et froides; ce qui leur fait attribuer des qualités malfaisantes, dont les parcelles de métaux qu'elles entraînent pourraient être aussi la cause. Parmi les sables qu'elles roulent on trouve souvent des paillettes d'or, des pyrites ferrugineuses, enfin des émeraudes et d'autres pierres précieuses que l'ignorance néglige de ramasser.

On ne doit donc pas se représenter la Cordillère comme une réunion de montagnes inaccessibles, ainsi que de loin elle en offre l'aspect. Au moyen de la première rangée des hauteurs, qui sont comme des culées destinées à soutenir l'arc prodigieux des Andes, et des ravins que les pluies y ont creusés, et qui servent à leur écoulement, l'homme trouve partout des rampes qui l'aident à escalader ces monts: en avançant, on rencontre des vallées que la nature a placées de distance en distance, et qu'elle s'est plu à orner de tous les agrémens imaginables; enfin l'on arrive à ces plateaux qui, tels que ceux de Bogota et de Quito, forment le terme de tant de merveilles; lorsqu'on parvient aux paramos où s'ar-

rête la végétation, on ne se sent pas disposé à se plaindre de la rigueur du froid, en songeant que ces lieux stériles sont destinés à la conserver, car les vents chauds et malsains des llanos, épurés sur leurs sommets, descendent en brises bienfaisantes dans les vallées qu'ils dominent, tandis que de leurs flancs s'échappent les ruisseaux qui doivent les fertiliser.

Si la terre fournit d'abondantes récoltes, si la même montagne offre les moissons de l'Europe, et plus bas celles des tropiques; si enfin les forêts, qui en couvrent quelques parties, abondent en plantes médicinales, en gommes, en résines et en bois précieux pour la teinture ou pour la construction, son sein renferme des richesses immenses. Il est des provinces, comme le Choco, où, pour ainsi dire, le sol est entièrement d'or. Les métaux, comme les productions agricoles, à quelques exceptions près, sont échelonnées. A 50 toises on commence à trouver la zone de l'or et du platine, plus haut celle de l'argent; le cuivre et le fer touchent presque aux extrémités supérieures des monts.

Depuis Carthagène jusqu'à Cuenca, la Cordil-

lère occidentale est remplie de volcans; quelques-uns sont éteints, le plus grand nombre brûlent encore; on n'en connaît aucun dans la Cordillère orientale.

C'est sur la cime des Andes que sont placées la plupart des mines de sel gemme : on le trouve sans creuser beaucoup dans la terre. Les sources salées sont au pied des montagnes, tandis que les eaux minérales chaudes se rencontrent en plusieurs endroits sur leur sommet.

Il y a dans le voisinage des principaux paramos, des lacs d'une étendue souvent considérable, très-profonds, et agités comme la mer. On peut les regarder comme les sources de tant de rivières défendant les Andes de la sécheresse, que le voisinage de l'équateur devrait produire, sans cette sage disposition de la Providence. On ne pêche dans ces lacs qu'un poisson, le chimbi, du genre murène.

Les mers qui entourent la république de Colombia sont paisibles : la température et le climat de la partie du grand Océan qui baigne les côtes de ce pays sont les mêmes que sur le continent. La mer Atlantique offre peu de dan-

gers aux navigateurs; la mer des Antilles seule en est remplie; les ouragans et les pirates conspirent contre le commerce : les uns et les autres portent la terreur et la dévastation sur les eaux et sur les côtes.

Les marées sont très-fortes dans le grand Océan, elles le sont un peu moins dans l'océan Atlantique; elles sont insensibles dans la mer des Antilles.

Des animaux malfaisans, le jaguar, le cougouar (tigre et lion d'Amérique), les serpens, les crocodiles et de gros lézards, les mille-pieds, les scorpions, les crapauds, le garapata (*acarus americanus*), dont la piqûre cause la chute des cheveux, font succéder à la tristesse qu'on ressent dans les plaines chaudes le frisson de la frayeur. Le voyageur ne sait où marcher, où s'asseoir, où dormir; le sifflement des vents, le bruissement des feuilles, tout l'inquiète; les rubis dont les mouches luisantes parsèment les bois pendant la nuit semblent être les yeux flamboyans d'une couleuvre, et glacent d'effroi.

Il n'y a que trois siècles que les animaux domestiques de l'Europe ont été introduits dans

l'Amérique, et déjà le nombre en est incalculable; tandis qu'en Afrique on en rencontre très-peu, à mesure qu'on s'éloigne des solitudes habitées par les Maures, au nord du Sénégal et du Dialliba.

Partout la chaleur et l'abaissement des lieux contribuent au développement des forces et de la taille des animaux, et l'élévation du pays et le froid l'arrêtent; dans l'immense territoire de la Colombia on voit tout le contraire; les animaux sont petits et indomptables dans les plaines, tandis que dans les montagnes ils sont forts, grands et dociles (1); fait d'autant plus curieux, que dans les Antilles ils ont conservé les habitudes, les formes et la taille qu'ils ont en Europe. Ces îles en tout ont une physionomie encore coloniale; le continent seul en a une particulière et qui lui est propre.

Au pied de ces hauteurs s'étendent les plaines presque inhabitées qu'arrosent le Méta et l'Orénoque, et, plus loin, vers le nord, les riches campagnes de Vénézuéla. La descrip-

(1) Il n'en est pas de même des animaux à plumes, plus forts et plus gras dans les plaines que dans les montagnes.

tion physique de ces contrées est celle de tous les pays qu'embrasent les feux de l'équateur. Six mois de pluie, depuis avril jusqu'en novembre, et six mois de sécheresse partagent l'année. Le vent d'est règne durant les uns, le vent du nord durant les autres. La nature brille dans ces contrées de tout l'éclat dont la pare le climat des tropiques; des forêts immenses, des savanes prodigieusement étendues, et que traversent des fleuves pendant six mois captifs dans leurs lits, et pendant six mois débordés au loin; tel est le tableau que présentent les provinces des Llanos, de la Guyane et de Casanare; il faut rentrer dans celles de Caracas et de Cumana pour échapper au déluge qui change tant de pays en marais et en lacs. Aussi, pendant qu'une douce température et des campagnes plus sèches engagent les blancs (Américains) à cultiver les magnifiques contrées de Vénézuéla, l'éducation des bestiaux semble être le seul genre d'occupation auquel on puisse se livrer, au milieu des marais que forment les épanchemens de tant de fleuves, et des forêts qui couvrent leurs bords, et dont les arbres servent de

demeures à quelques tribus indiennes, dans la saison des orages.

Ainsi, dans une étendue immense de 91,950 lieues carrées qu'on lui suppose (1), le territoire de la Colombia offre mille aspects différens; rarement la présence de l'homme les anime; un silence profond règne dans toute la nature; les espaces sont si grands, que pendant des journées entières on croirait voyager dans un pays où les humains n'ont pas encore porté leurs pas. Les noms des lieux, des villages, des provinces; les mœurs, les coutumes, les positions même qu'occupaient les habitations indiennes, rien n'a été changé. Les solitudes sont aussi profondes, les forêts aussi impraticables, les montagnes aussi inaccessibles, les créatures aussi solitaires; tout, en un mot, à l'exception des villes et des ports, est presque aussi sauvage que lorsque les Espagnols y entrèrent.

(1) M. de Humboldt.

CHAPITRE VIII.

Population. — Peuple des Paramos. — Peuple des montagnes à blé. — Peuple des plaines. — Indios bravos. — Esclaves nègres. — Religion.

Sous la domination de la péninsule, maintenue par un système semblable à celui qui sépare les Chinois et les Japonais du reste des peuples, les Américains formaient une grande famille espagnole liée par les mêmes mœurs, les mêmes lois, la même langue, le même culte; pour mieux dire, il n'y avait en Amérique que des esclaves, des sujets et un souverain. A présent c'est le contraire; la souveraineté ne réside plus dans un seul homme, elle appartient à tous. Aux titres ont succédé les droits; aux rangs, les distinctions de couleurs et de castes; les siècles seuls peuvent les confondre et les détruire, mais aujourd'hui, ici sont les noirs, là les blancs; d'un côté

les métis, de l'autre les mulâtres: l'indépendance a satisfait les vœux des individus, mais elle n'a pas rempli les espérances des races; toutes ont des prétentions au pouvoir, pourquoi une seule couleur continuerait-elle à en exercer le privilége? Cette question, reproduite à tout instant dans des pays où chaque individu porte son opinion, ses préjugés et ses titres sur sa figure, m'invite à entrer dans des développemens sur l'origine et sur le caractère physique et moral des peuples de la partie du Nouveau-Monde où j'ai voyagé.

La réunion des hommes dans la Colombia, et je pourrais dire dans toute l'Amérique méridionale, a causé la confusion des couleurs et des castes, comme leur dispersion, avant l'arrivée des Espagnols, avait produit celle des idiômes. La diversité des couleurs chez les Américains du sud est telle qu'ils forment une nation qu'on croirait composée de Chinois, de Malais, de Javanais, d'Abyssins et d'Arabes : à Caracas on s'imagine voir des Portugais, des Espagnols ou des Italiens; à Quito, des Hollandais; à Bogota, des Allemands. Il n'est donc pas aisé de reconnaître au premier

coup d'œil à quelle caste appartiennent les habitans actuels de la Colombia; on n'y peut pas, plus qu'en Asie, déterminer avec certitude la source d'aucune d'elles, car elles sont le produit des croisemens continuels, dans l'espace de trois siècles, de trois races différentes venues de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique. Pour la race sortie d'Asie, on ne la retrouve tout-à-fait pure que parmi les tribus indépendantes qui vivent dans les forêts des Llanos et dans quelques montagnes où les Espagnols n'ont jamais pénétré.

Malgré les nuances infinies de couleur que je viens d'indiquer parmi les Colombiens, on ne les divise pourtant qu'en trois races principales, celles des mulâtres, des métis et des zambos. Ces habitans tout nouveaux de l'Amérique, dépourvus de traditions généalogiques, croient appartenir à des races primitives. Cependant peut-on les ranger parmi elles, puisque le zambo, ou noir à cheveux plats et à traits allongés, provient des nègres et des Indiens; que le blanc américain est fils de l'Indien et de l'Européen; et qu'enfin le métis à cheveux crépus

descend de l'Européen et du nègre? Remarquons, en passant, la supériorité physique qu'a la race des Indiens, ou des indigènes de l'Amérique, lorsqu'elle s'unit avec les autres, puisqu'elle seule transmet à ses mulâtres ses traits et sa chevelure. Si l'on classait les hommes par ordre de force de tempérament, l'Indien serait au premier rang, l'Européen au dernier.

Les races d'hommes perdent cette force de constitution à mesure qu'elles se croisent; mais en même temps que les facultés physiques s'affaiblissent, les facultés morales prennent une énergie prodigieuse. La beauté semble également être le partage des races mêlées; elles seules ont de la finesse dans les traits, de la vivacité dans les yeux, de l'éclat dans le teint et la barbe épaisse, pourvu *qu'elles ne vivent pas entre les tropiques*. En effet les créoles blancs de Panama et de Carthagène ont peu de barbe; tandis que ceux des États-Unis et du Chili en ont beaucoup.

Les Indiens et les nègres, de race vraiment pure, sont petits, trapus, et n'ont point d'expression ni d'agrément dans les traits du visage;

il est remarquable qu'ils ne perdent rien du caractère physique qui leur est propre dans tel climat qu'on les transporte. Ainsi un nègre sera aussi noir à Quito qu'à Guayaquil, un Indien n'aura pas plus de barbe à Carthagène qu'à Bogota. Au contraire la figure des hommes de race croisée s'altère à mesure qu'ils changent de climat; elle se colore ou devient pâle, suivant la température du pays.

Les nègres et les Indiens sont rarement sujets aux infirmités et aux maladies lymphatiques. Leurs organes sont doués d'une force et d'une justesse admirables; leurs membres grêles sont très-souples quoique inhabiles à confectionner des ouvrages délicats qui exigent une application d'esprit dont ils sont généralement incapables. Ces mêmes hommes ont peu de barbe, leurs cheveux blanchissent fort tard, leurs dents ne s'altèrent jamais.

L'organisation physique des nègres est trop connue pour que j'en parle davantage. Quant aux Indiens j'ajouterai que, de même que les Calmoucks, ils ont la figure ronde, plus large que longue, et un peu convexe; le front aplati,

et garni de cheveux jusqu'à deux doigts seulement des sourcils; le crâne peu élevé; le nez petit et effilé; les yeux noirs, disposés obliquement, et sans expression; les pommettes des joues fort proéminentes; les lèvres un peu grosses. Leur taille est moyenne; le corps, carré et large, est soutenu sur de petites jambes cambrées. Leur couleur est cuivrée.

Dans la Colombia comme dans toutes les régions équinoxiales de l'Amérique, moins les castes s'éloignent du type primitif, indien ou nègre, plus elles sont courageuses et capables de supporter les privations les plus dures, les marches les plus longues: au contraire, les castes chez qui le sang noir et indien a été le plus mélangé avec le sang européen sont rarement sobres et propres aux fatigues des chemins; les unes se livrent avec ardeur à la chasse, ou embrassent la vie des bergers, les autres cultivent les arts et aiment le travail de la terre.

En général, les créoles qu'on appelle blancs, dans la Colombia, proviennent du croisement de la race espagnole avec celles des noirs et des Indiens. Dans les provinces maritimes, les pre-

miers sont particulièrement entrés dans les familles des Européens, et dans la Cordillère on a été forcé d'y admettre les Indiens. En effet, comment l'Amérique espagnole renfermerait-elle à présent le nombre considérable de blancs qu'on y rencontre, puisque soixante ans après la conquête on n'y comptait que quinze mille Espagnols [1].

Cependant les créoles ne veulent descendre ni des premiers conquérans espagnols, ni des Indiens, ni des nègres : ils rougissent d'une pareille origine. Ils s'imaginent être issus de familles sorties de la péninsule à des époques postérieures à la conquête. Cette prétention est mal fondée, et au reste assez ridicule, puisqu'un grand nombre d'Indiens ont été anoblis par les rois d'Espagne, et que l'un d'eux, descendant de Montézuma, a été honoré de la grandesse. D'ailleurs, dès le temps même des Pizarre, ne remarque-t-on pas à la tête des affaires les fils d'Almagro et Garcillasso de la Véga, tous deux métis indiens?

[1] Robertson, *tome* IV, *page* 188.

Les blancs de la côte ont tous les traits espagnols, mais peu de barbe; ceux des régions froides de la Cordillère en ont davantage; ils ressemblent beaucoup aux Européens du nord, quoique leurs yeux aient conservé en grande partie l'obliquité de ceux des Indiens, et qu'ils aient généralement les cheveux noirs et rudes, comme ceux des indigènes du Nouveau-Monde.

Un grand nombre des habitans de la Colombia sont défigurés par deux maladies horribles, la siphilis et le goître; les enfans en apportent le germe en naissant. La première paraît endémique dans le pays. Négligée par l'ignorance des habitans, elle prend mille caractères différens; néanmoins elle n'a pas la même violence qu'en Europe, parce que les remèdes sont partout sous la main de l'homme pour en arrêter les progrès.

Rien ne peut guérir le goître (1); il est des endroits où, sans qu'on puisse en découvrir la cause, tout le monde en est affligé. On en voit aussi bien dans les régions froides

(1) L'on fait usage de l'éponge pour le fondre; les préparations iodiques auraient peut-être plus de succès.

que dans les pays les plus brûlans; cependant il n'y en a généralement que dans les vallées des montagnes et dans les lieux éloignés de *l'influence des brises de mer*. On n'en rencontre ni dans la Cordillère occidentale, ni sur le revers oriental de l'autre Cordillère. Les Indiens et les nègres dont la race n'a pas été croisée avec celle des blancs sont à l'abri de cette maladie; elle n'attaque que les métis et les mulâtres. Dans les montagnes du Fontadiallon les métis foulahs, ou enfans de foulahs rouges et de nègres, sont également sujets à cette infirmité.

Si l'on ne voit pas de goîtres chez les habitans des provinces que baigne l'océan Atlantique, en revanche on trouve un grand nombre d'individus affligés de sarcocèles [1].

Les maladies cutanées sont beaucoup plus communes parmi les habitans des régions équinoxiales du Nouveau-Monde que parmi ceux de l'Afrique; l'usage du porc et des liqueurs alcoolisées, que tolère le christianisme, ne se-

[1] C'est de même au Brésil, dans la Guinée et dans la Sénégambie.

rait-il pas une des causes de cette différence entre des peuples qui vivent pourtant sous la même latitude.

Les Indiens, jadis condamnés à l'état de serfs, ont tous été déclarés libres depuis la révolution; de sorte qu'on ne connaît plus la distinction de *Indios reducidos*, Indiens réduits; on a conservé celle de *Indios racionales* ou *civilizados*, Indiens raisonnables, civilisés; et celle de *Indios bravos, irracionales, salvages*, Indiens sauvages.

Tous les Indiens des montagnes, excepté ceux qui habitent les hauteurs de Sainte-Marthe, et quelques parties de la chaîne du Quindiu, sont classés dans la première catégorie; un petit nombre des Indiens des plaines peuvent y entrer : le reste fait partie de la seconde.

Ceux-là sont aimés pour leur constance au travail, leur vigueur, qui les rend capables de résister aux intempéries de l'air, quoiqu'ils en manquent pour des travaux trop forts. On les estime aussi pour les ouvrages qui demandent de la patience, et surtout pour leur obéissance.

On attribue à l'habitude où sont ceux des

montagnes de placer leurs cabanes sur le bord des lacs et des marais, et dans l'usage immodéré qu'ils font de la chicha, une mollesse qu'inspirent partout les températures chaudes et humides. En effet, les Indiens du Chili et du Canada sont très-braves, parce qu'ils vivent sous un ciel rigoureux et en dehors des tropiques.

Un climat tempéré, et qui ne varie jamais, donne des mœurs paisibles; d'ailleurs trois siècles de paix, l'abondance due à une agriculture facile et qu'ils aiment, le repos garanti par l'éloignement ou l'absence d'ennemis redoutables, ont conservé chez les Indiens ce caractère doux et docile qu'ils avaient même à l'époque de la conquête, puisque dans la Cordillère la royauté était établie partout avec éclat, et que depuis Mexico, sans quitter le sommet des Andes, on voyageait, de monarchie en monarchie, jusqu'au Pérou.

Sur les sommets les plus élevés de la Cordillère on rencontre des Indiens faisant paître leurs troupeaux, ou retirés dans leurs cabanes, sans autre vêtement qu'une chemise et une culotte de coton; rarement ils se chauffent : tandis

que dans les déserts de l'Afrique, je le répète, on ne peut dormir la nuit sans allumer du feu. Ces Indiens ne jouissent presque jamais de la vue et de la douce chaleur du soleil. Toujours enveloppés de vapeurs, glacés par les vents qui descendent des pics neigeux, dont parfois seulement quelques toises les séparent; presque nus, mais habitués à cette vie misérable, ils passent leurs jours ignorés du reste des hommes, dont eux-mêmes ignorent l'existence. Heureux d'une liberté que personne n'envie, ils errent au milieu des bruyères des paramos sans songer que l'univers est à leurs pieds; pour eux, il commence à la région des cryptogames, et finit à celle des neiges.

Singularité peu remarquée, que l'existence d'un peuple pasteur placé quelquefois à plus de 2,000 toises au-dessus du niveau de la mer, qui a des pâturages aussi riches que ceux des plaines de la Russie, et qui vit dans des stépes aussi élevées que le pic de Ténériffe.

De ces lieux, où la végétation est expirante, on descend à ceux où elle renaît, et où la nature reprend ses forces. Ici on retrouve un au-

tre peuple d'Indiens; il est agriculteur; ses champs sont couverts des moissons dont l'Europe lui a donné les semences.

L'Indien n'aime pas à vivre en grande société, il est mélancolique, et a rarement un voisin qui importune son repos. Peut-être les Indiens se sont-ils éparpillés ainsi dans l'origine, pour n'avoir pas au milieu d'eux un Espagnol sous le nom de curé et d'alcade.

L'Indien des montagnes n'est pas, comme le nègre, bruyant dans ses plaisirs, quoiqu'il soit également passionné pour la musique et pour la danse; mais tous deux l'aiment d'une manière différente. Dans ses bals le nègre saute, bondit, trépigne des pieds; l'Indien au contraire marche lentement et avec mesure : l'un ne s'enflamme qu'au bruit du tambour et au fracas de ses énormes trompettes d'ivoire; l'autre n'est sensible qu'aux sons tristes et langoureux d'un roseau évidé; il écoute avec délices un de ses bardes agitant en cadence un bambou creusé, rempli de grains de maïs, ou râclant avec un bâton une mâchoire de mulet, uniques instrumens que possèdent les habitans de la Cordillère.

Leurs goûts, leurs divertissemens sont aussi calmes que l'air qu'on respire.

Vers la région moyenne des Andes (600 toises au-dessus du niveau de la mer), où règne un printemps perpétuel, dans cet espace orné de mille productions précieuses, qui sépare les moissons de l'Europe des végétaux des tropiques, on rencontre un peuple dont le caractère, heureux mélange de la gaîté des habitans des plaines et de la politesse sérieuse des Indiens des paramos, plaît singulièrement aux voyageurs.

Ses cabanes, entourées de bananiers, de cannes à sucre et de maïs, sont fréquemment l'asile du plaisir. Un mariage, la vente du superflu des récoltes, sont des motifs de réunions auxquelles on accourt de fort loin : les étrangers y sont toujours reçus avec une aimable cordialité. C'est ainsi que chaque propriétaire, malgré l'isolement où il vit, trouve le moyen d'établir à sa porte, au milieu des fêtes et des danses, un marché où il vend ses denrées et où il achète à bon compte les objets qui lui manquent.

En tout temps leurs chaumières sont des re-

traites agréables pour le voyageur; le spectacle qu'il y goûte lui rappelle le bonheur, calme ses fatigues, et lui fait oublier ses souffrances. En effet, tout dans ces cases solitaires respire la paix et l'union la plus franche. Les femmes, occupées à coudre, ou à tresser quelques étoffes, tiennent souvent auprès d'elles une corde avec laquelle elles balancent un filet, fait en forme de hamac, dans lequel repose un enfant enveloppé dans de grossières couvertures; se réveille-t-il, elles lui pressent dans la bouche, pour apaiser ses cris, un morceau de coton trempé dans du lait.

D'un autre côté, l'homme travaille, tantôt à tresser des paniers, tantôt à cueillir les bananes ou les épis de maïs qui, déjà mûrs, doivent être broyés entre deux pierres et réduits en farine. C'est pour en faire du pain, qu'on cuit sous la cendre.

Des soins plus importans varient quelquefois sa tranquille existence. Les cannes à sucre sont-elles en état d'être coupées et d'être portées au moulin, du sirop qu'il recueille il fabrique la chicha. Dans d'autres momens il conduit dans les vertes prairies qui tapissent les sommets des

monts les mules, les vaches et les porcs qui composent sa basse-cour : que ne dresse-t-il son chien à l'aider dans ces pénibles courses ! Mais ce fidèle animal, si cher aux Européens, inspire un dégoût général aux habitans des Andes; on ne l'élève que comme un gardien utile, mais jamais on ne le caresse; on le regarde comme un animal importun, toujours prêt á dévorer les repas de son maître. Cette antipathie viendrait-elle, par tradition, des Indiens contre lesquels les Espagnols employèrent avec tant de barbarie le secours de leurs chiens ?

Les paysans américains, dans la Cordillère, particulièrement les métis, sont d'une politesse qui surprend et charme tout à la fois les étrangers. Chez eux lorsqu'on se rencontre on se salue, on s'informe de l'état de la santé, on emploie des phrases pleines de délicatesse pour offrir ou pour accepter; les regrets de se quitter, la joie de se revoir, tout se rend avec des expressions choisies. La discrétion est extrême; on n'entre pas dans une maison sans en avoir obtenu la permission, et sans porter le chapeau bas. Les distinctions sont respectées sans bassesse, et les rangs conservés

sans rougir; enfin on trouve sous le chaume tous les principes de la bonne société : n'a-t-on pas raison de s'étonner qu'ils aient pris racine chez des peuples naguère sauvages, et qu'ils se conservent chez leurs descendans au milieu des solitudes où ils vivent?

A mesure qu'on s'éloigne des hauteurs, l'aspect de la nature et l'homme changent. Sur les bords des fleuves, généralement brûlés par une chaleur étouffante, on observe d'autres habitudes, un autre genre de vie, et l'on regrette souvent la douceur des bergers et la politesse des cultivateurs indiens, en la comparant au caractère brusque et emporté des riverains et des pêcheurs.

Le peuple des plaines de l'Orénoque et de l'Apure offre une variété de couleurs infinie; son caractère est vif et emporté. Si dans les villes cette vivacité dégénère en grossièreté, dans les llanos elle se change en audace et en courage. Le nègre libre ou le mulâtre, dans les provinces maritimes, s'il n'est pas matelot, est ouvrier; celui des plaines revient aux goûts naturels à tous les Africains, et bien différens de ceux des Indiens des montages; il aime à monter à che-

val, à chasser, à combattre. En effet, les Indiens de la Cordillère chérissent les travaux paisibles de l'agriculture, sont attachés à leurs cases, supportent patiemment les fatigues et redoutent les périls; l'homme des plaines les cherche avec ardeur : poursuivre les jaguars, dompter un cheval fougueux, enlacer un taureau, voilà ses jeux et ses exercices. Aussi hardis lorsqu'ils font la guerre aux hommes, que lorsqu'ils lancent les taureaux dans les bois, les habitans des llanos emploient souvent pour les prendre un lacet de cuir, qu'ils jettent avec une telle adresse que tout ce qui est atteint est pris et massacré. Dans les panpas de Buenos-Ayres, des hommes semblables mettent au bout des lacets des boules de fer; arme terrible, qui manque rarement le but.

Rien ne les arrête dans leurs courses et dans leurs entreprises. Montés sur leurs chevaux, ils prennent jusque dans les eaux les flottes qui s'y croient en sûreté contre leurs attaques; c'est ainsi que Paës a détruit celle des Espagnols sur l'Orénoque.

Ces nouveaux Arabes méprisent naturelle-

ment le peuple nonchalant et doux de la Cordillère. La civilisation leur paraît une faiblesse, qu'ils désignent par tous les diminutifs de la langue espagnole. Les habitans des Andes ne sont pas pour eux des hommes braves et vigoureux; ce sont des *blanquillos*, des petits blancs.

Les llaneros ou habitans des plaines se divisent, comme tous les habitans des *tierras calientes*, en fils d'Européens et d'Indiennes, et de nègres et d'Indiennes. Parmi eux on trouve encore des tribus d'Indiens dont rien n'a altéré les habitudes sauvages; la destruction des missions ne permet pas d'espérer qu'ils y renoncent, à moins qu'on ne les oblige d'entrer dans la famille des nouveaux habitans des plaines.

Les *Indios bravos* (Indiens sauvages) n'ont ni la douceur de ceux qu'on appelle *reducidos*, ni l'audace courageuse, sans être féroce, des zambos, qui occupent leur territoire. Ils ne savent combattre leurs ennemis que par surprise, et les mangent lorsqu'ils tombent entre leurs mains. La famine que durent éprouver ces peuples, en descendant pour la première fois dans

ces vastes contrées, fut probablement l'origine de ces repas affreux.

Le nombre des Indiens sauvages est considérable dans la Colombia; et quoique les géographes anciens et modernes les aient compris dans les possessions espagnoles, ils ont toujours joui d'une indépendance entière, que l'Espagne leur laissa, ou qu'ils acquirent en se cachant dans des lieux inaccessibles. Peut-être si l'Espagne avait pu conquérir toute l'Amérique dans le premier siècle de la découverte, eussent-ils été rangés sous ses lois; mais cent ans après on ne savait plus que jouir, et la conquête de quelques barbares ne tentait plus les Espagnols. Ainsi subsistèrent en paix, tant qu'ils ne prirent pas l'offensive, les Guajires, qui vivent entre Sainte-Marthe et Rio-Hacha; les Indiens du Darien et de San-Blas (1); les Andaquis, au sud de Timana; et cette foule de tribus errantes depuis les rives de l'Amazone jusqu'à celles de l'Apure.

L'Espagne payait des redevances à quelques-unes de ces peuplades; au milieu de l'embarras

(1) Ils parlent tous anglais.

des guerres qui absorbaient toutes ses finances, la république a été nécessairement moins exacte à les leur compter : cet oubli a souvent excité la colère des sauvages et provoqué leurs vengeances; cependant il est rare qu'ils troublent à présent le repos de leurs voisins civilisés, qui de leur côté les laissent en paix. Peu à peu les colons s'avancent et les éloignent; on ne trouve plus parmi eux des épouses. La jalousie des hommes a su inspirer aux femmes une antipathie violente pour les blancs, dont les premiers envahissemens n'ont pas été oubliés. Le système des *repartimientos* prévenait cet inconvénient; en réduisant les Indiens à l'état de serfs, il leur faisait regarder comme un honneur d'entrer dans la famille de leurs maîtres. Ce sont ces unions qui ont donné naissance à une population paisible, agricole et industrieuse, dans des lieux qui, avant cette mesure, rendue nécessaire par les circonstances, avaient été ensanglantés par des sacrifices humains.

L'indépendance dont jouissent tous ces sauvages mulâtres, nègres ou Indiens, et la nature du terrain où ils vivent, devraient faire aban-

donner par les chefs du gouvernement l'idée de transporter de nouveau le chameau en Amérique, et leur faire moins regretter que le premier essai de ce genre ait été contrarié par la guerre civile. En effet, si cette tentative eût réussi, il est très-probable que, monté sur ce navire des déserts, l'habitant noir et presque sauvage des llanos, muni de quelques bananes, puisant une liqueur enivrante et intarissable dans les troncs des palmiers, n'eût plus voulu de demeures fixes. Déjà depuis la guerre un grand nombre de llaneros les désertent; déjà ils regardent avec mépris les sommets glacés des Andes, et défiant l'habitant craintif et doux de ces montagnes, ils semblent l'attendre dans les plaines, où, périssant de chaleur et de soif, il leur offrira une proie facile.

Ces hypothèses ne sont pas sans fondemens. L'habitant des plaines brûlantes de l'Amérique a puisé, au milieu des tourmens de la chaleur, des déchiremens des insectes, des dangers des animaux féroces, une bravoure à laquelle les montagnards sont étrangers. La douce température que les métis indiens respirent dans leurs

vallées leur a donné une constitution délicate, qui les rend aussi sensibles que les Européens à la chaleur des plaines : rarement ils échappent à la fièvre; souvent ils succombent à ses accès. De sorte que le nouveau peuple de Bédouins qu'on suppose répandu dans les llanos, possédant tout ce qui favorise des habitudes errantes, le chameau, le cheval, de riches troupeaux et la banane, renouvellera peut-être contre Santa-Fé de Bogota, Caracas, et en général contre toutes les villes, les incursions auxquelles les invitera l'espoir du pillage. Peut-être les routes de Caracas, infestées par leurs brigandages, ne redeviendront sûres qu'en achetant la paix, comme on le fait sur la route de la Mecque.

Un continent immense, où il était facile de se cacher, obligea les Espagnols d'adopter un système d'indulgence et de douceur excessif envers leurs esclaves. Toutefois, si on avait obvié aux dangers de la désertion, on n'avait pas évité celui de l'abandon de l'agriculture; de manière que tout languissait, et que les produits du sol dans le continent étaient bien inférieurs à ceux des Antilles. Quoique le nombre des esclaves fût considérable,

il diminuait chaque année par l'habitude qu'avaient les Espagnols de les affranchir en mourant.

Héritier des principes de la péninsule européenne, le nouveau gouvernement s'est montré très-favorable aux esclaves, et, par la loi qu'il a rendue, dans quarante ans on n'en verra plus dans la république.

Le plus grand nombre des nègres est répandu dans les provinces maritimes. Celles d'Antioquia, de la Magdaléna, du Cauca, de Guayaquil et du Choco en renferment beaucoup; ils s'y sont accrus au point qu'on y remarque les blancs comme dans nos colonies. Dans la branche orientale de la Cordillère, on ne trouve que des blancs et des Indiens.

Dans toutes les familles du peuple, quelle qu'en soit l'origine ou la couleur, l'intérieur de la case est rarement troublé par la discorde; s'il y a peu d'épanchement parmi les membres qui la composent, on y voit régner des égards mutuels et un respect qui font plaisir. Le père de famille est l'objet de la vénération; ses enfans lui donnent le titre de *su merced*, Votre Grâce, et viennent matin et soir lui rendre leurs de-

voirs, et lui demander à genoux sa bénédiction.

La douce hospitalité, que les habitans les plus pauvres de la Colombia exerçaient jadis avec joie, est aujourd'hui pour eux un sujet de chagrin et d'inquiétude : autrefois ils l'offraient; dans beaucoup d'endroits ils ne l'accordent plus qu'aux menaces de l'alcade : trompés, pillés par des soldats farouches, chaque voyageur leur paraît un tyran qui vient occuper par force leur maison. Autrefois l'hospitalité était gratuite; aujourd'hui on la paie, ou au moins on récompense l'hôte. Ainsi les désastres de la guerre, les injustices, ont fait naître l'intérêt, et l'on est porté à croire que dans peu d'années il sera excessif.

Voici l'état de la population de la Nouvelle-Grenade :

Blancs (enfans d'Européens et de métises),	250,000
Métis (enfans de blancs et d'Indiennes),	400,000
Indiens,	450,000
Mulâtres,	550,000
Nègres libres et esclaves,	94,600
	1,744,600

On donne à Caracas 900,000 habitans, dont

les deux tiers sont de couleur; de manière que, sur une population de 2,644,600 individus, le nombre des blancs n'est que du tiers environ en y comprenant les métis indiens, à qui il ne manque, pour prétendre au titre de blancs, qu'un demi-siècle pour faire oublier leur origine (1).

Dans les révolutions, on dirait que la population, comme l'argent, se cache. En effet, lorsque la paix succède aux dangers de la guerre, elle reparaît d'une manière merveilleuse; c'est ce qui arrivera dans la Colombia, dont le nombre des habitans, après quelques années de repos, s'accroîtra, surtout si l'on multiplie les machines à vapeur, invention qui doit contribuer à augmenter la population de l'Amérique, par la facilité qu'elle lui donnera de s'enrichir, comme celle de la poudre à canon servit, il y a trois siècles, à la subjuguer et à la détruire.

Toutes les castes dont se compose le peuple de la Colombia ont appris, par la révolution et par les agens de Saint-Domingue, à se compter. Elles travaillent toutes de concert à l'expulsion des étrangers, chacune dans le but

(1) *Voy.* la note v.

de servir sa couleur. Les Indiens seuls, indifférens sur le choix de leurs maîtres, regrettent les égards qu'avaient pour eux les Espagnols, qui les laissaient jouir d'une indépendance réelle dans leurs villages désignés sous le nom de *pueblos de Indios;* ils aiment peu une égalité qui les assimile aux nègres, pour lesquels ils ont une antipathie profonde.

Le lien le plus fort qui réunisse toutes ces races et les empêche de se mesurer, est la religion. Partout elle prêche la concorde des peuples, pour ne pas rompre l'unité du culte; partout sa parole est écoutée avec respect; toutes les castes et toutes les classes se soumettent à ses décrets, et leur haine se calme lorsqu'elle l'ordonne.

Le climat, la prudence du clergé, l'éducation que les peuples ont reçue des Espagnols, et qui pendant trois siècles n'a été altérée par aucun contact avec les étrangers, ont inspiré à tous les Colombiens un respect profond pour le culte; aussi le titre le plus beau que le Français ait à leurs yeux est celui de très-chrétien, et s'ils envient quelque chose à notre nation, c'est d'avoir donné beaucoup de saints à l'église.

L'autorité des curés est absolue; le respect qu'on a pour eux est tel, qu'à quelque prix que ce fût, on ne distrairait rien des prémices que l'on paie au pasteur. Au reste, on est heureux de rencontrer au milieu de cette population presque sauvage des hommes sages, dont l'ascendant sait la soumettre aux lois et balancer la tyrannie des autorités municipales. On reproche aux ecclésiastiques de haïr les hérétiques, et de traiter avec violence les Indiens : les abus croissent partout où il y a des hommes.

Malgré les désordres dont on accuse les prêtres, la plus grande décence règne dans les églises. Le recueillement des fidèles n'est pas moins imposant. Les regards, fixés sur l'officiant, ne sont jamais distraits par la lecture inattentive des livres sacrés; toutes les prières sont sues par cœur et ponctuellement récitées. Rien ne coûte à la ferveur des catholiques américains; plusieurs tiennent leurs bras en croix pendant plusieurs heures; d'autres, au moment de l'élévation, se frappent la poitrine avec une violence extrême; le plus grand nombre reste à genoux durant tout l'office.

Les femmes, comme en Espagne, ne peuvent s'asseoir que par terre; contre le précepte de saint Paul, elles doivent avoir la tête découverte. Si l'on en excepte les jours de fêtes, on ne dit jamais de vêpres. L'on ne peut se marier sans avoir fait serment qu'on n'est pas franc-maçon, et sans s'être astreint à une retraite et à une pénitence plus ou moins longue.

Ce ne sont pas les seules pratiques religieuses qui diffèrent des nôtres. Dans les enterremens on porte le corps à découvert et richement habillé, et l'on a conservé la coutume indienne de danser et de se réjouir à la mort d'un enfant. Peu de villes ont des cimetières publics, et jusqu'à présent on dépose les morts sous le pavé des églises.

Le gouvernement colombien connaissant toute l'influence dont jouit le clergé dans la république, chercha en 1823 à s'en emparer, en essayant d'obtenir le droit de patronage sur les églises d'Amérique que Jules II avait accordé aux rois d'Espagne.

D'abord on s'occupa de s'assurer l'opinion du chapitre de la cathédrale de Bogota; car, bien

que sa juridiction ne dépasse pas les limites du diocèse de Bogota, l'opinion des hommes instruits qui le composent est d'un poids immense pour déterminer les sentimens de beaucoup de monde.

Ensuite on flatta l'ambition de ceux des membres du clergé qui, s'ils ne craignaient pas, en se détachant de Rome, d'établir un principe d'indépendance funeste à eux-mêmes, désireraient beaúcoup se soustraire à cette suprématie lointaine, et qui aimeraient surtout à avoir une cour ecclésiastique : enfin, aidé du zèle républicain des chanoines Andres-Maria Rosillo et Francisco-Xavier-Guerra, le gouvernement, vers la fin du mois de janvier 1823, fit assembler le cabildo ecclésiastique, dont naturellement les résolutions devaient répondre à ses vues sur le patronage des rois d'Espagne qu'il revendiquait.

Le gouvernement fut bien servi par le chapitre de Bogota; on en jugera par le procès-verbal de la séance. « Aujourd'hui 21 janvier 1823, s'est réuni le vénérable cabildo de Bogota, composé des docteurs Andres-Maria Rosillo, magistral de cette sainte église cathédrale et pré-

sident du corps, Fernand Caicedo et Flores, pénitencier, Jean Nepomucene Cabrera et François-Xavier Guerra, demi-prébendier: la séance s'est ouverte par le rapport du magistral et du pénitencier sur l'issue de la députation dont ils avaient été chargés auprès de Son Excellence le vice-président, au sujet de la nécessité d'établir des prébendiers pour le service de la sainte église cathédrale, conformément à la décision prise par le précédent cabildo, sur les représentations des suppléans. Lesdits députés ont rapporté que Son Excellence, pleine de zèle pour le bien de l'église, avait trouvé bon qu'on élût les quatre premières dignités, quatre chanoines de faveur, deux bénéficiers et deux demi-béneficiers; et qu'elle avait demandé, quant aux canonicats vacans ou pouvant venir à vaquer, que le brevet n'en fût pas délivré jusqu'à la fin de guerre, à cause des besoins de l'État. On parla ensuite de l'absolue nécessité de réaliser le plus tôt possible ces provisions, parce qu'il y a trois chanoines fort avancés en âge, et que, s'ils venaient à mourir, il n'y aurait plus le nombre suffisant pour élire les bénéficiers qui doivent composer le chapitre. On

convint que, jusqu'au treizième siècle, les coutumes et les règles de l'église avaient toujours attribué aux chapitres l'élection de leurs dignitaires chanoines, et procureurs, et que, malgré le droit de réserve établi par le saint Siége, par des motifs qu'il regardait comme justes et convenables, la situation et les circonstances où se trouve la cathédrale de Bogota, pourraient exposer le troupeau du diocèse à rester dans un abandon affreux, si l'on ne procédait pas à l'élection de nouveaux ministres du culte. On convint aussi qu'on ne pouvait traiter avec le monarque, à qui l'on avait accordé le droit de présentation comme patron, puisque la nouvelle république de Colombia était en guerre avec les cortès et le roi d'Espagne, qu'elle avait résolu de ne jamais reconnaître, et que par conséquent on n'avait plus le moyen par lequel autrefois le souverain pontife pourvoyait à l'élection des prébendiers, remplacée par la présentation du patron, en qualité de son fondé de pouvoir. D'après toutes ces raisons, et ne pouvant penser que le vicaire de Jésus-Christ préfère la rigoureuse conservation des réserves et des priviléges

accordés au roi d'Espagne, au maintien du culte, de la juridiction ecclésiastique, du sacerdoce, et de la religion catholique dans ces contrées, il a paru indispensable au chapitre de pourvoir aux besoins de l'église, par le moyen de l'élection, conformément aux intentions des pontifes, s'en rapportant à une interprétation juste et bien mûrie des lois ecclésiastiques; c'est pourquoi les membres du cabildo ont déclaré être dans les susdits cas, se soumettant dans tous les autres aux jugemens, à la révision, à l'approbation du chef suprême de l'église, auquel ils veulent rester attachés, avec tous les fidèles de l'archevêché de Bogota, comme des enfans obéissans et de vrais catholiques, promettant de rendre compte de leur résolution à S. S. et de lui demander son approbation et le remède pour l'avenir, en souffrant qu'on procède immédiatement à la nomination et à l'élection des membres désignés; d'abord à celle de quelques chanoines, afin qu'ils puissent se réunir aux autres pour l'élection des dignitaires. En même temps, comme c'est un devoir d'agir de concert avec l'autorité suprême de l'État, qui maintenant

est entre les mains du vice-président de Colombia, ainsi qu'il a été déterminé par le congrès, et qu'il ne faut pas oublier que le chef de la puissance civile est le protecteur né de l'église, et qu'en sa qualité de représentant de la souveraineté du peuple, il fournit à l'existence (alimentos) des ministres du culte, et particulièrement des prébendiers, en leur remettant une partie des dîmes, les membres du chapitre ont résolu à l'unanimité que, les élections terminées, on en ferait part à Son Excellence, afin qu'elle présentât, pour recevoir les bulles d'institution, les candidats choisis, en écrivant elle-même à la cour de Rome qu'elle approuve leur nomination, afin qu'ils reçoivent leur part de la masse décimale de la caisse des dîmes d'après les réglemens de cette sainte église métropolitaine. »

Le chapitre de Bogota ne s'arrêta pas là; il déclara renoncer au droit de huit piastres qu'il faisait payer précédemment aux personnes qui sollicitaient des dispenses.

Le gouvernement crut son triomphe assuré, et se prépara à présenter, à la prochaine session,

une loi sur le patronage; mais quelques symptômes de mécontentement se manifestèrent bientôt parmi les ecclésiastiques; des propos maladroits, découvrant trop tôt des espérances coupables et des projets dangereux, alarmèrent le clergé : tant qu'on ne parla que de tolérance, il garda le silence; mais on ne se borna pas à ce vœu charitable. On supposa qu'on pourrait établir un nouveau culte, à la faveur de l'ignorance des peuples: on répandit qu'un novateur hardi, en attaquant quelques pratiques du catholicisme, obtiendrait des succès infaillibles parmi les habitans des plaines de l'Orénoque. On voulait effrayer le clergé, on lui rendit son caractère inflexible; il prit le parti de la résistance, à la vue du danger dont on cherchait à lui faire peur. Le gouvernement eut recours à un nouveau moyen pour calmer ses craintes. On imprima au mois de mars la lettre que l'évêque de Mérida, vieillard dévoué, par reconnaissance, à la république, avait écrite, le 20 août 1821, au pape Pie VII, et la réponse de ce pontife.

LETTRE DE RAFAEL, ÉVÊQUE DE MÉRIDA.

« Depuis 1810, cette partie de l'Amérique, ou pour mieux dire le continent tout entier travaille à se soustraire au joug de l'Espagne; le commencement de cette révolution a été signalé par des séditions et par des guerres affreuses; enfin la paix y a mis un terme. On ne peut pas raconter tous les maux de cette époque; je parlerai seulement de ceux de l'église. Tous les archevêques et les évêques ont été exilés, ou ont émigré, de sorte que je suis seul. Caracas et Santa-Fé n'ont plus d'archevêques, les évêques de Sainte-Marthe et de la Guyane sont morts, celui de Carthagène est en fuite, ceux de Popayan et de Quito sont dans le parti contraire à la république. Au reste, d'après la constitution (celle de 1812) qu'a jurée le roi catholique, la souveraineté revient à la source d'où elle est sortie, c'est-à-dire à la volonté générale du peuple espagnol; pourquoi ne serait-elle pas revenue à nous aussi? D'ailleurs, nous avons horreur des décrets que fulmine la péninsule, décrets que l'Amérique n'approuvera jamais. *Quidem*

ab hâc America non comprobata non comprobanda. »

Bref du pape Pie VII, en réponse a la lettre de l'évêque de Mérida.

Rome, 7 septembre 1822.

« Vénérable frère, salut et bénédiction...... Nous eussions désiré des détails plus circonstanciés relativement à l'état du clergé à la suite des troubles politiques. Nous vous chargeons, en conséquence, de nous les faire parvenir le plus tôt possible; et, puisque plusieurs évêques ont abandonné leurs siéges, nous voudrions connaître la situation de leurs diocèses. Loin de nous la pensée de nous immiscer dans les affaires du gouvernement; nous ne nous occupons que de celles qui touchent la religion, l'église que nous gouvernons, et le salut des âmes. Douloureusement affligé des plaies de l'église des Espagnes, nous voulons en connaître la profondeur pour les guérir; dans tous les cas, nous vous recommandons avec instance le soin de l'église que vous gouvernez, et nous vous donnons du fond

de notre cœur, ainsi qu'au troupeau qui vous est confié, notre bénédiction apostolique. »

La décision du chapitre de Bogota, les lettres et les discours de l'évêque de Mérida, les éloges donnés par le ministère aux dominicains et aux moines en général, ne purent calmer la crainte que l'indiscrétion de quelques têtes ardentes éveilla de tous côtés; les prêtres redoutèrent un piége dans les propositions du gouvernement; d'ailleurs on répandait partout qu'on allait abolir la dîme, et qu'en échange, les prêtres recevraient un traitement annuel; on faisait entendre que les couvents allaient s'ouvrir, ce que confirmaient certaines lettres adressées au sénat par des religieuses pour solliciter leur émancipation: des sociétés maçonniques établies en plusieurs villes, se remplissaient de nouveaux adeptes, et particulièrement de dominicains. Le clergé, à la vue de toutes ces innovations, se crut menacé d'une chute prochaine; et lorsqu'on présenta le projet sur le patronage, il le rejeta comme une arme que les nouveaux magistrats pourraient, à l'exemple d'Henri VIII en Angleterre, changer en sceptre théocratique.

Le gouvernement, inquiet de l'attitude menaçante que prenait la montagne, c'est ainsi qu'on désigne le parti du clergé, fit fermer les loges maçonniques, et retira son projet de loi, mais avec l'intention secrète de le présenter de nouveau lorsque les esprits seraient moins agités.

Cependant le clergé, dépourvu de chefs audacieux, n'est pas dangereux pour le nouveau gouvernement. Heureux de conserver leurs biens, tranquilles dans leurs jouissances, les patriciens du clergé reçoivent les hommages dont on les éblouit, et, pourvu qu'on les honore, ils resteront sans projets hostiles. La partie plébéienne seulement porterait volontiers le trouble; elle est jeune, elle est ardente; mais la hiérarchie romaine est tellement inébranlable, qu'il faut, ou y rester attaché, ou se jeter dans l'hérésie: c'est le premier parti qu'elle choisit. La révolution américaine, en partie l'ouvrage des ecclésiastiques, parce qu'ils espérèrent en diriger les mouvemens et en recueillir les fruits, est un champ qui satisfait suffisamment encore à leur ambition.

CHAPITRE IX.

Caractère des Colombiens.

Après avoir tracé une esquisse des races qui vivent dans la Colombia, il reste à peindre le caractère national. Quelques-uns des traits sous lesquels je le décrirai paraîtront peut-être exagérés aux personnes qui n'ont fréquenté que les hommes éclairés qui sont à la tête du gouvernement et du clergé de Bogota. Sans doute le portrait que je trace n'est pas celui de ces personnages; mais ne sait-on pas que les habitans des capitales ont une physionomie qui leur est propre, et qui s'éloigne infiniment de celle du peuple des provinces? C'est ici seulement qu'il faut étudier une nation pour la bien connaître : quiconque n'aura vu que Bogota, quiconque n'aura vécu que dans la société des hommes distingués

qui y demeurent, sera loin d'avoir une idée exacte des Colombiens : le nombre des étrangers qui ont passé dans cette cité a effacé en grande partie le caractère national ; on ne le retrouve réellement que dans les villes éloignées des côtes et de la capitale.

Les Colombiens qui habitent les terres chaudes sont maigres ; leur teint est fort jaune ; en général ils sont petits de taille, et rarement bien faits. L'état de débilité dans lequel ils languissent vient du dépérissement des races blanches sous les tropiques, à mesure que le sang noir, qui y est ordinairement mêlé avec celui des Européens, s'altère et disparaît.

Lorsqu'on s'élève vers des régions plus froides, la couleur des blancs est moins jaune ; pâle encore jusqu'à six cents toises, elle se colore à mille toises, et brille d'un éclat charmant à la hauteur où se trouve Santa-Fé de Bogota. Aussi les hommes y sont-ils généralement assez beaux, surtout dans l'enfance, et, quoique malingres, et sujets dans l'âge mûr à mille infirmités, leur taille haute et bien prise empêche de remarquer cette décrépitude précoce.

Le Colombien a peu de vivacité dans les traits, sa figure est sombre, triste et sans expression; on n'y découvre que l'indolence, et ses mouvemens lents prouvent assez que ces signes ne sont pas trompeurs.

La patience est donc une qualité indispensable pour un étranger; plus il voudra hâter le mouvement d'une personne avec laquelle il s'est associé pour quelque entreprise, moins il avancera; et même le résultat de ses efforts pourrait bien aboutir à changer en dégoût les bonnes dispositions que l'on avait d'abord montrées. Presser un Colombien, c'est réveiller mal à propos un homme qui dort; il n'aime à agir que par caprices; vouloir les régler est impossible et funeste à celui qui l'essaie.

L'esprit du Colombien n'est sans doute pas moins vif que celui de l'Européen; mais, élevé sous la domination d'un peuple soupçonneux, il a pris l'habitude de cacher par son impassibilité les dégoûts qu'il éprouvait. Cependant il y a une différence remarquable entre l'habitant des plaines et celui des montagnes. Celui de Caracas particulièrement paraît avoir de la vivacité

et même de la suffisance, lorsqu'on le compare à l'habitant de Santa-Fé de Bogota, qui semblerait plutôt doué d'un fond de bonhomie et de bon sens.

L'orgueil, qui forme le fond du caractère national, est la source de l'antipathie de beaucoup de personnes pour les étrangers; antipathie qu'elles dissimulent sous les plus tendres protestations. On serait disposé aussi à croire que la jalousie qu'inspirent aux Colombiens les succès de l'activité des Européens est la cause de leur haine, car leur unique pensée, celle de tous les momens, est l'intérêt. Cet intérêt actif, qui chez l'Américain du nord est le germe de son industrie et en développe les progrès, n'est chez les Colombiens qu'un intérêt mesquin, personnel, celui de l'avare; c'est un besoin d'entasser, d'accaparer, et non celui d'avoir pour dépenser et pour jouir; ce qui amène un grand mouvement commercial chez une nation. Les Colombiens n'ont que l'esprit des marchands en détail.

Si dans les affaires commerciales ils cherchent à cacher sous les dehors d'un sang-froid désintéressé toute l'application d'un intérêt profon-

dément calculé, quand ils traitent les affaires publiques ils se contentent d'un sourire et de protestations dont la fausseté est moins impénétrable qu'ils ne pensent. Il disent assez volontiers leurs pensées politiques; cependant l'on ne connaît les mesures qu'ils prennent que lorsqu'elles éclatent : plus elles sont sinistres, moins elles transpirent.

A tout ce qu'on leur demande ils répondent affirmativement; quelque grâce qu'on sollicite, on ne reçoit pas de refus, mais la promesse est aussitôt oubliée que donnée. Toujours prêts à faire *diligentia*, diligence, ils ne bougent jamais. Néanmoins, d'eux-mêmes ils offrent de faire des démarches : tout est à *su disposition*, à votre disposition; ils sont toujours *para servir à usted*, prêts à vous servir, quand on s'informe de leur santé. Erreur de le croire, et confiance bien souvent trompée de compter sur leurs bons offices.

Quelque chose qu'on leur dise, on ne remarque jamais d'altération dans leurs traits. A les entendre, leur modestie serait excessive, car ils mettent l'Amérique bien au-dessous de l'Europe en connaissances et en talens. Toutes ces protesta-

tions ne sont pas réelles, et on ne les flatte jamais plus qu'en leur disant qu'on ne fait rien de mieux en Europe que chez eux.

Les Colombiens sont même peu flattés qu'on établisse des parallèles entre eux et les Européens; ils sont particulièrement fort jaloux des talens de leurs généraux. Il y a dans la Colombia beaucoup de gens qui placent Bolivar, comme homme de guerre, bien au-dessus de Bonaparte, parce qu'ils mesurent l'importance de ses victoires plutôt d'après la grandeur du théâtre où il les a obtenues, que d'après celle des armées qu'il a commandées. Un très-petit nombre de nos savans leur semblent d'un mérite supérieur à Mutis, à Caldas et à Zéa. Vasquès leur peintre, Mosquera, leur premier orateur de la chambre, sont, à leur gré, des hommes dont le talent n'est pas du tout effacé par celui des plus beaux génies de l'Europe. On n'exagère pas en rapportant ces opinions, elles sont presque générales. Si quelques personnes les taisent devant les étrangers, leur silence doit être attribué à leur extrême modestie. Il est inutile de dire qu'ils ont peu d'estime pour les soldats euro-

pécns; leurs victoires sur les bandes espagnoles peuvent les confirmer dans leur mépris pour les troupes de notre continent.

On ne sera pas surpris de pareils sentimens, pour peu que l'on sache que beaucoup de Colombiens joignent à l'orgueil propre aux Espagnols, une connaissance assez légère de l'Europe; il est donc naturel qu'ils n'aient d'admiration que pour ceux de leurs compatriotes dont le mérite a eu de l'éclat. C'est, au reste, une preuve qu'ils ont déjà un caractère vraiment national. D'ailleurs ils reconnaissent franchement à l'Europe une supériorité littéraire qui leur inspirera certainement le désir de l'atteindre.

Ils aiment passionnément les procès, et détestent les querelles. Aussi, pourvu que leurs femmes, dans les pays chauds, les laissent étendus dans leurs hamacs se balancer sans cesse en fumant le cigare, la paix est inaltérable dans le ménage; d'autant plus qu'ils ont, malgré leur calme apparent, toute l'ardeur d'un tempérament aussi brûlant que le climat qui le développe. L'indifférence et l'indulgence dans les montagnes assurent le repos des époux.

Sauf l'amour du jeu et des entreprises ridicules, qu'ils poussent jusqu'à la fureur, leur vie semble régulière et sage. On ne cite point d'exemple de suicide, et ce n'est qu'à Quito que l'on trouve les *puros*, espèce de cercles dans lesquels on passe quelquefois trois jours dans les excès de la débauche la plus horrible.

Les étrangers, dont l'esprit est rempli des descriptions pompeuses qu'on a publiées en Europe, sur le grand nombre et la richesse des mines d'or de la Nouvelle-Grenade, ne rêvent qu'exploitations de ce genre, pendant que les habitans du pays, ne regardant plus l'or que comme un métal commun, ne songent qu'à découvrir des mines de diamans.

La plupart des Colombiens sont dépourvus de connaissances et de talens agréables; quelques-uns cependant savent le français, aiment notre littérature, et la préfèrent à celle des autres peuples : les prêtres principalement sont enthousiastes de nos écrivains sacrés.

Les tableaux que l'on composait en Europe avant que Raphaël parût peuvent donner une idée de ceux que l'on fait dans la Colombia; le

dessin en est incorrect, les figures manquent d'expression; aucune idée de perspective; en général, nulle trace d'imagination. Ceux de Vasquès méritent seuls d'être exceptés.

Si, dans l'éloquence et la poésie, les Américains ne peuvent prétendre encore à surpasser les Espagnols, leurs compositions pourtant sont exemptes de ce ridicule qui empêche de lire les écrivains français qui ont précédé le siècle de Louis XIV. Loin de ressembler aux prédicateurs de cette époque, leurs prêtres mettent beaucoup de gravité et d'onction dans leurs sermons. Sous le rapport littéraire, les personnes du monde en Amérique sont restées moins stationnaires que pour les arts et les sciences.

Les orateurs des chambres ont rarement de l'élévation dans leurs discours, et de ces mouvemens qui déterminent les résolutions d'une assemblée. Les occasions de produire de grands effets ne manquent pas cependant, puisque la chambre est déjà partagée en plaine et en montagne (*valle è montana*). Mais le langage parlementaire n'est pas encore formé; si l'on s'anime, on entre de suite en colère : j'ai vu même

des représentans pleurer de rage. Néanmoins il y a des hommes qui ont de la facilité pour improviser.

Les Espagnols reprochent aux Colombiens leur penchant au néologisme. Nous devons leur savoir gré de ce défaut, car depuis la révolution ils ont introduit dans leur langue une infinité d'expressions françaises. Cette prédilection pour notre langue ne durera pas long-temps avec l'ascendant que les Anglais ont pris dans toute la république. En effet, dans les choses même les plus insignifiantes, leurs modes remplacent celles des Espagnols et les nôtres.

Dans tous les rangs on trouve une politesse et une douceur recherchées, qui, chez quelques personnes, sont même exagérées. Les gens bien nés ont aussi la vertu de l'hospitalité, depuis long-temps exilée de l'Europe.

Cependant elle n'a pas partout ce caractère de franchise qui la rend si aimable aux yeux des voyageurs. En général, on donne aux étrangers des soins suivant l'habit qu'ils portent; il leur vaut des égards, ou bien les expose à la familiarité; et si leur séjour se prolonge, on

finit par le dégoût et souvent par l'antipathie.

C'est un précepte bon à garder aussi de ne pas, autant qu'il est possible, revenir dans la maison où l'on a logé. Il faut néanmoins donner à cette conduite un motif; mais quel qu'il soit on vous en saura gré. En effet, retournez-vous dans la maison, vous passez pour un homme qui cherche à s'impatroniser, et qui croit en avoir le droit, surtout si vous avez agi généreusement avec l'hôte, parce que l'on a peur de vous voir prendre des airs et un empire que l'inquiétude jalouse des habitans redoute extrêmement.

Le respect pour les parens, fondement des sociétés, est général parmi les Colombiens; et les titres de monsieur et de madame sont les seuls que les enfans donnent à leurs parens.

Le mensonge, la jalousie et l'ingratitude sont les vices dominans : chaque peuple a les siens. On pourrait y joindre l'esprit de vengeance, si l'on s'en rapportait à ce dicton populaire : « C'est à Dieu de pardonner; quant aux hommes, jamais. »

Souvent on se présente chez un étranger avec

des couverts d'argent ou avec des pièces d'étoffes pour lui emprunter de l'argent sur gages; il doit refuser net d'en prêter, parce que ce n'est pas le débiteur, mais le créancier qui contracte une obligation; en effet, s'il a la hardiesse de redemander son argent, il s'expose pour le moins à se faire traiter de *tyranno* (tyran). On doit surtôut résister à ces billets où, parmi des phrases exprimant le plus brûlant amour, on demande une once d'or pour quelques jours, avec l'adroite insinuation qu'on viendra la rapporter. Le plus souvent, on ne revoit ni l'argent ni l'emprunteuse.

Soit que vous donniez, soit que vous prêtiez, on vous répondra cette phrase si douce à l'oreille d'un bienfaiteur, effrayante pour celle d'un prêteur : *Dios se lo pague*, Dieu vous le rende; et en effet, c'est souvent à sa bonté qu'il faut demander le paiement de dettes que l'on contracte moins avec les hommes qu'avec l'humanité. On ne peut pourtant s'empêcher d'être surpris en voyant tous les services reconnus, parmi les gens du pays, avec cette expression banale. Passe-t-on un pont, est-on resté plu-

sieurs jours dans une maison? on remercie et l'on s'en va sans payer. C'est sans doute là la cause des refus qu'on éprouve en beaucoup d'endroits; ils sont exprimés avec une délicatesse qui les fait supporter sans se fâcher, quoiqu'ils ne soient pas toujours fondés; car tous les gens qui répondent, lorsqu'on leur demande un service : *Somos pobres*, nous sommes pauvres, ne le sont pas toujours.

L'étranger doit éviter tout ce qui peut éveiller la jalousie, source éternelle de haines; on n'entend pas par là cette jalousie dont on suppose les Espagnols animés pour leurs femmes; peu d'Américains en ressentent les aiguillons. Talens, esprit, connaissances, l'étranger doit en montrer le moins possible; il ne peut étaler de luxe qu'autant qu'il y joindra une générosité inépuisable; il doit surtout peu vanter devant un homme le mérite d'un autre homme; il aurait mauvaise grâce en présence d'un pauvre hidalgo de citer la richesse d'un voisin opulent. C'est pour cela qu'on reproche aux Anglais de trop parler de leur pays : ce qui leur donne l'air de vouloir établir des comparaisons fâcheuses

entre la misère de la Colombia et la magnificence de la Grande-Bretagne. Dans toute sa conduite, il ne faut pas oublier que la moindre préférence qu'on accorde, et l'éloge le plus mesuré, sont des injures que la jalousie, fond du caractère national, ne pardonne point. Il faut aussi se rappeler qu'il y a beaucoup de Colombiens qui gémissent de voir leur pays exposé par la révolution à devenir la proie d'étrangers avides; plusieurs vont même, comme les Espagnols, jusqu'à traiter d'usurpations les possessions des Européens dans la Guyane, et sur quelques points de leurs côtes dans la mer des Antilles.

On est loin de rencontrer chez tous les Américains cette délicatesse qu'on peut définir l'essence de la probité. On trouve chez un grand nombre d'entre eux les traces récentes de l'esclavage, qui autorise la ruse et souvent la mauvaise foi pour acquérir ce que l'on ne peut obtenir de la générosité et de la justice de ses maîtres.

Un reproche non moins fondé qu'on peut leur faire, est de sentir rarement les élans de la

reconnaissance. Les bienfaits sont reçus avec joie, et on méconnaît bientôt la main qui les a distribués. On les croit encore arrachés par l'importunité, et on se dispense de s'en ressouvenir. Demander avec instance, recevoir avec transport, et oublier promptement, sont des défauts communs à beaucoup de Colombiens. Si leurs pères ont eu le tort de l'injustice, ils ont celui de l'ingratitude.

Dans leurs plaisirs, dans leurs fêtes, dans leurs cérémonies, ils sont sans dignité. Tout dégénère en une familiarité qui rappelle une égalité qui n'est pas celle de fiers républicains. D'un autre côté, elle met dans leurs rapports avec les étrangers une aménité qui fait un grand plaisir.

Quand ils ont vu une personne une fois ils la saluent; quand ils lui ont parlé ils lui prennent la main, et l'appellent affectueusement *mi amigo*, mon ami; et s'ils portent le même nom, ils lui donnent le titre de *tocayo* (homonyme). On doit répondre à ces saluts et à ces tendresses par des honnêtetés, rarement par la confiance: tout ce qu'on dit est répété; il n'est pas de secret qui n'expose à quelque désagrément. Un étran-

ger d'ailleurs ne doit jamais s'abandonner à ces effusions de cœur, à cette manie de donner des *conseils utiles*, qu'un reste de morgue espagnole prend pour des libertés, et qui indisposent.

Moins la conversation est chaste, plus elle plaît; mais la licence doit régner dans les pensées plutôt que dans l'expression, parce que celle-ci entraîne quelque châtiment au tribunal de la pénitence, toujours redouté.

Quelques personnes, des ecclésiastiques même, étalent la plus profonde incrédulité, tout en témoignant le respect le plus absolu pour les pratiques extérieures du culte. On est libre de lire la *Guerre des Dieux*, les *OEuvres de Boulanger*, mais on ne l'est pas de manquer à une messe ou à un sermon; c'est pourquoi les Colombiens y assistent tous exactement. Les hommes portent même une croix en or sur la poitrine, et les femmes, un scapulaire.

En parlant de l'énergie et de la force morale des habitans des terres chaudes, on n'a pas entendu par là le développement des facultés intellectuelles. Les chaleurs brûlantes de la zone torride, et particulièrement les nuées d'insectes qui

désolent les contrées qu'elle renferme, nuisent trop à l'application de l'esprit et en affaiblissent trop les ressorts, pour qu'il puisse incessamment se livrer aux méditations d'où naissent les grandes découvertes.

D'ailleurs la nature elle-même semble inviter l'homme au repos et à la mollesse dans les contrées équinoxiales; elle lui a ôté jusqu'au désir et au besoin, source de l'industrie. Il ne souhaite rien, et l'abondance lui sourit de tous côtés. Son estomac est rarement aiguillonné par l'appétit, et des moissons riches et aisées à recueillir entourent sa demeure. Les vêtemens lui pèsent le jour, la nuit ils lui deviennent indispensables, et ses champs sont couverts d'un duvet facile à tisser en étoffes légères pour les chaleurs du jour, ou en habits chauds pour le froid des nuits. Quel degré de perfection atteindront les arts, distractions inutiles pour la nonchalance des peuples assoupis des tropiques? La peinture est pâle, la sculpture est sans charme, parce qu'elle n'offre pas cette piquante nouveauté qu'elle a chez nous en trahissant le secret de formes toujours voilées. L'habitant libre des tropiques cultivera-t-il avec enthou-

siasme l'art des Perrault, pour construire à grande peine des hôtels somptueux, puisqu'il passe les nuits et les jours sous la voûte des cieux mille fois plus éclatante que celle des palais des rois? Aussi à qui attribue-t-on ces monumens que l'on rencontre dans les régions situées sous les tropiques? A des rois ou à des pontifes cruels et orgueilleux; on n'ignore pas qu'autour de ces temples fastueux le peuple n'avait, comme aujourd'hui, pour demeures, que des cabanes de terre et de jonc.

Les pays brûlés par l'équateur sont la patrie du courage, de la gaîté vive, de l'adresse et de l'imitation; telles sont les *tierras calientes*. Ceux qui, par un bienfait de la nature, n'en reçoivent qu'une douce chaleur, sont la patrie des arts, du goût et de la mélancolie pensive; telles seront les Andes. Déjà même les habitans de ces montagnes ont un goût plus éclairé pour les arts que le peuple calculateur des États-Unis.

Il manque jusqu'à présent aux Colombiens cette énergie entreprenante du gouvernement russe ou du peuple des États-Unis, qui en peu d'années a élevé ces deux pays au premier rang parmi les nations civilisées. Le gouvernement

n'est pas assez puissant pour faire agir la mollesse asiatique des habitans, et le peuple n'est pas assez ami des étrangers pour les appeler avec ardeur, et les favoriser par tous les moyens possibles. Cependant, s'il ne les aime pas, il a l'orgueil de les bien traiter. On fera des affaires avec l'Américain du nord, mais on vivra avec l'Américain espagnol, parce que, s'il a des formes moins franches, elles sont au moins plus douces. Les travers et les vices des Colombiens appartiennent à toutes les nations qui ne sont pas parvenues au degré de civilisation que nous avons atteint. Si on en excepte les forfaits politiques, qu'ils ont commis par représailles, on n'en a pas encore à leur reprocher.

On reconnaît aussi partout, au milieu des préjugés et de l'ignorance dans lesquels languit une grande partie de la population, un vif désir d'apprendre et une disposition heureuse à favoriser toutes les entreprises utiles. Si les innovations en politique et en morale sont regardées comme des hérésies par plusieurs personnes, les inventions et les découvertes dans les arts sont admirées et reçues avec transport par beaucoup de Colombiens.

CHAPITRE X.

Agriculture. — Industrie. — Réflexions sur le bananier. — Mines. — Monnaies. — Salines. — Commerce. — Exportations. — Importations.

L'AGRICULTURE, qui ne manque pas d'activité, est tellement découragée par le défaut de débouchés, que la plus grande partie des terres reste en friche.

On se sert, dans les terres froides, de la charrue, parce que les plaines qu'on y rencontre le permettent; dans les vallées chaudes, on n'emploie que la houe.

Quoique l'on ait évalué le produit des terres beaucoup plus haut, on ne croit pas qu'elles rendent plus de trois pour cent. Un petit nombre de propriétés seulement font exception, par une circonstance particulière : c'est que, renfermant d'immenses pâturages, on y élève

beaucoup de bestiaux, dont la vente procure un revenu considérable.

La fécondité du sol varie suivant les élévations et les lieux. Il n'existe pas de données générales sur la valeur des terres. Naturellement, celles qui sont déjà défrichées en ont une plus grande que celles qui sont encore incultes; ce sont aussi les meilleures. Néanmoins on pense qu'une terre propre à la culture du froment et à l'éducation du gros bétail, qui aurait trente cordes de long et quinze de large, vaudrait dans la région froide mille piastres, et dans la région chaude deux cents piastres. Chaque corde a soixante-huit mètres.

Une terre à blé, et qui en même temps ne peut nourrir que des moutons, est estimée dans les pays froids cinq cents piastres, dans les pays chauds cent piastres, lorsqu'elle a douze cordes de long et six de large.

Jadis on a vendu une terre considérable pour un mulet tout sellé. Des marchés à peu près semblables ont encore lieu : dans peu d'années tout changera.

Les fermes les plus riches sont celles qui avoi-

sinent les villes, surtout Bogota. Les bâtimens sont bien construits, et les granges paraissent suffisamment remplies : elles pourraient l'être bien davantage, si l'on consacrait moins de terrains aux prairies. D'un autre côté, si l'on diminuait la quantité des pâturages, que deviendraient les troupeaux de mules et de chevaux, sans lesquels il ne peut exister de communications? car le terrain est tellement âpre et difficile, qu'il faut beaucoup de bêtes de somme pour transporter peu de denrées. Depuis Bogota jusqu'à Sogamoso, on pourrait parer à cet inconvénient en ouvrant des chemins propres au roulage des voitures.

Quoique les bestiaux offrent de gros profits, surtout quand on les tire des llanos, on n'a pas su imiter la sage conduite des jésuites, qui, pour éviter aux animaux la transition trop brusque des rives du Méta à celles du Bogota, avaient bâti de distance en distance des fermes où on les faisait reposer plusieurs jours; on les préparait ainsi par degrés à un climat si différent de celui où ils étaient nés; on évitait par là ces pertes énormes que l'on éprouve chaque année,

et qui sont causées en grande partie, soit par le froid, soit par le choc des pierres des terres hautes, qui rompent bientôt la corne trop tendre des bœufs des llanos. Les chevaux sont, de tous les animaux qui traversent les paramos, ceux qui éprouvent le moins d'accidens.

La culture des denrées coloniales est bien moins perfectionnée que celle que nous avons nommée *culture européenne ;* quoique plus riche par ses produits, elle est bien moins avantageuse par l'insouciance du cultivateur. On gémit de voir la négligence avec laquelle le coton, le sucre, le cacao sont cultivés; l'indifférence avec laquelle on laisse croître sans aucun soin le café, l'indigo et le nopal chargé de cochenilles. Heureux de l'abondance dont il jouit sans peine, le colon se borne à sarcler le pied des bananiers, ou à couper la canne à sucre, avec le jus de laquelle il s'enivre.

Le gouvernement actuel de la Colombia, ayant senti le besoin de favoriser l'agriculture par tous les moyens possibles, avait, par un décret du 11 octobre 1821, établi à un prix fort modique la vente des terres vagues. Il les

donnait à raison de deux piastres la fanègue, près de la côte, et d'une piastre dans l'intérieur.

La fanègue de terre a été fixée à cent vares carrées, ou vingt estadales; par conséquent, à quatre cents estadales carrées de superficie, ou 45,97 ares français.

Cette libéralité du gouvernement colombien a reçu depuis une nouvelle extension. Le dernier congrès a mis à la disposition du gouvernement deux millions de fanègues de terres, pour les distribuer gratuitement aux familles étrangères qui voudraient s'établir dans le pays, sous la condition de les défricher dans l'année même qu'on en obtiendrait la concession.

Ce qui s'opposera toujours à la prospérité de l'agriculture des Américains du sud, devenus indépendans, c'est la culture du bananier; utile dans les contrées tempérées, parce qu'elle peut y accroître le développement de l'industrie, en consacrant aux manufactures des bras que dans des pays plus âpres il faut laisser à l'agriculture, elle est funeste dans les terres brûlantes, où une chaleur excessive invite au repos, en favorisant

l'apathie naturelle aux habitans des tropiques.

Dans les plaines d'Amérique, le bananier doit produire les mêmes effets qu'a causés la datte en Afrique; il fera des Bédouins d'Occident, comme celle-ci a perpétué ceux de l'Orient. Peut-on ne pas le croire, en voyant l'abondance de fruits de ce végétal, la rapidité de sa croissance, et la facilité de sa culture?

Partout où l'homme n'est pas forcé de travailler à la terre pour se nourrir, il devient nomade; toutes les fois, au contraire, qu'il s'est imposé le besoin de vivre de sorgho, de maïs, de riz ou d'autres céréales, quelle que soit l'abondance des récoltes, il est attaché à son champ, il a des demeures fixes.

Dans les régions, au contraire, où le lait de coco, le chou d'un palmier, le fruit d'un dattier, la gomme d'un mimosa, la pâte du fruit d'un figuier, suffisent pour couvrir sa table, il vit errant, il ne prend d'affection pour aucun lieu. Se fixera-t-il quelque part, puisque la nature elle-même a préparé partout ses alimens? Il voyage donc sans cesse; de temps en temps seulement il s'asseoit, se repose, tire quelques

fruits de son sac en cuir, mange, dort, lève sa tente, et se transporte ailleurs.

La nature, dont la munificence est inépuisable dans les pays chauds, ne s'est pas bornée dans la Colombia à procurer à l'homme les moyens de vivre sans peine et sans travail, elle lui a donné aussi une infinité de plantes dont il tire des secours faciles pour toutes sortes d'usages. Il n'en est peut-être pas de plus utiles que l'agave et la canne sauvage; on les trouve partout, elles forment ordinairement autour des habitations des haies vives très-solides.

Avec le fil de l'agave on fait des sandales, des toiles d'emballage, des cordages et des bâts pour les mules; avec la canne sauvage, des chapeaux. On ne prend aucun soin pour les cultiver. On se sert de deux bâtons liés ensemble, qui remplacent le peigne des seranceurs, pour enlever le fil de l'agave. Pour la canne sauvage, on n'a besoin que d'un couteau pour en détacher des pailles aussi fines qu'on désire les avoir.

Cette facilité de tout avoir sans travail n'est pas la seule cause qui arrête l'industrie des Co-

lombiens, et qui la maintient dans la voie de la routine. Car s'en écartera-t-elle jamais tant qu'une concurrence étrangère étouffera l'essor qu'elle pourrait prendre. Aussi leur faïence n'est-elle qu'une poterie mal vernissée, leurs étoffes de coton sont d'un dessin et d'un tissu grossiers; leurs chaises, leurs tables, leurs lits, tous leurs meubles, enfin, lourds et sans élégance; l'art même de fabriquer le verre n'est pas connu, on le tire de l'Angleterre.

En définitive, à l'exception des villes maritimes et des capitales, fréquentées continuellement par les étrangers, le reste du pays n'est guère plus éclairé, sous le rapport des arts et de l'industrie, que l'Europe ne l'était du temps de Ferdinand et d'Isabelle. Il offre le tableau vivant du quinzième siècle; on en retrouve les traits dans les mœurs, les habitudes, les coutumes des habitans; le costume du peuple rappelle cette époque éloignée; l'industrie est aussi grossière qu'elle l'était alors, parce que les Espagnols n'en favorisaient nullement, dans leurs colonies, le développement, au reste, fort restreint même dans la métropole.

J'ai cité pourtant quelques édifices qui annoncent du goût et un talent remarquable; ces ouvrages méritent d'autant plus l'attention, qu'on ne peut se faire une idée de la peine qu'ils ont coûté. En 1814, pour bâtir la cathédrale de Santa-Fé, l'architecte a été obligé d'abord d'enseigner à quelques jeunes gens la coupe des pierres, ensuite de faire fabriquer un grand nombre d'outils et de machines inconnus jusqu'alors. Le pavage des rues exige également beaucoup de temps et de travail, puisque les ouvriers ne se servent que de pinces en fer, longues au plus d'un pied; qu'ils n'ont que des sacs en place de brouettes, et des morceaux de cuir pour pelles. Il en est de même dans tout autre genre de travaux; les outils les plus simples manquent ou sont mal faits, et par conséquent insuffisans pour confectionner des choses vraiment belles.

Si les produits de l'agriculture et de l'industrie des Colombiens offrent peu d'intérêt à l'Europe, et ne lui donnent pas lieu de craindre une concurrence qui lui serait désavantageuse, ceux des mines peuvent devenir d'une haute

importance lorsque des hommes plus habiles les exploiteront. Alors il sera bien difficile aux Européens de vendre aux Colombiens du cuivre, du fer et du plomb, quand ceux-ci l'extrairont en quantité suffisante des montagnes d'Opon, de Truxillo, de Moniquira et de Guanacas (1); le travail des mines d'or et d'argent de Mariquita se perfectionnant, leur produit triplera : résultat dont le pays a d'autant plus de besoin, que, ne traitant qu'avec les Anglais, qui ne veulent presque pas recevoir de denrées, on ne peut payer ceux-ci qu'avec les métaux précieux retirés précédemment du sein de la terre par les Espagnols. Ils passent donc à la Jamaïque, et avec une telle rapidité, que bientôt dans la contrée de l'or, on n'en trouverait plus un grain, si les Anglais ne s'occupaient pas de pousser avec activité l'exploitation des mines.

Celles du Choco et de Popayan sont toujours exploitées; le travail est mal fait : les nègres, prêts à chaque instant à se faire soldats, laissent languir les plus beaux établissemens. Une mine

(1) *Voy.* la note VI.

qui occupe soixante esclaves, et qui rapporte par an vingt livres d'or, est regardée comme une assez belle propriété.

Avant la révolution de l'Amérique méridionale, les hôtels de monnaies de la Nouvelle-Grenade ont donné :

	Santa-Fé.	Popayan.
1801	1,506,356 piastres.	962,748
1802	1,240,476	962,748
1803	1,192,791	965,686
1804	1,274,576	663,696
	5,214,199 (1)	3,554,878

On ne doit pas être surpris de la quantité encore considérable d'or, malgré la diminution des produits des monnaies, que les Anglais tirent du pays, en songeant qu'il provient, en grande partie, de la fonte des bijoux et de la vaisselle, dont chacun se dépouille. Il y a beaucoup de fausse monnaie dans le pays ; une grande partie des petites pièces qu'on nomme *pesetas* (gourdins) sont fausses ; il faut noter

(1) *Voy.* la note VII.

qu'elles viennent de la Jamaïque et de Curaçao.

Diverses provinces produisent de l'or. Jusqu'à présent ce métal a été découvert en plus grande quantité dans la Cordillère occidentale, et principalement près des rivages du grand Océan; cependant Santa-Fé en reçoit une quantité importante de Pamplona et de Giron; ce dernier est le plus estimé; on le paie 1300 francs la livre, poids de marc. La province d'Antioquia en est remplie (1); ses mines donnaient jadis de grandes sommes; l'or en était recherché, et quoique d'un bas titre (dix-huit carats), on le payait 10 francs 40 centimes le castillan (1 gros 6 grains).

On ramasse en grande quantité, dans la province d'Antioquia, un or d'un très-bas titre, qu'on nomme *oro bajo*, et qu'on ne paie que trois à six réaux le castillan.

On a observé que l'or se trouvait communément à une élévation médiocre; cependant Pamplona touche à la région des paramos; et Santa-Rosa, dans la province d'Antioquia, est à 1324

(1) La journée d'un ouvrier mineur se paie 2 fr. 50 c.

toises au-dessus du niveau de la mer. En général, les mines du Choco et de Barbacoas sont regardées comme les plus riches; celles du Cauca, quoique abondantes, le sont beaucoup moins; il semble que dans le Choco l'abondance de l'or nuise à sa qualité. Ce métal, presque toujours uni au platine, n'est communément payé que douze réaux le castillan.

Il y a beaucoup de mines d'argent dans toutes ces contrées. Celles de Mariquita sont les plus célèbres; beaucoup d'autres lieux en renferment, comme Pamplona, Leyva, et le pays où est la ville de la Plata (d'Argent), qui, dit-on, reçut ce nom à cause des mines qu'on y découvrit. Nous avons expliqué quels motifs dirigèrent l'Espagne en fermant ces mines; ils ont cessé avec le régime actuel; aussi plusieurs Anglais ont déjà songé à exploiter celles de Mariquita; car les étrangers peuvent, au même titre que les naturels du pays, posséder et exploiter les mines.

Les mines de fer, de cuivre et de plomb sont très-communes; on ne travaille avec quelque soin que celles de cuivre et de plomb; celles de fer sont absolument négligées.

Des mines d'émeraudes avaient été ouvertes à Muzos, et déjà l'on en avait retiré une quantité considérable, dont les madones des églises sont encore surchargées, lorsque l'Espagne défendit d'en continuer l'exploitation, sans qu'on pût lui supposer d'autre raison que des motifs d'une inquiétude jalouse.

On trouve aussi d'autres pierres précieuses, telles que des cornalines, des agates, etc.

Pamplona est fameux par ses carrières de mica, et Zipaquira par sa mine de sel gemme.

Cette mine est située, ainsi que le sont la plupart de celles de ce genre dans la Colombia, au pied d'un paramo. La vue en est imposante. Le sel, comme une roche immense de cristal, brille d'un éclat éblouissant lorsque le soleil en frappe les prismes. On a beaucoup de peine à l'extraire; ce n'est qu'à force de coups de pinces de fer qu'on parvient à en détacher quelques morceaux. On les jette aussitôt dans une mare d'eau que les pluies forment au pied de la mine même. Cette eau descend par des tuyaux d'argile dans les divers ateliers, où elle est bouillie pendant un jour et une nuit pour en faire évaporer les par-

ties sulfureuses. On se sert pour cette opération de vases en terre, tous de même forme, quoique d'une capacité différente. Les plus grands se paient un réal; on ne peut s'en servir qu'une fois. Ce sont en général des Indiens, aidés de quelques nègres, qui travaillent à la mine. C'est pour eux une occupation en quelque sorte héréditaire, puisque, les premiers, ils ont ouvert cette mine précieuse, et qu'on se sert des mêmes procédés qu'ils employaient autrefois, c'est-à-dire des plus grossiers.

La mine de Zipaquira n'est pas la seule. On connaît encore celles de Tauza et d'Enemocon, placées dans des terrains semblables, et toutes trois d'une richesse et d'une abondance inépuisables; le sel d'Enemocon est le plus estimé; il est exactement semblable aux sels gemmes d'Europe.

On vend celui de Zipaquira communément de six à sept réaux l'arrobe (25 livres); la quantité qui s'en vend est considérable.

Le produit de la mine de Zipaquira, mal exploitée, et dont les dépenses sont énormes, à cause de l'achat des vases de terre et du bois qu'on tire

de fort loin, le pays d'alentour en étant absolument dépourvu, s'élève annuellement à près de 150,000 piastres. Les frais d'administration ne sont pas compris dans cette somme. Il y a tant de salines dans le pays, que ce revenu, à mesure qu'on les ouvrira, perdra de son avantage.

Un Anglais nommé Tompson, sous prétexte d'améliorer le système d'exploitation suivi jusqu'à présent dans la mine de Zipaquira, en a obtenu le privilége exclusif, moyennant cinq mille piastres qu'il doit payer chaque mois au gouvernement.

Il y a plusieurs mines de salpêtre : celles de Tunja, découvertes par Jollivet, ancien membre de la Convention, sont exploitées depuis sa mort par un Colombien nommé Banos. Le revenu en est médiocre.

Le commerce intérieur n'est pas sans activité, le peu d'importance des affaires est compensé par leur marche continuelle : il n'en est pas de plus suivi, par exemple, que celui du sel; c'est dans l'ancienne vice-royauté une sorte de monnaie aussi courante que l'argent, et dont la va-

leur, presque invariable, sert de taux pour les divers achats. Il n'est pas d'échange plus fréquent et plus lucratif que celui du sel contre le sucre et les étoffes.

Peu de spéculations commerciales s'effectuent, si elles n'offrent un gain de cent pour cent, c'est le seul mobile qui puisse faire surmonter les fatigues des chemins.

Le cacao est, après le sel, la marchandise la plus importante; la consommation en est aussi prodigieuse que l'abondance. Celui de la Magdaléna est le plus recherché; à Neyva et à Timana, il se vend trente piastres la charge de dix arrobes; on le donne à Antioquia au prix de quarante piastres, et de cinquante à Carthagène, à cause des frais de transport. Cucuta en fournit une quantité considérable, qui passe en Europe par Maracaïbo: celui de Guayaquil, porté au Pérou et au Mexique, fait la fortune de ce port.

La farine, dont le prix est à Bogota de huit piastres la charge (dix arrobes), n'est ni en assez grande quantité, ni d'une assez bonne qualité, pour pouvoir descendre dans les ports de la république, et faire refuser les belles farines de

l'Amérique du nord, que l'on s'y procure à dix piastres le baril.

Le sucre, quoique très-abondant, est presque entièrement consommé dans le pays, à cause du goût des Espagnols pour cette substance. Cependant on juge, d'après les bas prix du sucre du Socorro, de Guaduas et du Cauca, qu'avec une culture mieux entendue et de meilleurs chemins, on devrait, en le tirant de ces provinces intérieures, le payer moins cher à Panama, à Carthagène et dans les autres ports, où il monte jusqu'à quatre réaux la livre; pendant que dans l'intérieur on le vend de cinq à dix réaux l'arrobe.

Le café, peu cultivé et peu estimé des habitans de l'intérieur de la Cordillère, ne se trouve encore que chez les apothicaires; il vaut jusqu'à deux réaux la livre, tandis qu'on pourrait en recueillir dans le pays vingt fois plus que ne donne la récolte entière de la Jamaïque. Si celles de la Colombia atteignaient cette proportion, elles ne manqueraient pas, par l'appât du bon marché, de déterminer chez tous les Anglais et les Américains le goût du café que beaucoup

d'entre eux préfèrent déjà au thé. Que deviendrait alors cette branche si importante du commerce de la Chine?

Le tabac étant d'un usage universel chez les Américains espagnols, la qualité en est généralement bonne; car, par goût plutôt que par calcul, on s'est appliqué à perfectionner la culture de cette plante. Le tabac du Cauca est le plus vanté; celui de Giron, d'Ambaléma et de Varinas, moins fort et moins âpre, plaît davantage aux Européens.

Les Hollandais tiraient jadis dix mille quintaux de tabac de Varinas, qu'ils vendaient sous le nom de tabac de Hollande.

Le gouvernement tient le tabac en régie; il l'achète au cultivateur trente centimes la livre, il le vend un franc trente centimes. L'exportation de cette denrée, soustraite au monopole, rendrait quatre fois plus à l'État par les impôts; car sa ligne de douane, quoique mal gardée, l'est encore mieux que celle des droits-réunis.

Le gouvernement a ordonné, par une loi, que le superflu des tabacs fût envoyé dans les ports les plus proches, pour les vendre aux

étrangers; malgré cette décision prudente, il est rare d'en trouver d'autre que du tabac de la Havane ou des États-Unis.

Le coton, mal cultivé, est presque entièrement consommé dans le pays, et suffit à peine au chargement de cinq ou six navires, qui viennent à Carthagène ou à Sainte-Marthe. Caracas, qui en favorise davantage la culture, en a fait une des branches principales de ses exportations. Des champs immenses seront plus tard couverts de ce duvet précieux.

Le kina de Loxa, qu'on tire de Guayaquil, forme un des rameaux les plus productifs du commerce de cette province. On en a extrait jusqu'à dix mille charges par an. Cette quantité a dû diminuer depuis qu'on a reconnu que celui du haut de la Magdaléna était d'une aussi bonne qualité. Le kina de Loxa sera bien moins recherché encore lorsque celui de Pitaïon entrera dans le commerce étranger.

Les bois de teinture sont l'objet principal du commerce maritime, et ce sont les seuls produits que les Anglais prennent quelquefois en échange de leurs étoffes.

Les cuirs, destinés à envelopper les cacaos, ou à former le lit des habitans, sont rares dans la Cordillère; fort communs jadis à Caracas, puisqu'il en sortait par le port de la Guayra cinquante milles par an, le nombre en a diminué considérablement depuis la guerre. D'ailleurs les transports en augmentent prodigieusement le prix en plusieurs endroits, puisque, achetés à quatre réaux sur la Magdaléna, ils coûtent jusqu'à douze et quatorze réaux à Carthagène.

Les Anglais achètent beaucoup d'écaille de tortue dans le golfe du Darien, dans les îles San-Blas, et sur la côte du Choco; rarement on la paie plus de quatre piastres la livre; l'on en peut tirer une quantité considérable.

Les perles, qu'on s'imagine en Europe faire la fortune de ces contrées, ne leur rapportent qu'un mince produit; on estime qu'il n'en sort pas annuellement de Panama pour quarante mille piastres; peut-être Rio-Hacha n'en rend-il pas autant.

La nacre de perles, entrée depuis quelques années en concurrence avec celle de l'Orient,

et qu'on vendait dix piastres le millier, n'est plus demandée.

La pêche des perles a été accordée au neveu de Cochrane pour en augmenter les produits. Du Rio-Hacha aux îles du roi George, dans le grand Océan, les Anglais vont avoir leurs cloches, leurs plongeurs, et bientôt sans doute feront exclusivement la pêche. Ils réaliseront peut-être le projet d'un habitant de Guayaquil, d'aller prendre des plongeurs dans les îles des Amis, pour les employer à la pêche des perles à Panama.

Passant ensuite à l'examen plus général des exportations de la Colombia, on verra que celles des provinces de Caracas, qui jadis étaient de 4,400,000 piastres, ont diminué depuis quelques années. On en a la preuve par le nombre de bâtimens qui entrèrent dans le port de la Guayra (1). En 1809 il se montait à 338, tandis qu'en 1823 on n'en a compté que 228; d'une autre part, les exportations, qui dans cette

(1) On sait que c'est le port le plus fréquenté des provinces de Caracas.

seule place s'étaient élevées avant la révolution à 2,805,225, aujourd'hui ne sont que du tiers. On devine aisément que ces calculs ne sont qu'approximatifs.

La guerre, en dispersant les esclaves, a ruiné beaucoup de propriétés agricoles; cependant on tire encore de Caracas une quantité considérable de cacao, de café, d'indigo, de coton, de cuivre, de bœufs, de mulets et de chevaux. La Guyane, qui dépend de cette province, fournit en outre beaucoup de baume de copahu; et le Varinas, on le répète, près de dix mille quintaux de tabac excellent (1).

Les exportations de la Nouvelle-Grenade ont éprouvé également quelque diminution : précédemment, au sujet des revenus de la Colombia, je les ai estimées, comme celles des provinces de Caracas, à 4,000,000 de piastres (2). Cette somme est plutôt celle des produits qu'on tirerait aisément du pays, que des exportations réelles, puisque plusieurs auteurs s'accordent à n'évaluer

(1) Le carbonate de soude natif est employé dans la préparation du tabac.

(2) *Voy.* la note XIV.

qu'à 2,500,000 piastres les exportations de la Nouvelle-Grenade : cependant, si l'on réfléchit à la quantité prodigieuse de sucre perdu par le mauvais procédé de distillation des eaux-de-vie, au coton et à l'indigo employés par les fabricans du pays, qui en consomment beaucoup plus qu'il n'est nécessaire pour la confection des étoffes ; enfin, si l'on songe au grand nombre de fanègues de cacao envoyées dans les provinces des llanos, et qu'on y paie en bestiaux et en autres denrées, on conviendra que d'une part les pertes énormes qu'entraîne l'ignorance des cultivateurs et des fabricans, et de l'autre le commerce d'échange établi nouvellement entre la Nouvelle-Grenade et la capitainerie générale de Caracas, ainsi que les provinces septentrionales du Pérou, peuvent, sans qu'on craigne de les évaluer trop haut, faire porter, pour les années de prospérité, les exportations de la Nouvelle-Grenade à quatre millions de piastres. Néanmoins on pense que les trois huitièmes seulement de cette somme passent à présent à l'étranger.

Cet état de choses durera encore quelque temps; il coûte annuellement à la Colombia

500,000 piastres, ou 25,000,000 fr. en dix ans; c'est la moitié de l'argent et de l'or façonnés et monnayés que possédait le pays avant la révolution. Si cette somme considérable, passée en Angleterre pour solder la balance des importations et exportations, a causé beaucoup de misère dans la Nouvelle-Grenade, dans la suite elle pourra faire naître un grand avantage; voici comment. Sur les quatre millions de produits coloniaux que donne le pays, trois huitièmes passent à l'étranger; trois autres huitièmes sont employés avec un grand préjudice pour le commerce, à cause du peu de connaissances chimiques et mécaniques des Colombiens; enfin les deux derniers huitièmes sont portés chez les habitans des plaines. Le goût de ceux-ci pour le sucre et le cacao, le désir qui tourmente les habitans des Andes de posséder des bestiaux, perpétueront les relations commerciales de ces deux peuples; elles continueront malgré la paix avec l'Espagne et la facilité de trouver d'autres débouchés. Le million de piastres de produits coloniaux qui, à cause de la guerre, passe dans les llanos, ne sera plus rendu au

commerce étranger ; mais la nécessité de satisfaire aux demandes de l'Europe, et de rétablir une balance égale entre les exportations et les importations, conseillera sans doute de nouvelles entreprises d'agriculture.

En résumé, je pense que les exportations ont subi depuis la révolution une diminution de 500,000 piastres, tandis qu'auparavant elles surpassaient les importations d'une pareille somme, puisque, au lieu de former comme aujourd'hui la balance commerciale avec de l'argent, la Colombia recevait au contraire une grande quantité de numéraire du Mexique, par l'entremise de l'Espagne (1).

Les Anglais de la Jamaïque font presque exclusivement les importations : elles peuvent se monter à huit millions de piastres; une grande partie se paie en argent, parce que,

(1) Les denrées coloniales n'ont augmenté de prix dans les ports de la Colombia, depuis la révolution, que parce qu'elles sont devenues plus rares. Au reste, cette cherté a empêché que la différence entre les importations et les exportations ne fût au-dessous de celle que j'ai indiquée. Mais avec l'indépendance elles dépasseront bientôt le terme qu'elles avaient atteint sous l'ancien régime.

outre les raisons que j'ai expliquées plus haut, les naturels de l'Amérique méridionale, les seuls commerçans qui fassent le voyage de la Jamaïque, où les achats de marchandises manufacturées ont lieu, trouvent bien plus commode de les conclure à crédit, ou de les traiter l'or à la main, que d'avoir l'embarras de former chez eux une cargaison. Ils n'entendent pas comme les Espagnols la manière de vendre leurs denrées en détail. Caracas a mieux conservé que la Nouvelle-Grenade le commerce d'échange, parce qu'il vient plus d'étrangers dans ses ports. Guayaquil également a le même avantage.

LISTE

Des marchandises qui se consomment dans la république de Colombia.

DÉSIGNATION DES ARTICLES.	PRIX de la Jamaïque.		PRIX de Santa-Fé de Bogota.	
	f. c.	f. c.	f. c.	f. c.
Draps fins 5/4 bleu et noir, la yard.	30	à 35	65	à 70
Id. 5/4 cramoisi, *id.*	*Id.*		*Id.*	
Id. 5/4 entrefin, bleu et noir, *id.*	17	18	35	38
Id. 3/4 ordinaires, *id.* *id.*	7 50	8	14	15
Casimirs fins 3/4 couleurs assorties, *id.*	10	11	16	17
Id. 3/4 entrefin, *id.* *id.*	4 50	5	8 50	9
Calicots 5/4 36 aunes, la pièce.	55	60	80	90
Id. 3/4 34 aunes, *id.*	30	35	60	65
Toile de coton blanche 5/4 15 aunes, *id.*	19	20	30	35
Id. bleue 5/4 15 aunes, *id.*	25	30	45	50
Id. satinée 3/4 l'aune	2 50	3	4 50	5
Bazin blanc et de couleur, l'aune.	3	3 50	5	5 50
Nankin bleu, la pièce.	7	8	14	15
Id. jaune, large, *id.*	4 50	5	11	12
Id. *id.* étroit, *id.*	3 50	4	6 50	7
Calmouk, 5/4 la yard.	5	5 25	8 50	9
Indiennes de couleurs fines, 20 aunes a pièce	25	25 50	40	45
Id. ordinaires, *id.*	15	15 50	25	30
Rubans gauffrés assortis, 21 aunes, no 1 à 3 la pièce.	2	10	3 50	20
Id. satin nº 1 à 6 *id.*	7	12	10	25

	f.	c.	f.	c.	f.	c.	f.	c.
Soie torse, couleur cramoisi, bleue et noire, la livre.	15		à 16		35		à 40	
Mouchoirs de mousseline blancs, la douzaine.	15	50	16		25		30	
Id. ordinaires, *id.*	3		3	50	5		6	
Châles de coton peints 5/4, la douzaine.	60		65		90		100	
Id. de casimir 5/4, le châle.	25		»		40		45	
Bretagne de coton 4 aunes, la pièce.	2		2	25	3		3	50
Id. de fil, 6 aunes, *id.*	18		20		30		35	
Mouchoirs peints de coton, la douzaine.	15		16		25		30	
Bas de coton fins, la douzaine.	60		65		100		110	
Id. ordinaires, *id.*	15		18		30		40	
Bayetas (camelots) 26 aunes, la pièce.	150		160		320		350	
Papier florette, la rame.	25		30		50		60	
Mousseline blanche 9 aunes, la pièce.	20		»		40		50	
Percale blanche 9 aunes, *id.*	20		»		35		40	
Chapeaux d'hommes, fins.	25		»		80		»»	
Fer en barre, le quintal	40		50		100		120	
Acier, le quintal.	55		60		140		150	
Fer-blanc (la caisse de 300 feuilles).	60		75		150		170	
Eau-de-vie, baril de 80 bouteilles.	150		165		350		375	
Vins secs d'Espagne, dame-jeanne de 20 bouteilles.	25		30		100		120	
Vins de Bordeaux, la caisse de 25 bouteilles.	25		»		80		90	
Amandes sèches, le quintal.	170		»		300		350	
Raisins secs, caisse de 25 livres.	15		»		40		50	
Souliers de femme, la douzaine.	96		»		168		»	
Velours de coton, l'aune.	3		»		6		»	
Toile d'Irlande, la pièce de 19 aunes.	»»		»		40		»	

Telles sont les marchandises le plus généralement demandées, et celles dont la vente est la plus certaine.

La quincaillerie assortie offrirait des bénéfices assez considérables, car on n'a dans le pays ni pelles, ni bêches, ni serrures; on tire de l'étranger les limes, les scies, les marteaux, etc., etc., etc.

Les objets de luxe sont encore trop chers pour les habitans, soit qu'ils aient été réellement ruinés par la guerre, soit que la perte d'une portion de leurs biens, à la suite de la révolution, les ait engagés à en cacher une grande partie pour la dérober à la rapacité des gens de guerre, ou aux besoins du gouvernement. Les dames de la capitale n'achètent pas par an cinquante châles et vingt pièces de soierie; elles ne veulent que de la bijouterie fausse. Au reste, une grande partie du peuple ne s'habille qu'avec des étoffes de coton ou de laine fabriquées dans le pays.

Ce qui nuit beaucoup à notre commerce dans la Colombia, c'est d'un côté la beauté de nos marchandises, qui nous force d'en hausser le prix, et de l'autre, notre répugnance à accorder de longs crédits aux acheteurs. Ainsi nos draps,

quoique supérieurs à ceux des Anglais, sont moins achetés que les leurs; nos toiles, moins recherchées que celles d'Irlande, et surtout de Russie; nos soieries, que celles de la Chine. Peut-être nos cotonnades seraient-elles exclusivement demandées, si le prix en était plus bas. Voilà pourquoi les Anglais ont sur cet article l'avantage, quoique l'on trouve le dessin de leurs étoffes moins joli que celui des nôtres. Dans les ports de la mer des Antilles, on préfère les vins et les huiles d'Espagne, et les farines et les salaisons des États-Unis, aux mêmes denrées tirées de France. Dans les provinces du grand Océan, on aime bien mieux encore, à cause du bon marché auquel on les vend, les vins du Pérou, les huiles du Chili, les salaisons de Costarica. D'après cela on peut juger que la Colombia ne tardera pas à tirer tous ses approvisionnemens des pays voisins, sans avoir besoin de recourir à l'Europe.

La monnaie est la même que celle qui avait cours du temps des Espagnols; on commence néanmoins à la remplacer; les pièces d'argent que l'on frappe aujourd'hui sont à un titre plus

bas que les anciennes. On dit que la monnaie d'or n'a pas été altérée; on vient d'en créer une de cuivre pour douze cent mille piastres : c'est pour la première fois qu'on en voit de ce métal dans le pays. Les pièces d'or ont pour effigie une tête de Liberté, et celles d'argent un bonnet phrygien.

Tout le commerce maritime se fait dans les ports de la Guayra, Rio-Hacha, Sainte-Marthe, Carthagène, Chagrès, Porto-Belo, Panama et Guayaquil. Les étrangers fréquentent peu San-Tomé, Puerto-Cabello, Maracaïbo sur la mer des Antilles, et San-Buénaventura sur le grand Océan.

Les Anglais, en plaçant des consuls à la Guayra, port de Vénézuéla; à Maracaïbo, une des issues principales de la Cordillère; à Carthagène, porte de la Magdaléna; à Panama, la clef du grand Océan, ont donc suivi les meilleures indications; on s'étonne qu'ils n'en aient pas mis à San-Tomé et à Guayaquil.

Quelques bâtimens français, un nombre assez considérable d'Américains du nord, chargés de farine, de morues et de planches, entrent en

concurrence avec les Anglais; les navires de ceux-ci, après avoir déposé les étoffes qu'ils apportent, s'en retournent sur leur lest, mais en enlevant l'or et l'argent, dépouilles de l'Amérique (1).

La crainte des pirates, dont le nombre est considérable dans les archipels qui bordent la côte d'Amérique depuis le Darien jusqu'au Rio-Bravo; le peu d'habitude des provinces de communiquer entre elles, la rareté des produits, la facilité qu'offrent les navires anglais, empêchent le cabotage entre les ports de la mer des Antilles: on ne le trouve en activité que sur le grand Océan, et encore n'est-il pas fait par les Colombiens. Des navires du Pérou, chargés d'oignons, d'ail, de ciboules, de chapeaux de paille, vont à Panama, où ils prennent en retour des marchandises anglaises, qu'ils portent dans leur patrie. Sans ce secours, dans le grand Océan; sans celui des Anglais, dans la mer des

(1) Les importations des Anglais dans toute l'Amérique s'élèvent tous les ans à près de deux cent soixante-quinze millions de francs; l'Europe entière n'y porte des marchandises que pour une valeur tout au plus égale au tiers de cette somme.

Antilles et dans l'océan Atlantique, pourrait-on établir des relations entre les départemens avec les pirogues, qui forment en général la marine des Colombiens?

CHAPITRE XI.

Chemins par terre. — Chemins par eau. — Lois commerciales.

Les communications intérieures sont bien autrement gênées. Si elles ont lieu par terre, on ne rencontre que précipices, bourbiers, dangers de toute espèce; plus les chemins sont importans, plus ils sont mauvais; parce que, constamment fréquentés, ils ne sont jamais réparés. Ainsi les routes les plus désagréables sont celles qui aboutissent à la capitale et celles qui vont du Cauca au grand Océan, et de Panama à Cruces.

Les frais de transport sont donc par cette raison triples de ce qu'ils devraient être; de manière qu'on peut estimer à trente-cinq pour cent ceux que supportent les marchandises envoyées de Carthagène à Bogota. Ils sont, il est vrai, pour

les étoffes, balancés par la différence de l'aunage, qui est de quarante pour cent en notre faveur, et de huit pour cent pour les Anglais, lorsque l'on vend sur prix de facture; parce que l'on demande pour la vare le même prix que pour l'aune ou pour la yard.

Que l'on se figure des chemins tracés par les pluies, ouverts par les tremblemens de terre, creusés par les torrens; on ne les parcourt que sur des mules, en certains endroits sur des bœufs, à qui leur pas sûr permet de sortir des marais profonds, où l'on enfonce à chaque pas: dans plusieurs passages, cet animal même devient inutile; alors on est obligé de recourir aux hommes, sur le dos desquels on voyage à peu de frais, malgré les peines horribles qu'endurent ces malheureux. C'est ainsi qu'on traverse le Quindiu et la Cordillère qui sépare le Cauca du grand Océan.

Toutes les routes royales ont été dégagées des arbres qui en obstruaient les passages; elles ont quinze vares de large. Ce service important est dû à l'Espagne; il ne remédie pas à mille autres embarras, dont on va donner une idée.

Dans certains lieux les montagnes sont tellement escarpées, que le moyen le plus ingénieux qui s'est offert pour en adoucir la pente rapide, a été de tracer le chemin en zig-zag, et d'y tailler en plusieurs endroits des marches qui forment un escalier aussi étroit et aussi rapide que celui de quelques-unes de nos tours; cependant on le descend à cheval.

A chaque pas l'on trouve des vallées, et dans chaque vallée des torrens. Des ponts construits avec deux arbres, sur lesquels on a jeté transversalement des fascines recouvertes d'une légère couche de terre, forment la communication entre les deux rives. Cette construction grossière tremble et paraît près de se briser; point de garde-fous; et, par une singulière coïncidence, aucun de ces ponts n'a plus de quatre pieds de large. Si l'un des soutiens pourris de ces ponts aériens venait à se rompre sous les pieds du cheval, l'animal en se débattant entraînerait le cavalier dans les profondeurs de l'abîme, où il périrait sur les rochers dont il est hérissé. Cependant telle est la sécurité due à l'habitude, qu'on passe sur ces ponts fragiles,

de nuit comme de jour, et sans même éprouver la moindre frayeur en entendant le fracas des eaux qui se précipitent de cascades en cascades.

Ordinairement au bout de ces ponts on rencontre des espaces marécageux; les habitans les garnissent de troncs d'arbres, que le plus communément ils n'affermissent pas.

On ne conçoit pas qu'après douze ans de guerre aucun des deux partis n'ait établi une route militaire. En effet, les armées conduites par des chefs habiles, contre des pays barbares, soit pour y pénétrer, soit pour s'en assurer la possession, leur laissent pour consolation des ravages qu'ils y ont portés, des chemins et des ponts dont le commerce s'empare pour y amener ensuite l'abondance et les lumières. Les guerres qui ont eu lieu sur le territoire de la Colombia n'ayant été que des affaires de partisans, les rochers, les fourrés d'arbres, les mauvais chemins, devenaient des forts où les troupes se mettaient en embuscade; d'ailleurs, des soldats sans aucun bagage, sans suite, n'ayant qu'une artillerie volante, n'ont besoin que de sentiers pour voyager; c'est donc ce qui a fait

juger inutile d'élargir ceux de la Colombia.

Cependant Morillo en a singulièrement amélioré quelques-uns, particulièrement celui qui de Santa-Fé va par Caquesa aux llanos, et celui qui de la capitale mène à la Magdaléna. Détourné par les soins de la guerre, ce général en a négligé bien d'autres de la plus haute importance.

L'on eût, par exemple, pu éviter la navigation périlleuse de la Magdaléna, en ouvrant au commerce une voie plus courte et plus sûre par terre, entre Guarumo et Guaduas. L'autre, pratiquée à l'est de Bogota par Choachi, eût permis de se rendre en trois jours sur les bords du Méta, d'où l'on fût parvenu en moins de trente jours à l'embouchure de l'Orénoque. La troisième enfin, rendue plus praticable entre la capitale et le Zulia, eût permis de suivre la route, toujours saine, de la Cordillère.

Le gouvernement actuel a deviné une partie de ces avantages, et en conséquence a spécifié dans un privilége pour l'établissement de bateaux à vapeur, accordé à un Allemand, que cet entrepreneur tracerait une route de Guaduas à Guarumo. Cependant le projet n'est pas sans

difficultés, quoique tout le terrain appartienne au colonel d'Acosta, partisan des améliorations, ce qui aplanirait les obstacles; l'embarras consiste dans le choix de trois sentiers qui servent aujourd'hui de communication, et qui présentent un nombre infini de travaux à faire, si l'on veut tracer un chemin plus commode que ceux qui existent à présent.

Ces chemins par terre semblent moins affreux quand on a voyagé par eau; cependant l'incommodité qu'on éprouve sur les rivières vient moins des privations de toute espèce qu'on endure que des hommes qu'on a pour compagnons.

Les principales rivières navigables, ou qui le sont devenues à la faveur d'embarcations très-légères, sont la Magdaléna, l'Orénoque, le Zulia, le Cauca, l'Atrato, le Dagua, qui se jette dans le grand Océan, auprès de San-Buénaventura; et le Chagrès, qui se rend dans la mer des Antilles.

Tous ces fleuves présentent le même aspect sauvage; la navigation en est la même : ce qui fait penser que dans la description de la naviga-

tion de la Magdaléna on pourra reconnaître celle de l'Orénoque et du Zulia.

C'est par la Magdaléna que communiquent entre elles les provinces de Neiva, de Popayan, de Mariquita, d'Antioquia, de Sainte-Marthe et de Carthagène. La largeur du fleuve, la profondeur de ses eaux, permettraient à de gros bâtimens de le remonter jusqu'à Nare, dans les basses eaux, et jusqu'à Honda dans la saison pluvieuse. On doute qu'ils puissent aller, ainsi que le font les champans, jusqu'à Neiva, puisque ceux-ci emploient vingt jours pour s'y rendre depuis Honda, et encore sont-ils traînés à la cordelle.

Les bancs de sable, qui encombrent et resserrent ce fleuve en plusieurs endroits, nuiront sans doute beaucoup à la navigation des grands bâtimens, tels que les bateaux à vapeur. L'accident arrivé près de Garapata à un petit bot de Sainte-Marthe, crevé contre un tronc d'arbre, le prouve suffisamment.

Quant à ces bancs qui gênent la navigation de la Magdaléna, il faudrait, pour vaincre cet obstacle, diminuer le grand canal d'irrigation,

et le changer en canal du commerce; car la multiplicité de ses bras, en fécondant une grande étendue de pays, rend son lit moins profond, et par conséquent la navigation moins sûre. Ainsi dans l'endroit où les eaux devraient être les plus abondantes, par les affluens qui les augmentent de tous côtés, il s'en perd un volume prodigieux par les saignées qui les conduisent dans l'intérieur des terres. Enfin, imitant le soin que la nature prend d'éclaircir les bords de ce fleuve en les nettoyant par divers moyens, l'homme devrait porter la hache sur quelques parties de ses rives surchargées de bois et de verdure, et les débarrasser de ces troncs et de ces roches, dont on est souvent obligé de s'approcher pour échapper aux courans.

Alors le privilége accordé à l'entrepreneur des bateaux à vapeur sera utile, et ces bâtimens, établis par ses soins sur la Magdaléna, rendront moins affreux pour l'Européen un voyage sur ce fleuve, en lui procurant des commodités propres à adoucir les fatigues d'une semblable navigation.

L'établissement des bateaux à vapeur sur la

Magdaléna offre de grands avantages; ils hâteront l'époque de l'amélioration du commerce et de l'agriculture des provinces de la Cordillère, en rendant ce fleuve le canal précieux par où les riches produits des entrailles de la terre et ceux du sol descendront vers la mer des Antilles, pendant que l'Orénoque portera ceux des plaines du Casanare et de la Guyane à l'Océan.

Les pirogues et les champans sont les seules embarcations qu'on emploie sur la Magdaléna. Celles-là servent communément aux voyageurs chargés de peu de bagage, et aux courriers du gouvernement; ce ne sont que des arbres creusés à coups de hache; une pirogue de seize à vingt vares de long coûte deux cents piastres : on n'y peut pas mettre plus de vingt charges.

Celles qu'on prend à Barranca ou à Sainte-Marthe ne dépassent pas Monpox, et emploient trois jours pour remonter des bords de la mer jusqu'à cette ville; elles en mettent plus de vingt pour aller de là jusqu'à Honda.

Les champans servent au transport des marchandises : ce sont d'assez grands bateaux, de la dimension de ceux qui sur la Seine apportent

des fruits dans l'automne; ils sont couverts d'un toit en bambous, qui garantit bien la cargaison de la pluie; c'est un pont sur lequel les bogas se placent pour pousser le bateau avec leurs longues perches. Un champan contient ordinairement cent charges, qui de Monpox à Honda paient chacune dix piastres de fret. Il faut, pour l'équipage d'un champan, vingt-quatre bogas, à raison de douze piastres chacun. On a de plus à payer les frais de nourriture de ces hommes, et le loyer du champan, qui s'élève à quatre piastres. Souvent ou met plus d'un mois à gagner Honda.

Ces moyens de transport sont donc fort incommodes et fort dispendieux, par le temps que l'on perd pour vaincre les rapides de la Magdaléna, et par la paresse des bogas, matelots indisciplinés.

Ces hommes doivent occuper la dernière place dans les classifications de l'espèce humaine: c'est un mélange d'individus de toutes couleurs, qui n'ont retenu que les vices des races dont ils sortent; mécontens du voyageur, ils l'abandonnent quelquefois sur la plage, et, s'enfuyant

dans les bois, le laissent dans le plus cruel embarras.

Les mêmes bâtimens, les mêmes hommes se trouvent sur les autres rivières : si quelques-unes offrent une navigation plus périlleuse que celle de la Magdaléna, il en est d'autres où les risques sont moins grands.

Le Cauca, qui traverse la Cordillère occidentale, et en arrose les riches vallées, n'est navigable que jusqu'à Cartago, où les montagnes resserrent ses bords, remplissent son lit de roches et de troncs d'arbres. Si l'on pouvait, plus bas, franchir les écueils qui en embarrassent le cours, la Magdaléna deviendrait un canal doublement précieux, puisqu'elle recevrait par le Cauca, son principal affluent, toutes les richesses agricoles qui depuis Popayan jusqu'à Anserma croissent avec une abondance merveilleuse. Le Naré, qui aujourd'hui est la communication la plus directe entre Antioquia et la Magdaléna, ne serait plus exclusivement celle de cette province et du fleuve.

Un des chemins les plus importans est celui qui, de Cali, va au grand Océan par San-Bué-

naventura : la route par terre est si mauvaise, que communément on s'y sert d'hommes pour porter les fardeaux ; la rivière que l'on a ensuite à descendre n'est qu'un torrent tellement rempli d'écueils, que l'on y court à chaque instant le risque de périr ; aussi n'emploie-t-on, pour y naviguer, que des pirogues extrêmement petites, et que l'on charge très-peu.

Le Zulia est un canal magnifique et d'une longueur peu considérable, qui coule entre Maracaïbo et Cucuta (1), dont le commerce de cacao est si important. Un jour cette rivière sera l'objet des améliorations d'un gouvernement plus fort et mieux éclairé ; des Anglais en ont déjà calculé les avantages, puisqu'ils ont sollicité la permission d'y établir des bateaux à vapeur ; leurs offres n'ont pas encore été acceptées.

L'Orénoque, le plus beau des fleuves de la Colombia, a ses bords, comme ceux de la Magdaléna, presque déserts ; la navigation y est également entre les mains de matelots grossiers et ignorans. Ce fleuve offre le double avantage d'a-

(1) On compte neuf journées de marche entre ces deux villes.

voir un cours large et profond, et son embouchure dans l'océan Atlantique, ce qui lui assure une supériorité bien grande sur la Magdaléna, embarrassée de rochers, et qui d'ailleurs porte ses eaux rapides dans la mer des Antilles, si dangereuse, soit par les tempêtes qui y règnent, soit par les corsaires qui s'y cachent dans l'immense archipel dont elle est fermée à l'est, et dont les Anglais tiennent presque tous les passages. Qui sait même si l'Orénoque ne sera pas un jour le seul moyen de communication entre l'Océan et la Cordillère? Les Anglais, à qui aucun point propre à leur assurer l'influence dans le pays n'échappe, ont demandé un privilége pour dix ans, afin d'établir des bateaux à vapeur sur l'Orénoque.

Enfin, l'Atrato termine la liste des fleuves les plus importans de la Colombia. Cette rivière a été sur le point d'enlever à Panama une partie du commerce du grand Océan. Si le gouvernement, moins embarrassé, eût pu opérer la jonction de l'Atrato et du rio San-Juan, il eût procuré au pays des richesses incalculables; confiés aux soins d'un officier dépourvu de connais-

sances nécessaires, les travaux ont langui et ont été abandonnés.

Guayaquil est le port principal de la Cordillère occidentale, l'entrepôt de Lima et de Panama. Carthagène, Sainte-Marthe et Maracaïbo sont les ports de la Cordillère orientale; Puertocabello et la Guayra, ceux de la province de Caracas : mais Panama et Puertocabello sont appelés à de plus grandes destinées, puisque les Anglais ont le projet d'en faire le point central des relations de l'Europe et de l'Asie.

On s'était imaginé en France que la Colombia songeait à ouvrir un canal, pour faire communiquer les deux mers par l'isthme de Panama. Cette république n'est pas assez riche pour entreprendre un projet aussi dispendieux et aussi difficile. D'un autre côté, elle aurait tort de l'effectuer, parce qu'on traverserait alors son territoire, sans avoir besoin de sa permission, et sans lui payer peut-être aucun droit de passage.

Les Anglais ont fait examiner la possibilité de cette jonction. On ignore le résultat de leurs observations; l'opinion des naturels du pays est qu'il est facile de creuser un canal pour quelques

pirogues, mais qu'il est impossible d'en établir un capable de recevoir de grands bâtimens.

Les chemins et les moyens intérieurs de communication de la Colombia offrent donc à présent beaucoup de difficultés à surmonter; mais on parcourt généralement les routes avec sécurité; c'est une observation en faveur des habitans, qu'après tant de guerres civiles, on ne rencontre aucun brigand : rarement on y est insulté.

Les auberges sont ordinairement situées dans les lieux où il y a de l'eau et de l'herbe; il n'y a souvent pas autre chose. C'est ce qui arrive en général sur les bords de la Magdaléna, sans cesse ravagés par les troupes; partout ailleurs on trouve des poulets, des œufs, des bananes, et de la chicha, bierre du pays. Rarement on a d'autre lit qu'une peau de bœuf, ou une natte; du reste les marchandises sont respectées, quoique les portes n'aient ni serrures ni verroux. Dans quel endroit de l'Europe pourrait-on laisser les effets les plus précieux sous la garantie d'un bout de corde, et dormir au milieu des forêts, seul, entouré d'objets propres à tenter la cupidité?

Le gouvernement actuel a rendu plusieurs lois, qu'il a crues propres à favoriser l'industrie commerciale. Par exemple il a réduit à deux et demi pour cent le droit que doivent les marchandises étrangères vendues dans l'intérieur du pays, et à six pour cent celui qu'acquitteraient les étrangers qui voudraient vendre eux-mêmes. Si l'on est consigné à un négociant du pays, on est exempt de cet impôt. Dans tous les cas on ne le paie qu'après la vente des marchandises. Le droit d'ancrage est d'une demi-piastre par tonneau. Le tonneau colombien est, comme le nôtre, de vingt quintaux. Ce droit est payable, au plus tard, dix jours après l'entrée du bâtiment dans le port.

Le besoin de s'armer pour la guerre a fait exempter de tout droit le plomb et les fusils introduits dans la république, et diminuer de cinq pour cent la somme que doivent les marchandises apportées par des bâtimens chargés d'armes.

Enfin, pour favoriser le progrès des sciences, on a exempté de tout droit, 1° les instrumens de physique, de géodésie et de mathématiques;

les cartes géographiques, les livres imprimés, les gravures, les peintures, les statues, les collections d'antiquités, les bustes et les médailles;

2° Les instrumens d'agriculture, les plantes et les semences, les machines et les ustensiles qui servent à travailler l'or, l'argent, le platine, le mercure, le cuivre et l'acier; ceux qui peuvent être employés à améliorer la navigation des rivières et les manufactures de coton et de laine; les presses pour imprimer, l'or, l'argent, et tous les métaux précieux.

Par d'autres décrets on a prohibé l'introduction des tabacs étrangers, quoique d'abord on l'eût permis, moyennant un droit de 50 pour cent. On a défendu également l'entrée du café, de l'indigo, du sucre et des mélasses étrangers, et, d'un autre côté, la sortie du platine et de l'or en poudre ou en barre.

Le cabotage est exclusivement réservé aux naturels du pays. Les étrangers ne peuvent que transporter d'un port à un autre les marchandises qu'ils ont apportées, et qui sont spécifiées sur les manifestes.

Le code des douanes se réduit à deux lois, l'une qu'on appelle d'exportation, l'autre d'importation : cette dernière a été rendue le 2 août 1823 ; le tableau suivant en renferme tous les détails.

État des droits d'entrée.

MARCHANDISES	IMPORTÉES des colonies sur bâtimens nationaux.	IMPORTÉES d'Europe ou des États-Unis sur bâtimens nationaux.	IMPORTÉES des colonies sur bâtimens étrangers.	IMPORTÉES d'Europe ou des États-Unis sur bâtimens étrangers.
Fer en barres. Feuilles de fer-blanc et de cuivre. Papier. Médicamens. Instrumens de pêche. Brai. Goudron. Câbles. Cordages.	17 ½ p. %	15 p. %	20 p. %	15 p. %
Étoffes de coton. de laine. de mousseline.	17 ½ p. %	10 p. %	22 ½ p. %	17 ½ p. %
Parapluies. Chapeaux de castor, laine ou soie. Cire. Blanc de baleine. Vins. Vinaigre. Huile. Montres d'or ou d'argent. Galons. Selles d'homme et de femme. Faïence d'Europe ou d'Asie. Cristaux et verres.	20 ½ p. %	20 p. %	25 p. %	20 p. %

MARCHANDISES	IMPORTÉES des colonies sur bâtimens nationaux.	IMPORTÉES d'Europe ou des États-Unis sur bâtimens nationaux.	IMPORTÉES des colonies sur bâtimens étrangers.	IMPORTÉES d'Europe ou des États-Unis sur bâtimen étrangers.
Soieries. Pierres précieuses. Cuirs corroyés. Dentelles. Mouchoirs. Fleurs artificielles. Plumes de parure. Miroirs. Parfums. Essences. Épices de l'Inde. Fruits secs ou à l'eau-de-vie. Olives. Câpres.	22 ½ p. %	15 p. %	27 ½ p. %	15 p. %
Souliers d'hommes ou de femmes. Bottes. Meubles. Habits et linge tout faits. Ustensiles de cuivre. Bronze. Acier. Suif. Farines. Viande salée et autres comestibles.	25 p. %	17 ½ p. %	30 p. %	25 p. %

Toutes les marchandises qui ne sont pas comprises dans cette loi paient 25 pour cent lorsqu'elles viennent des colonies sur bâtimens nationaux, et 17 et demi pour cent lorsqu'elles sont apportées d'Europe ou des États-Unis sur bâtimens nationaux. Lorsqu'au contraire elles

viennent des colonies sur navires étrangers, elles sont assujéties à un droit de 30 pour cent, et de 25 pour cent lorsqu'elles arrivent d'Europe ou des Etats-Unis.

Tous les objets tirés des anciennes colonies espagnoles, et qui ne sont pas productions du pays, paient les mêmes droits auxquels sont sujettes les marchandises sorties des colonies; dans le cas contraire, ils sont considérés sur le même pied que ceux qui viennent d'Europe ou des Etats-Unis.

Toutes les marchandises *qu'on tire de l'Asie*, pourvu que ce ne soit pas des colonies espagnoles, *doivent* 12 *pour cent lorsqu'elles viennent sur bâtimens nationaux*, et 25 pour cent lorsqu'elles ne viennent pas directement d'Asie; arrivées directement d'Asie sur navires étrangers, elles sont taxées à 20 pour cent, et 25 pour cent lorsqu'elles n'en viennent pas directement.

Cet article mérite, plus qu'aucun autre, une attention sérieuse, car il n'y a rien d'exagéré de la part des Américains à croire que, lorsque la population de leur continent se sera accrue au

moyen des émigrations, un commerce d'échange s'établira directement entre eux et l'Asie.

En effet, quelle puissance européenne, sur le grand Océan, pourra s'opposer à ce qu'ils aillent dans les ports des Philippines, émancipées à leur tour, acheter les produits des manufactures de l'Asie, vendus à bien meilleur compte que ceux de l'Europe? Se trompent-ils encore quand ils supposent que les rapports de l'Europe avec l'Asie n'auront plus lieu que par l'isthme de Panama, puisqu'il est évident que les voies du cap Horn et du cap de Bonne-Espérance sont plus coûteuses?

Ce pronostic se vérifierait certainement, et l'or de notre continent retournerait à la source d'où on l'a tiré, si l'Angleterre cessait de faire le monopole en Amérique, ou si l'Europe négligeait de rouvrir les routes de l'Asie-Mineure ou de l'Egypte que suivait jadis son commerce, routes auxquelles on ne renonça, dans le treizième et le quatorzième siècles, qu'à cause des envahissemens des Turcs. Les deux cent millions d'affaires qui se font tous les ans à Nichney-Novogorod démontrent suffisamment que

les chemins par terre ne sont pas les moins avantageux ni les moins sûrs pour établir des relations avec l'Asie, en dépit des nations maritimes.

En attendant que l'Europe revienne à un système de commerce continental, les calculs des Colombiens perdent chaque jour ce qu'ils avaient eu d'abord d'hypothétique; c'est, on doit le présumer, le sentiment des Anglais, puisqu'ils ont reconnu préalablement l'indépendance des Etats, le Mexique et la Colombia, riches des métaux nécessaires au commerce de l'Asie, et maîtres de l'isthme, position importante, dont les Américains, peu nombreux, ne peuvent recueillir de sitôt les avantages pour leur propre compte. Sans doute ils voudraient bien le contraire; mais comment refuser le passage aux possesseurs de la Jamaïque?

Par la loi des exportations on a mis :

Dix pour cent sur les cuirs, le cacao et l'indigo, prélevés d'après les prix courans de la place;

Quinze piastres par chaque tête de mulet et de cheval;

Douze pour cent sur les moutons.

Les autres productions du pays qui ne sont pas dénommées dans le décret paient 5 pour cent, à l'exception du café, du coton, du sucre brun et blanc, de l'eau-de-vie de cannes, et des bois de construction : ces objets sont exempts de droits pour dix ans.

L'or monnayé paie 3 pour cent; et pour éviter la fraude, on a conservé le droit connu sous le nom d'*extraction présumée*, c'est-à-dire celui d'estimer, d'après les marchandises introduites, la quantité d'argent soustraite, et de fixer là-dessus le recouvrement des douanes.

Tous les ports de la république peuvent servir d'entrepôts pour toute espèce de vivres et de comestibles venus de l'étranger, sur la parole du maître du bâtiment de les exporter dans d'autres ports neutres ou amis de Colombia; ce qu'on est obligé de faire dans le terme de six mois, sous peine de payer les droits.

Le tableau de l'état actuel de l'agriculture de l'industrie et du commerce dans la Colombia n'est pas brillant; le petit nombre des habitans en est en partie la cause, mais dans peu de temps d'importans changemens auront lieu :

voici ceux que les Colombiens envisagent avec joie.

D'abord ils se flattent que l'industrie agricole de leur pays, comme la prospérité industrielle de l'Inde, maintenant entre les mains de l'Angleterre, échappera bientôt à sa toute-puissance affaissée sous le poids de tant d'intérêts divers. Elle a beau reprendre, disent-ils, l'exploitation des mines, ce système de l'Espagne si désastreux pour l'agriculture américaine, empêchera-t-elle les colons de se porter en foule en Amérique, de former partout des plantations dont l'abondance et la richesse anéantiront l'agriculture de l'Inde et feront renaître par conséquent ses fabriques, dont le développement est si préjudiciable aux manufactures anglaises.

Bien plus, ils espèrent que la fécondité du sol de leur pays, les soustraira à toute espèce de suprématie commerciale, sous le rapport au moins des productions agricoles : leur accroissement, à les entendre, inévitable depuis l'abolition des lois espagnoles contre l'agriculture, rendra inutiles celles qu'on tirait naguère de l'Europe. En effet, la variété des climats ne per-

mettra-t-elle pas que les sommets des montagnes se couronnent de pampres, de froment, d'oliviers et de mûriers, tandis que l'on recueillera à leur pied toutes les productions tropicales, au point de rendre superflues celles que l'Europe fait venir à grands frais de l'Asie par les voies du cap Horn et du cap de Bonne-Espérance.

Ce n'est pas tout : l'Amérique anglaise, dans l'opinion des Colombiens, ne peut pas échapper à une révolution commerciale, puisque l'Amérique du sud est susceptible de produire dix fois plus de coton, de sucre et de tabac que les provinces de l'union ne peuvent en fournir. En vain même se flatterait-elle, à leur avis, de mettre un poids dans la balance par l'occupation de Cuba, puisque la conquête de cette île, loin d'augmenter sa puissance, l'affaiblirait en la surchargeant d'un nombre considérable d'Espagnols, de catholiques et de noirs, ses ennemis les plus dangereux.

A ceux qui doutent de la réalité de ces espérances, les Colombiens montrent d'un côté les Anglais leur envoyant eux-mêmes à l'envi, leur argent, leurs émigrans, leurs machines à va-

peur (1), et leur industrie; et de l'autre, le climat insalubre de leurs côtes, auxiliaire invincible qui doit les défendre contre toute invasion européenne. Leurs espérances sont sans doute prématurées, mais elles ne doivent pas moins finir avec le temps par reposer sur une base solide, à moins qu'une grande émigration d'Africains, appelée par la population noire américaine, ne vienne tout-à-coup l'ébranler; car la question de la couleur, la dernière, je le dis de nouveau, qui reste à résoudre, est encore indécise dans les régions brûlantes qui s'étendent des rivages de la mer des Antilles aux bords du Rio de la Plata.

(1) Les changemens que cette invention peut opérer en Amérique sont incalculables. Avec elle le petit nombre des habitans n'est plus un obstacle pour aucune entreprise; puisque la puissance industrielle de cent machines à vapeur, chacune d'une force de soixante chevaux, est égale à celle de la population entière de Bogota. Ainsi il peut y avoir bientôt, dans le Nouveau-Monde, plus de produits à vendre aux Européens que de consommateurs pour acheter leurs marchandises.

CHAPITRE XII.

Départ de Panama. — Cruces. — La rivière de Chagrès. — La Gorgona. — Chagrès.

Je quittai Panama le 18 novembre, à six heures du matin, accompagné d'un muletier. Il conduisait deux mules de charge; j'en montais une; elles étaient ferrées, ce qui me présagea de bien mauvais chemins. Tout vérifia mes pressentimens.

La Cordillère est ici très-basse comparativement aux pays que j'avais traversés, car son élévation est tout au plus égale à celle des Vosges. Le terrain, sans cesse inondé par les pluies que les orages sortis des deux mers y versent chaque jour, n'est qu'un marais profond et fort dangereux, d'où l'on a beaucoup de peine à se tirer, malgré les pierres que l'on y a jetées pour l'af-

fermir. On ne fait que glisser et tomber; on est dans l'eau durant toute la route. Parvenu à peu près à moitié du chemin, on descend la pente des monts, qui est bien plus rapide du côté de la mer des Antilles que de celui du grand Océan. La pluie, le mauvais état des chemins, ne me permirent pas d'arriver avant sept heures du soir à Cruces, village entièrement peuplé d'hommes de couleur. Si la route était en meilleur état, il ne faudrait pas trois heures pour aller de Panama à Cruces. On ne conçoit pas comment elle est aussi mal entretenue, car il n'en est pas de plus importante, puisque c'est par là que passent ordinairement les troupes que le gouvernement envoie au Pérou.

Je ne restai qu'un jour à Cruces; le lendemain je m'embarquai dans un de ces *bongos* qui naviguent sur le Chagrès. Ces pirogues sont tellement hautes que les nègres ne peuvent y ramer qu'en se tenant debout sur les bancs. Un officier chargé des ordres de l'intendant de Panama, voyageait avec moi; je m'étais imaginé que sa présence rendrait ma traversée plus

courte, et que dans la nuit je serais à Chagrès; elle la rendit beaucoup plus longue. Ce jeune homme s'arrêta à onze heures du matin, au village de la Gorgona, peuplé de nègres et composé de huttes plus sales encore que celles de Cruces. La pluie, ainsi qu'il arrive jusqu'à la fin de décembre, commença alors à tomber. L'officier eut peur de se mouiller; la Gorgona lui présenta des charmes si séduisans, qu'il résolut d'y passer la journée. La pirogue était aux ordres de cette estafette, il fallut rester. Les nègres furent enchantés de trouver un blanc aussi indolent qu'eux-mêmes. On se remit en route à quatre heures du matin. Il faisait froid, et les esclaves s'étaient affublés, l'un du bonnet, l'autre du manteau de l'officier complaisant.

Nous voyageâmes toute la journée entre la Cordillère, dont les sommets peu élevés paraissent d'une hauteur considérable, en les comparant avec les rives basses et fangeuses du Chagrès. Cette rivière a peu de largeur, mais ses eaux paisibles et profondes offrent une navigation commode. Les bords en sont communément remplis de bois épais. De temps en temps on y

aperçoit une case solitaire où vivent quelques nègres au milieu des marais, et d'une humidité telle, que le toit est, comme dans les pays froids, couvert de mousse. Nous aperçûmes Chagrès à deux heures de l'après-midi. Quatre bâtimens étrangers y étaient mouillés. La vue de Chagrès est assez pittoresque. Un rocher énorme, sur lequel s'élève un château régulièrement bâti en pierres, défend l'entrée de la rivière contre la mer des Antilles, dont les flots se mêlent avec les siens, sans y causer un grand mouvement; son embouchure est ouverte au nord. Le village, protégé contre les envahissemens de la mer et les attaques des ennemis extérieurs, s'étend sur les déclivités d'une côte peu rapide. L'eau près de terre est si basse, que les pirogues peuvent seules en approcher.

Lorsque nous y fûmes descendus, je cherchai une case pour m'y loger; j'en trouvai bientôt une commode pour le pays; je la décrirai pour qu'on ait une idée de Chagrès. Elle était en bambous et composée de deux chambres; dans l'une on faisait la cuisine, dans l'autre on couchait. Un hamac suspendu au milieu de la pre-



Vue de Chagrès.

mière servait de canapé; tout le monde s'y asseyait. La nuit on étendait par terre des peaux de bœufs et des barils de farine, pour que la famille s'y couchât. Pour accroître le désordre, on faisait la cuisine dans la même chambre; trois pierres servaient de foyer. Des cordes attachées d'un bout à l'autre de la chambre étaient chargées de saucisses, de boudins et de viandes qu'on boucanait à la fumée du foyer. Enfin, on avait mis sur une table toutes sortes de vases qui alternativement passaient de la cuisine à la chambre à coucher, où vivait seule la mère. C'était une mulâtresse fort âgée, et toute fière de voir sa petite-fille en état, par la blancheur de sa peau, d'entrer dans la caste des blancs.

Ces demeures enfumées, construites au milieu de marais empestés, renferment souvent des richesses prodigieuses; quelques roseaux et des portes en cuir fermées avec des cordes, en font toute la sûreté. Néanmoins le négociant y dépose sans inquiétude et sans risque sa fortune: jamais un ballot n'est ouvert, jamais un coffre n'est forcé. L'horrible Chagrès offre donc l'aspect de l'opulence, et je n'ai vu dans aucun lieu

de la république de plus grandes sommes d'argent en circulation. Il est peu de nègres qui ne gagnent par semaine 60 à 80 piastres; des échoppes remplies de vin et de liqueurs absorbent ces gains prodigieux.

Le climat de Chagrès, quoique extrêmement chaud et humide, n'est pas mortel; tous les Européens y sont malades; cependant il est rare qu'ils succombent.

La vie est fort chère dans ce lieu affreux; une poule y coûte une piastre et souvent deux. On a surtout beaucoup de peine à se procurer de l'eau et du bois au milieu de ces forêts inondées, parce que les nègres dédaignent ce genre de travail, comme peu lucratif et très-fatigant: ces hommes, quand ils sont libres, ne veulent travailler qu'avec la certitude de gagner beaucoup.

Un nombre considérable de pirogues servent au transport des marchandises anglaises entassées dans les huttes de Chagrès, qui sont changées en magasins, et dont le loyer est fort cher; par exemple, 400 francs par mois, lorsque les convois arrivent: un bongo chargé met quatre jours pour remonter à Cruces. Chaque ballot

(150 à 200 livres) paie deux piastres de fret de Chagrès à Cruces, et deux autres de Cruces à Panama. Le fret de la Jamaïque à Chagrès est également de deux piastres.

Les habitans de Chagrès forment un village vraiment indépendant, où les intendans osent rarement lever la contribution et la conscription. Le système de suspicion que les Espagnols avaient établi dans l'isthme subsiste également sous le gouvernement actuel, et la police des passe-ports est très-sévère. Les étrangers n'ont pas le droit d'entrer dans le château, qui est, au reste, médiocrement armé.

Un brick de guerre anglais est le seul bâtiment un peu fort qui soit entré à Chagrès, car la passe est si étroite, que des goëlettes d'un tonnage ordinaire peuvent seules y mouiller. Celles des Anglais apportent les étoffes et emportent l'or du Pérou et de la Colombia et l'argent du Mexique. Les cargaisons des Américains du nord, chargés ici comme ailleurs de l'approvisionnement des peuples, se composent de viandes salées, de morue, d'oignons et de quelques marchandises qu'ils achètent à la Ja-

maïque. Ils font passer beaucoup de tabac en contrebande, sous le nom de tabac de la Havane.

Je me suis étendu un peu sur les divers points de l'isthme de Panama que j'ai visités, parce qu'il m'a semblé que la description de ces lieux pouvait offrir quelque intérêt. En effet, si la politique des Américains espagnols, ou leur insouciance, ne laissait pas les chemins dans un si mauvais état, on y rencontrerait toutes les commodités possibles, surtout par la route de Portobelo, dont le port est très-sûr. Les Anglais, à qui aucun avantage commercial n'échappe, se sont, m'a-t-on dit, chargés d'ouvrir une route depuis cette ville jusqu'à Cruces, et de là jusqu'à Panama, à condition d'être seuls autorisés à faire les transports; privilége pour lequel ils offrent de payer au gouvernement le dixième des profits.

CHAPITRE XIII.

Arrivée à la Jamaïque. — Départ pour l'Europe. — Iles Lucaies. — Falmouth. — Arrivée en France.

Je m'embarquai sur une goëlette anglaise pour la Jamaïque. Je m'étais plaint des marins du grand Océan; je n'eus pas moins à souffrir avec ceux de la mer des Antilles. La plus sordide parcimonie dans la distribution des vivres, durant une traversée de douze jours, me réduisit à un état de faiblesse qu'un séjour de trois semaines à la Jamaïque put à peine réparer. Il faut que les Anglais, si attentifs à se procurer même le superflu, aient une constitution bien robuste, pour supporter en même temps les plus grandes privations. En effet, sur les petits navires marchands ils se nourrissent mal et ne prennent durant leurs maladies que des remèdes violens et administrés sans discernement.

Le jour même de notre départ de Chagrès nous rencontrâmes une frégate anglaise ; elle allait à Carthagène, d'où ensuite elle devait se diriger sur Sainte-Marthe ; c'est ce que mon capitaine appelait la tournée des bâtimens de guerre anglais. Celui-ci faisait la sienne pour ramasser l'argent des négocians de l'Amérique, et, moyennant deux et demi pour cent, le porter à la Jamaïque.

Nous eûmes vue de Carthagène le 2 décembre, puis nous traversâmes à une grande distance de terre les courans de la Magdaléna. Pendant que nous louvoyions dans le golfe du Darien, les vents avaient soufflé du nord-est, et les courans étaient venus du sud-ouest. Depuis que nous avions doublé la Popa, les courans au contraire étaient nord-ouest, et les vents sud-est. Le 4 décembre nous aperçûmes la Jamaïque. La mer était houleuse et des trombes d'eau s'élevaient de divers côtés. Le vent était faible, en conséquence nous ne pûmes que le lendemain, à dix heures du matin, profitant des brises du large, entrer dans la rade ; après avoir louvoyé dans le chenal, nous arrivâmes

au mouillage à midi. Je descendis aussitôt à terre.

La Jamaïque d'un bout à l'autre est traversée par une chaîne très-haute de montagnes; quoiqu'on respire sur leurs sommets une fraîcheur délicieuse, cependant on y compte peu d'habitans. Le créole a peur, dans toutes les Antilles, de s'éloigner des côtes; il veut voir sans cesse les navires de l'Europe, et l'appât du gain, aussi bien que la crainte, le retient sur les plages malsaines de la mer.

Des brises de terre soufflent une partie du jour et toute la nuit. Ce bienfait est dangereux pour les Européens; en supprimant la transpiration, il cause la fièvre; il empêche aussi les bâtimens d'entrer dans le port avant dix heures du matin, moment où commencent les brises du large.

Outre un nombre considérable de hameaux qui remplissent la Jamaïque, il y a plusieurs petites villes, parmi lesquelles Spanishtown et Kingstown tiennent le premier rang. L'une est la capitale et en même temps le siége du gouvernement; l'autre est la ville du commerce

Celle-ci, fréquentée par tous les étrangers, est animée par beaucoup de mouvement, tandis que l'autre est fort triste.

A l'entrée du port de Kingstown on trouve le bourg de Port-Royal; près de là est le mouillage des bâtimens de guerre, dont le nombre est ordinairement de vingt à vingt-cinq. Indépendamment de cette escadre, un château-très-fort et plusieurs batteries bordent les deux rives entre lesquelles on navigue avant d'arriver au port marchand.

L'étranger qui vient des colonies espagnoles est tout émerveillé en voyant l'activité et le grand nombre de navires qui remplissent le port. Près des warfs ou embarcadères qui servent au débarquement des cargaisons, on a bâti d'immenses magasins doublés en tôle, et où l'on entasse les marchandises. Cet endroit, qui rappelle les docks de Londres, est un des plus intéressans à visiter. Pendant que dans les cours on place les madriers d'acajou du Yucatan, les bois de couleur de Campêche, les planches et les douves du Canada, les mâts de la Virginie; et d'un côté le fer, le plomb, le cuivre; plus loin on roule de

petits barils remplis de métaux précieux du Mexique et de la Colombia.

Dans la ville, on observe un mouvement non moins curieux. Ici est un magasin encombré des plus riches étoffes de l'Inde et de Manchester; là un autre est rempli de cristaux et de verreries de toute espèce. Dans une rue sont les marchands de salaisons; la vente en est très-importante, puisque c'est presque l'unique nourriture des habitans de la campagne.

La foule qui circule dans les rues est si grande, un nombre si considérable de voitures, de cabriolets élégans, de landaws, se croisent en tous sens, que je n'ai pas éprouvé plus d'embarras dans nos grandes villes d'Europe. Cependant Kingstown est très-bien percée; bâtie sur la pente peu sensible des monts, toutes les rues depuis la montagne s'étendent en ligne droite jusqu'à la mer. Si cette distribution dans leur alignement offre un coup d'œil agréable, elle les rend souvent aussi impraticables dans l'hivernage, parce que les torrens des montagnes les traversent alors, et y causent de grands dégâts.

Les maisons sont en bois; en même temps

elles sont si propres, si commodes, si joliment construites, qu'on les trouve charmantes : dans les rues du commerce, elles ont communément une galerie basse où l'on se promène à l'abri du soleil. La caserne et la salle de spectacle sont bâties de la même manière que les maisons des particuliers.

Il y a un temple anglican, une église catholique, deux églises écossaises, trois synagogues, trois temples de Méthodistes. Ces édifices, construits sur le même modèle que tout le reste, ne se distinguent des autres maisons que parce qu'ils sont plus vastes.

Le nombre des esclaves est prodigieux en comparaison des celui des blancs : on en compte deux cent mille, tandis qu'il n'existe pas douze mille hommes blancs. Parmi ceux-ci, il y a quatre mille Français de Saint-Domingue; c'est tout ce qu'il en reste de vingt-deux mille que l'on fit sortir de Cuba en 1808.

La population noire, malgré les milices et une garnison de trois mille hommes, donne beaucoup d'inquiétude : sans cesse on tire le canon d'alarme, sans cesse on est sous les armes; on

croirait que des ennemis vont envahir le territoire; ils sont en dedans. Les Anglais suivent pourtant un système fort sage; ils ne reconnaissent d'autre différence que celle d'homme libre ou d'esclave. On ne peut, d'après leurs lois, frapper soi-même son esclave; lorsqu'il est coupable, on doit le remettre entre les mains du magistrat, qui lui fait donner trente-neuf coups de fouet; c'est le maximum de la peine; elle ne peut être infligée qu'une fois par semaine. Malgré cette espèce de justice, malgré l'estime des hommes de couleur que les Anglais ont acquise, malgré l'exacte exécution de leurs lois, et la terreur de leur puissance, tout le monde est inquiet; au moindre mouvement on court aux armes, et les jours de fête on met garnison pour plusieurs jours sur chaque habitation. Ces précautions ne sont pas inutiles, car les nègres n'ont pas oublié la guerre affreuse que lord Balcarres leur fit en 1795 avec les *blood hounds*, espèce féroce de chiens qu'on trouve à Cuba.

La Jamaïque, ainsi que tout le monde le sait, fournit abondamment du sucre et du café. Quoique ces denrées doivent toutes passer en

Angleterre, la contrebande en porte beaucoup aux États-Unis. La Jamaïque n'est pas seulement l'entrepôt du continent américain depuis le Mexique jusqu'au Pérou, elle est aussi celui de Cuba et des États-Unis; ces pays seuls ont le droit d'envoyer leurs bâtimens dans cette colonie anglaise. Quoiqu'il parte chaque jour des navires pour Chagrès, Rio-Hacha, Carthagène, la fortune de la Jamaïque est moins due à ses relations commerciales avec les pays étrangers, qu'à l'échange de ses produits agricoles contre les produits industriels de la métropole : comme celle-ci a le privilége d'habiller et de nourrir les deux à trois cent mille individus qui peuplent la colonie, les rapports entre cette dernière et la mère-patrie sont continuels et d'une très-haute importance.

Il est remarquable que les marchandises qu'on adresse directement de l'Angleterre dans les ports du continent donnent moins de profits que les cargaisons expédiées de la Jamaïque, malgré les droits que celles-ci paient à la douane anglaise; la raison en est simple, c'est que les Juifs, qui sont à la tête du commerce de

Kingstown, font aux propriétaires de l'Amérique des avances de fonds dont ils se remboursent sur la contrebande qu'il leur est aisé de faire avec le secours des marchands du pays, tandis que le négociant anglais, mal informé, est obligé de payer tous les droits, et trouve difficilement des retours en marchandises réservés pour les obligeans prêteurs de la Jamaïque.

L'importance de la Jamaïque diminuera nécessairement, lorsque les Anglais auront établi à Panama l'entrepôt de leur commerce avec l'Inde. Ce projet tend chaque jour à prendre de la consistance; il n'est pas nouveau; c'est le même que les Espagnols conçurent dès le temps de la découverte de l'Isthme par Balboa, mais qu'ils exécutèrent avec la nonchalance qu'ils mettent dans toutes leurs affaires. Les vaisseaux de la compagnie des Indes anglaise remplaceront donc bientôt, sur l'Océan pacifique, les galions espagnols qui le parcouraient autrefois; d'Acapulco ils descendront jusqu'à Guayaquil, versant dans tous les ports les produits des fabriques de l'Asie, que celles de la Grande-Bretagne ne peuvent fournir à aussi bon

compte. En même temps, des navires partis du Chili, chargés de cuivre de Coquimbo, d'étain d'Arica, et d'autres métaux beaucoup plus précieux, iront dans les ports de la Chine les échanger contre le mercure nécessaire à l'exploitation des mines d'argent.

En voyant les villes, les établissemens, les maisons, les coutumes des peuples du continent, on s'aperçoit que tout y est tellement fixe, que le cours seul des siècles pourrait y amener des changemens. Il n'en est pas de même des Antilles, et par conséquent de la Jamaïque. Dans sa maison, dans sa vie intérieure, l'habitant de cet archipel a conservé toujours la physionomie de colon voyageur. Rarement il se marie, il est toujours prêt à partir; rien ne l'attache au sol, car ses vivres, ses navires, souvent sa maison, viennent du continent. Son caractère, formé de tous les contrastes possibles, mélange singulier de l'avidité sérieuse et calculatrice des Anglais, de la légèreté insouciante et mutine des Français, de l'esprit spéculateur et cupide des Juifs, de la fermeté froide des Danois et des Suédois, de la nonchalance des nègres, de l'or-

gueil des mulâtres, ne ressemble ni aux inclinations errantes des llaneros, ni aux habitudes douces des habitans des Andes, ni aux goûts mercantiles des Américains du nord; cependant il en a retenu quelque chose, car l'homme des Antilles, à quelque caste qu'il appartienne, n'aime pas à rester en place, l'espace est trop resserré; il voyage d'île en île; il est avide de gain, de sorte que ce sentiment le dispose toujours à se faire corsaire ou soldat, et le rend redoutable pour le continent, dont les armées composées de créoles blancs et d'indiens, résisteraient difficilement aux habitans belliqueux des Antilles.

Le plus grand sujet d'inquiétude des créoles blancs, c'est l'établissement prochain de relations de commerce entre les Antilles et l'Afrique. Suivant eux, les noirs de ces îles iront dans peu de temps chercher sur le continent, d'où leurs pères ont été arrachés, des légions d'auxiliaires au lieu des esclaves qu'on y achetait autrefois. Leurs pressentimens vont encore plus loin; de même qu'on l'a remarqué dans l'Océanie et dans quelques parties du continent

d'Asie, on verra, disent-ils, en Amérique, une race mêlée s'emparer du pays, et chasser partout les anciens propriétaires blancs, ou les forcer de se retirer dans des lieux inaccessibles. Ces retraites entre les tropiques, se trouvent dans les Andes, dont la chaîne, non interrompue, forme réellement un monde à part qu'on peut appeler Europe équinoxiale, et qui semble destiné à être peuplé d'hommes de la même couleur que les Européens. Quant aux plaines et aux côtes de l'Amérique, leur climat insalubre ne paraît les rendre propres à être occupées que par des nations d'origine africaine. D'après ce nouveau partage de l'Amérique, les peuples qui habitent les provinces que baigne l'océan Pacifique, n'auraient de relations fréquentes qu'avec l'Asie, tandis que ceux qui vivent sur les côtes de l'océan Atlantique en auraient plus particulièrement avec l'Afrique. Là, l'or servirait de moyen d'échange contre les étoffes, ici les mêmes étoffes seraient employées à acheter des soldats.

Plus j'approchais du terme de mon voyage, plus je désirais de l'atteindre; les occasions,

à cause des fêtes de Noël, devenaient rares au point qu'un seul bâtiment, le paquebot le *Fleeping*, devait partir dans le mois de décembre; j'arrêtai mon passage. Nous mîmes à la voile le 25 décembre; deux jours après nous étions entre Cuba et Saint-Domingue. Notre navigation ne cessa d'être heureuse, et le 1er janvier nous reconnûmes Crooked-Island, une des Lucaies. Nous y jetâmes l'aucre; c'est là que les paquebots anglais remettent leurs paquets pour le gouverneur de cet archipel.

La vue de Crooked-Island est fort triste; de même que dans toutes les Lucaies, le sol est très-bas; vers le centre de l'île, il est composé de sable et de pierres où croissent quelques arbrisseaux, pendant que les rivages, formés de madrépores et de corail, servent de retraite à un nombre infini de tortues. Les revenus des habitans, dans presque toutes les parties de l'archipel, proviennent de la vente du sel et du coton que recueillent quelques esclaves noirs. L'abord de ces îles est fort dangereux; et nombre de bâtimens se sont perdus dans les récifs qui les entourent: quiconque les a tra-

versés ne peut manquer d'admirer le courage et l'habileté de Colomb, qui sut échapper aux périls qu'il dut rencontrer à chaque pas dans une mer semée d'écueils et alors inconnue.

Nous ne passâmes que la nuit à Crooked-Island, le lendemain nous mîmes à la voile. Notre traversée ne fut presque jamais contrariée, et nous eûmes vue du cap Lézard le 28 janvier 1824, sans avoir éprouvé le moindre accident, et même sans en avoir redouté d'aucun genre. Le lendemain nous fîmes voile pour Falmouth, nous y mouillâmes au lever du soleil. Le spectacle ravissant que nous offraient les campagnes de la baie de Falmouth ne pouvait que doubler notre joie de revoir l'Europe.

Je restai peu de jours à Falmouth, je partis pour Londres; j'y arrivai le 6 février; j'en sortis trois jours après, ne voulant mettre aucun retard au plaisir que je me promettais de rentrer en France. Je ne m'arrêtai qu'une nuit à Calais, et le 13 février je fus à Paris.

NOTES

ET

ÉCLAIRCISSEMENS.



NOTES

ET

ÉCLAIRCISSEMENS.

NOTE PREMIÈRE.

(TOME I, PAGE 127.)

Deseription de la province de Pamplona, par Joaquin Camacho, avocat (1).

La province de Pamplona est séparée au sud de celle de Tunja par le Sogamoso, qui se jette dans la Magdaléna; au nord, elle confine avec Ocanâ, qui dépend de la province de Sainte-Marthe, et avec Maracaïbo par le Tachira, limite de la Nouvelle-Grenade et de Vénézuéla. A l'ouest, elle se termine à la Magdaléna entre les embouchures du Sogamoso et du Canaverales; à l'est, aux llanos de Varinas, où se rassemblent les eaux de la vallée de Savateca, sources de l'Apure affluent de l'Orénoque. La branche orientale des Andes remplit presque toute cette province; elle forme de nombreuses vallées, dont les habitans communiquent facilement avec la mer des Antilles par le Zulia, qui se mêle avec le Catatumba, près du lac de Maracaïbo. Les villes placées à l'occident ont égale-

(1) Semanario del Nuevo reyno de Grenada.

ment des communications aisées par le Sogamoso et le Canaverales, rivières navigables.

La ville de Pamplona est par 8° l. n., et à 1300 t. au-dessus du niveau de la mer. Sa température, de 12 à 14° R., est peu agréable à cause des vapeurs qui obscurcissent sans cesse le ciel. Le territoire de Pamplona produit du froment, de l'avoine, du maïs, des pommes-de-terre, du céleri, des choux, des fèves, des haricots, et une infinité d'autres légumes et de plantes potagères qui réussissent généralement à cette hauteur. Un des endroits les plus remarquables de ce district est Surata, dont le climat est tempéré. On y prépare annuellement dix mille charges de farine, dont la plus grande partie passe par Ocanâ pour aller à Monpox et à Carthagène. Le froment est d'une qualité excellente; on en fait deux récoltes par an. Il semble appartenir à la variété qu'en Europe on appelle froment d'été; il ne croît que dans les lieux d'une température douce, comme cette vallée et celle de Savateca; car dans les lieux plus élevés, et par conséquent plus froids, comme Pamplona, Silos, Cacata, Velosco, Servita et Cerrito, on ne trouve que le froment d'hiver; le pain qu'il donne est noir et peu levé. Près de Sogamoso, à Tequia, à la Conception, à Llano-Enciso, à Malayavita, à Carcasi, on cultive le froment, la canne à sucre et le riz. Aucun des villages du district de Pamplona, à l'exception des paroisses de Matanza et d'Ecce-Homo dans la vallée de Surata, ne recueille assez de grains pour en exporter; parfois ils sont obligés d'en faire venir des cantons voisins.

A Pamplona et dans les lieux de sa dépendance on

soigne quelques plantes indigènes, qui sont fort utiles; telles sont : le pin commun (*pinus silvestris*), dont la résine est un remède employé par beaucoup de monde; le cirier (*myrica cerifera*), qui produit la cire nommée *laurel;* c'est la même que celle de la Louisiane; un galium, dont la racine fournit une teinture jaune excellente pour les laines; le chilca (*cestrum*), qui donne une belle couleur verte; diverses melastomes (*tunos*), dont on se sert pour teindre en jaune; enfin le bervius, l'alizo et le gasmon, qui procurent la même couleur.

Dans la vallée du Taupa on trouve le nopal chargé de cochenilles, qu'on envoie dans la province de Tunja. Le réseau dans lequel l'insecte s'enveloppe, et dont on ne sait pas le séparer, rend la cochenille de Taupa moins précieuse que celle de Mexico.

L'olivier est très-commun à Pamplona; l'on ignore la manière de préparer l'huile : l'Europe n'a donc pas à redouter la concurrence de cette culture.

Sépita, sur le Sogamoso, a beaucoup de bois de Brésil; la mauvaise foi des gens qui le vendaient en a fait baisser le prix.

D'abondans pâturages permettraient de nourrir dans cette province un grand nombre de bestiaux, si l'âpreté des lieux leur permettait de se multiplier; c'est pourquoi elle est obligée, malgré des essais multipliés pour en élever, d'en tirer pour sa consommation des llanos de Casanare, par la voie de Cucuy, et de ceux de Varinas, par celle de San-Christoval. La cherté des viandes cause la rareté du suif, auquel on supplée par l'usage de la cire végétale.

On élève des chevaux, des mulets, des brebis et des chèvres : avec la peau de celles-ci on fait d'assez beaux maroquins.

On connaît peu les richesses minérales de Pamplona. La tradition rapporte qu'on retira jadis des quantités immenses d'or des mines de Beta et de Montuosa. En effet, on y a trouvé les traces de grands travaux. L'or de ces mines est entraîné à Giron par les eaux qui forment le Canaverales. Le sable de cette rivière contient de l'or du titre de 23 carats. Il existe des mines d'argent; on a extrait jusqu'à huit onces de ce métal par quintal de minerai.

Les mines de cuivre sont riches; toujours mal exploitées, elles ont peu enrichi le pays.

Le sol du territoire où est bâtie Pamplona est rempli de mica : dans plusieurs endroits on le trouve en grandes lames : on en fait, ainsi qu'en Russie, des vitres pour les fenêtres; on en fabrique aussi divers objets d'ornement. Partout on rencontre du quartz, du feld-spath et du granit. Tout annonce enfin les richesses métalliques et minéralogiques de Pamplona. On n'en profite pas, parce que les travaux sont mal dirigés.

La province de Pamplona ne renferme pas trois mille Indiens : ils sont répartis sur huit villages. Le reste de la population, composée de blancs et de métis, peut s'élever à 40,000 âmes. Ils sont tous agriculteurs; un petit nombre seulement sont artisans.

Un pays qui a peu de choses à exporter ne doit pas être riche. Pamplona serait même fort pauvre, si les pro-

priétés n'étaient pas extrêmement divisées; ce qui répand l'aisance dans beaucoup de familles. Les llanos avec lesquels la vallée de Savateca confine eussent été pour le pays un débouché avantageux pour ses farines en échange de bestiaux, s'il y avait eu un chemin pour faciliter ce genre de relation. Il était cependant aisé de l'établir, en suivant la direction de la vallée que parcourt le Chitoya, qui, selon toute apparence, est une des sources de l'Apure. Par cette voie Pamplona pourrait former des liaisons avec la Guyane; Giron pourrait également en ouvrir avec ces provinces éloignées par le même chemin, et, au lieu de payer fort cher les viandes que cette ville tire des llanos de Casanare par la saline de Chita, elle en trouverait à un prix plus modéré dans ceux de Varinas; cette denrée enlève presque tout l'argent de Giron.

On cultive le coton dans tout ce district particulièrement dans la paroisse de Rio-Negro. On en exporte plus de cent mille (1) arrobes pour Monpox et Carthagène; le reste est employé pour fabriquer sur les lieux mêmes des étoffes grossières.

Le tabac de Giron est d'une qualité supérieure, et l'entrepôt établi à Piedecuesta contribue à l'aisance du peuple. Le cacao, dont on vend une quantité considérable, réussit fort bien sur les bords du Sogamoso, du Surate et du Canaverales. On tire aussi de ces contrées beaucoup de baume de copahu, et quelques bois de construction; on le porte à Monpox.

(1) Ce calcul est évidemment exagéré.

Près de la paroisse de Rio-Negro on a découvert une mine abondante de succin.

Si l'on ouvrait un chemin de Giron à la Magdaléna, cette place jouirait de très-grands avantages pour son commerce. D'abord on éviterait les écueils du Sogamoso, où les embarcations périssent souvent; et de plus, une grande étendue de terrain inconnu, située entre le Sogamoso et le Canaverales, serait très-fréquentée.

La navigation de cette dernière rivière est bien préférable à l'autre, quoique ses eaux très-basses ne permettent pas à des embarcations trop chargées d'y naviguer. Ce canal est d'une haute utilité pour les habitans de Rio-Negro, qui font passer par là leurs farines plus promptement et à moins de frais que par Ocanâ.

Le district de Giron est, comme celui de Pamplona, habité par une population composée de races différentes. On y compte très-peu d'Indiens et d'esclaves nègres.

Les villes les plus florissantes de cette province sont celles de Saint-Joseph et de Rosario de Cucuta, quoiqu'elles manquent de débouchés pour leurs productions. Leur territoire, varié par les vallées qu'arrosent le Tachira, le Pamplona et le Zulia, a de belles plantations de cacao.

L'agriculture, à Cucuta, est entre les mains d'un millier d'esclaves. Le cacao de Cucuta, appelé cacao de la Magdaléna, parce qu'on le faisait venir par ce fleuve, est très-estimé. La récolte du cacao peut être de 80,000 arrobes par an. Au prix de 3 piastres l'arrobe, c'est un revenu de 240,000 piastres. En y joignant le produit du

café et de l'indigo, qu'on cultive également dans la province, on peut porter le total des richesses de Pamplona à un million de piastres (1).

La plus grande partie des cacaos de Cucuta descend à Macaraïbo, par le Zulia. Le trajet par terre jusqu'au pont de Cachos, dans le village de Limonsito, est de six lieues; chemin très-court, mais fort mauvais, par l'insouciance des négocians, et par leur éloignement pour se réunir lorsqu'il s'agit de faire des dépenses sans être stimulés par l'espoir d'un gain prompt et certain.

Les négocians de Cucuta finiront certainement par abandonner la route de Monpox et de Carthagène, où un grand nombre d'entre eux périssent victimes de l'insalubrité de ces climats brûlans; tandis qu'en allant à Maracaïbo ils voyagent dans des lieux dont l'air est pur et sain; d'ailleurs, la navigation qu'ils ont à faire n'est point désolée par ces nuées d'insectes qui tourmentent le voyageur sur la Magdaléna.

Une quantité considérable de l'argent de Cucuta passe

(1) Ceci ne semble pas exact. Le pays produit une quantité de café et d'indigo, bien inférieure à celle du cacao; ainsi l'on peut dire, malgré l'assertion du senor Camacho, que le revenu du café et de l'indigo n'équivaut même pas à la moitié de celui que donne le cacao. La province de Pamplona n'a jamais eu un million de piastres en circulation. En général, les auteurs américains ont le défaut d'exagérer les richesses de leur pays : ainsi, dans un Essai sur la province d'Antioquia, imprimé dans le journal *el Semanario del Nuevo Reyno*, le senor Restrepo avance qu'Antioquia extrait annuellement de ses mines 600,000 castillans d'or. Les gens éclairés du pays conviennent que ce calcul est loin d'être exact.

par San-Christoval, dans le Varinas. Il sert à l'achat des mules et des bestiaux, dont on reçoit près de 10,000 têtes par an. Quoiqu'il y ait d'abondans pâturages, on n'élève pas de bœufs dans ces vallées. Le sel vient de la côte, quand on ne peut pas s'en procurer de Chita ou de Zipaquira.

La bonté du sol n'est pas la seule cause de l'abondance des cacaos; les soins des cultivateurs y contribuent beaucoup : instruits par l'expérience, ils les ombragent de ceybas et d'erytahrina; ils les arrosent, les entourent de haies vives, de citronniers, de fagaras et d'acacias, qui, en défendant la propriété, présentent en même temps un coup d'œil charmant. Ils n'auraient donc qu'à se féliciter de la culture de cette utile denrée, s'ils n'étaient pas dans l'obligation de se défaire de leurs cacaos, pour les sauver des ravages du *tinea falsa*. Cet insecte détruit également les blés et les farines de Surata.

La ville de Salazar de las Palmas a déchu à mesure que celles de la vallée de Cucuta prospéraient; cependant on compte dans sa dépendance quelques paroisses assez riches, Sant-Yago et Cayetano; cette dernière surtout a d'assez belles plantations de cacaos.

La ville Salazar de las Plamas doit son nom à la grande quantité de palmiers qui couvrent le pays où elle est bâtie. On y trouve le palmier royal (*cocos butyracea*), dont on recueille le vin et le beurre; le palmier tête-de-nègre (*phytelephos macrocarpa*), dont le fruit se travaille comme l'ivoire; le palmier de noli, qu'on peut appeler *cocos ignaria* à cause de l'espèce de bourre qu'on ramasse sur

la côte des feuilles, et qui remplace parfaitement l'amadou; enfin le murappo (*carludovica*), qui sert à couvrir les maisons, et dont on mange les rejetons.

En résumé, le sol de la province de Pamplona est fertile : les habitans sont indolens, de sorte que presque tout le pays est désert; c'est ce que l'on voit en général dans les plus anciennes colonies du royaume.

TOME I, NOTE DE LA PAGE 224.

D'APRÈS M. de Humboldt, la population de la république de Colombia s'élèverait à 2,700,000 âmes. Pombo (1), qui publia en 1811 un écrit sur la statistique de la Nouvelle-Grenade, calcule ainsi le nombre des habitans par province :

Guayaquil,	50,000
Loxa e Jaen,	80,000
Cuenca,	200,000
Quixas e Macas,	40,000
Quito,	500,000
Popayan,	320,000
Choco,	40,000
Antioquia,	110,000
Neyva,	45,000
A reporter.	1,385,000

(1) Créole de la Nouvelle-Grenade, mort en 181....

Report. . . .	1,385,000
Santa-Fé,	190,000
Tunja,	200,000
Socorro,	125,000
Pamplona,	90,000
Los Llanos,	20,000
Mariquita,	110,000
Carthagéna,	210,000
Santa-Marta,	70,000
Rio-Hacha,	20,000
Panama è Portobelo,	50,000
Veragua,	30,000
	2,500,000

En ajoutant à ce nombre celui des habitans de Caracas, que l'on s'accorde à porter à 900,000, la population de la république se composerait de 3,400,000 âmes. Ce calcul est évidemment exagéré, et d'ailleurs peu conforme au recensement fait par les ordres du gouvernement actuel de la république.

TOME I, NOTE DE LA PAGE 227.

Le siége de Bogota fut érigé par le pape Pie IV en 1564. Cet archevêché se compose de cinq dignitaires, sept chanoines, trois prébendés, un mi-prébendé.

Les suffragans de Bogota sont:

Popayan, trois dignitaires, deux chanoines, deux prébendés, deux mi-prébendés;

Carthagène, cinq dignitaires, un chanoine;

Sainte-Marthe, quatre dignitaires;

Mérida de Maracaïbo.

Caracas, autrefois suffragant de Santo-Domingo, a cinq dignitaires, quatre chanoines, deux prébendés, deux mi-prébendés, six chapelains, six acolytes. L'évêque jouit d'un revenu de 75,000 piastres (environ 375,000 fr.).

Quito, autrefois suffragant de Lima, a cinq dignitaires, six chanoines, quatre prébendés, deux mi-prébendés. L'évêché de Quito fut fondé en 1534.

Panama, autrefois suffragant de Lima, a cinq dignitaires et deux chanoines.

Le cabildo ecclésiastique de Bogota se compose d'un doyen, d'un archidiacre, d'un chantre, d'un écolâtre, et d'un trésorier. Un doyen a 5000 piastres; un bénéficier à part entière, 2000 piastres.

Une messe simple coûte 1 piastre; un baptême, 12 réaux (7 fr. 80 c.) à 4 piastres; un mariage, 12 p., et 200, s'il n'y a pas publication de bans.

La dispense pour le mariage de l'oncle et de la nièce, 1000 piastres.

Un enterrement, 4 piastres et demie pour les pauvres, et 200 pour les riches.

TOME I, NOTE DE LA PAGE 274.

Prix de quelques marchandises à Bogota.

Viande,	25 livres,	9 f.	10 c.
Pain,	1		32
Vin,	12 bouteilles,	80	
Sucre,	1 livre,		65
Confitures,	25	26	
Huile d'Espagne,	1 bouteille,	7	80
Safran,	1 once,	11	70
Nourriture d'un cheval, par jour,		2	50
Chapeau,		80	
Bottes (demi-),		50	
Souliers,		15	
Cire d'Europe,	1 livre,	10	
Poudre à tirer,	1	9	10

TOME I, NOTE DE LA PAGE 286.

Etat des dîmes d'Antioquia, une des provinces les plus riches de la république de Colombia, et dont la population s'élève à 106,950 *habitans.*

Années.	Piastres.	
1800	31,064	3
1801	28,412	6
A reporter. . . .	59,476	9

Report. . . .	59,476	9
1802	24,250	1
1803	28,693	3
1804	25,954	7
	138,375	4

Le résultat prouve que chaque habitant ne dépense pas *quatre piastres* (20 fr.) par an.

RESTREPO, *Essai sur la géographie de la Nouvelle-Grenade.*

TOME I, NOTE DE LA PAGE 286.

POMBO détaillait ainsi en 1811 les revenus des provinces de la Nouvelle-Grenade :

Santa-Marta et Rio-Hacha,	320,000 p.
Carthagéna,	600,000
Panama (à cause du commerce du Pérou),	800,000
Guayaquil,	300,000
Cuenca,	60,000
Mainas,	30,000
Quito,	250,000
Quixas,	40,000
Popayan,	210,000
Choco,	60,000
Antioquia,	160,000
Neyva,	18,000
A reporter.	2,848,000

Report. . . .	2,848,000
Mariquita,	23,000
Santa-Fé,	180,000
Tunja,	80,000
Socorro,	72,000
Pamplona,	70,000
	3,273,000

Cette évaluation paraît d'autant plus exacte, que les revenus de la province de Santa-Fé, dans le mois d'octobre 1822, et dont l'état a été publié dans la gazette officielle du mois de novembre de la mêne année, se sont élevés à 15,107 piastres. Cette somme, répétée douze fois donne 181,284 piastres; or ce résultat s'approche singulièrement de celui de Pombo. Ensuite si l'on ajoute au total des revenus de la Nouvelle-Grenade, la somme des revenus de Caracas, qu'un des membres du consulado de Caracas, le senor Jove, a portés à 2,032,500 piastres, quoique, d'après quelques renseignemens, on pourrait ne les porter qu'à 1,227,336; on reconnaîtra que les revenus de la république ne s'élèvent qu'à 5,305,500 piastres, ou 26,527,500 fr.; tandis que les dépenses, en les calculant approximativement, d'après celles des départemens de Santa-Fé et de Caracas, dont le tableau a été imprimé en 1822 et 1823, monteraient à 5,715,336 p., ou 28,776,680 fr. (1). On ne comprend pas dans ces dépenses les paiemens de l'intérêt des quarante millions de piastres que la république doit aux Anglais.

(1) On ne compte ici la piastre que pour 5 fr.

TOME I, NOTE DE LA PAGE 288.

Le courrier de Carthagène arrive à Bogota les 9, 19 et 29 de chaque mois; les mêmes jours le courrier de Bogota part pour Carthagène. Le courrier de Caracas arrive à Bogota les 4 et 19, et sort de la capitale pour Caracas les 7, 15 et 22. On compte 250 lieues de distance entre ces deux villes.

TOME II, NOTE DE LA PAGE 69.

Les mines abondantes donnent chaque jour huit réaux par esclave; celles qui ne sont que médiocrement riches, et ce sont les plus communes, ne rendent que deux réaux. Dans Antioquia ce sont des hommes libres qui exploitent les mines; on les nomme *massamorreros*. Dans cette province le gisement des mines n'est pas le même que dans les contrées voisines du grand Océan. En effet, dans Antioquia on découvre souvent l'or à 1450 toises au-dessus du niveau de la mer; le minerai se trouve disséminé et séparé par de longs espaces, pendant que dans le Choco on ne le rencontre que sur une ligne parallèle à l'horizon.

Restrepo, *Essai sur la Géographie de la Nouvelle-Grenade.*

TOME II, NOTE DE LA PAGE 122.

Observations sur les moyens d'établir une communication par eau entre la mer des Antilles et le grand Océan, par le rio Atrato, qui débouche dans le fond du golfe du Darien, et par le rio San-Juan, qui communique presque avec la partie supérieure de l'Atrato, et entre dans le grand Océan dans la baie de Chirambira (1).

« L'embouchure principale de l'Atrato se nomme Barbacoas. Elle est située par 8° 12' lat. nord. Le cours de cette rivière est de 480 milles, depuis sa source. A son embouchure commence la grande baie de Candelaria, capable de contenir toute la marine de l'univers, ayant un bon ancrage de 18 à 30 brasses, abritée contre tous les vents, et seulement sujette à une mer très-forte dans les mois durant lesquels soufflent les vents du nord. Sa barre dans les temps secs et de basse mer a cinq pieds d'eau; dans la saison des pluies et de haute mer, 6 pieds et demi, sur une étendue d'environ 200 yards, avec un fond de sable dur.

» La première rivière d'une certaine grandeur qui se décharge dans l'Atrato, se nomme *rio Sucio;* elle est par 7° 46' lat. nord. Dans son état actuel elle n'est pas navigable

(1) L'auteur de cet intéressant mémoire est anglais, il a gardé l'anonyme.

à cause des arbres et des roches qui obstruent son cours.

» La deuxième est le *Mariendo*. Cette rivière est par 7° 6' lat. nord. A 20 milles de sa jonction avec l'Atrato, on voit quelques montagnes fort élévées qui portent le même nom; elles abondent en plusieurs espèces de bois précieux.

» La troisième est le *Napipi*, qui se jette dans l'Atrato, par 6° 33' lat. nord. On pourrait par cette rivière ouvrir une communication facile avec le grand Océan, qui n'est éloigné que de six milles de la source du Napipi.

» De l'embouchure du Napipi à l'hôtellerie bâtie au-dessus de la rivière de Don-Carlos, on compte trois jours de marche, environ cent milles; de ce point à l'hôtellerie d'Amado, six heures ou dix-huit milles. De là on voyage par terre jusqu'à la baie de Cupica, dans le grand Océan; c'est une journée de marche. Les transports se font sur des mulets ou à dos d'hommes. Le port de Cupica est bon pour toute espèce de bâtimens.

» La quatrième rivière qui entre dans l'Atrato est le *Bevara;* elle est par 6° 2' lat. nord. A quinze milles de son embouchure on trouve un magasin (bodega) où l'on dépose les marchandises destinées pour Antioquia. De cette bodega à Verras il y a soixante milles par terre. Les transports se font à dos d'hommes : on emploie ordinairement sept jours à parcourir cette route; le prix d'une charge de 125 livres est de douze piastres.

» On se sert de mules sur le chemin de Verras à Antioquia (40 milles) : chaque mule coûte quatre piastres.

» La capitale de la province du Choco est San-Francisco de Luibdo ou Citara, située à 400 milles de la mer; elle

n'a qu'une église et un bureau de douane; sa population ne s'élève pas à mille habitans.

» Jusqu'à Citara, l'Atrato présente peu d'obstacles aux embarcations qui ne tirent pas plus de sept pieds d'eau. Son cours n'est embarrassé ni par des roches ni par des troncs d'arbres. Le courant de l'Atrato dans la saison sèche est de deux milles par heure, et de cinq dans la saison des pluies. La source de cette rivière est à quatre-vingts milles de Citara.

» En face de cette ville le Quito se mêle à l'Atrato; c'est par cette rivière qu'on se rend au ravin de San-Pablo; dans la saison de la sécheresse elle offre quelques difficultés à cause du peu d'eau qu'on y trouve. Cet obstacle est facile à lever avec des écluses et d'autres machines connues en Europe; d'ailleurs la largeur du ravin de San-Pablo n'est que de deux milles. »

TOME II, NOTE DE LA PAGE 126.

Le territoire, dans la province d'Antioquia, où se trouvent situées les villes de Remedios, Zaragosa, Caceres, Caucan, Yalomba et San-Bartholomé, et qui peut avoir une étendue de cinquante lieues, ne renferme que 6,303 habitans.

Restrepo. *Essai*, etc.

TOME II, NOTE DE LA PAGE 128.

Mots de la langue des Indiens du Choco.

Copdour,	chef.
Ouenmehor,	anthropophage.
Deoupera,	femme.
Hemeoera,	homme.
Babkoukena,	blanc.
Gaouna,	Indien.
Ningour,	noir.
Ourima capun,	venez ici.
Carpemara,	combien.
Amba,	un.
Noumi,	deux.
Canoupa,	trois.
Aiapa,	quatre.
Conambo,	cinq.
Andkinanamba,	six.

TOME II, NOTE DE LA PAGE 196.

Au Pérou, le nombre des créoles blancs est également

dans une proportion minime, car sur deux millions environ d'habitans, on compte approximativement 450,000 blancs, 1,100,000 Indiens, 500,000 métis, 60,000 noirs, 80,000 mulâtres.

Je suis loin de penser aussi qu'avant la conquête, l'Amérique fût plus peuplée qu'à présent; les rapports des capitaines espagnols à cet égard renferment, à mon avis, les plus grossières erreurs. Toutes sans doute ne vinrent pas de l'intérêt qu'ils avaient à enfler le mérite de leurs succès, mais bien aussi de l'effet que devaient produire quelques milliers d'Indiens sur leurs troupes qui ne montaient pas quelquefois à six cents hommes. Comment, au reste, la population de l'Amérique eût-elle pu être aussi considérable qu'on l'a prétendu, puisque le plus grand nombre des Indiens vivait du produit de la chasse? C'est bien différent maintenant, il ne peut aller qu'en augmentant, surtout si on abolit l'esclavage; car rien n'arrête plus le développement de la population chez les nations des contrées équinoxiales que l'excès du travail. Sous le climat dévorant de la ligne, le nègre même, le nègre, le seul cultivateur propre à défricher la terre, a besoin de travailler peu et à certaines heures de la journée, autrement ses forces s'épuisent en peu d'années, et s'il ne meurt pas jeune, il vieillit promptement et devient parconséquent inutile pour l'agriculture et pour la propagation de l'espèce.

TOME II, NOTE DE LA PAGE 238.

ANALYSE DE QUELQUES MINÉRAUX DE LA COLOMBIA, PAR M. BERTHIER, PROFESSEUR DE L'ÉCOLE ROYALE DES MINES.

Minerai de cuivre de Moniquira.

C'EST un mélange de cuivre pyriteux, de cuivre gris, de cuivre oxide noir et de cuivre carbonate vert. Il est fort riche en cuivre, mais il ne renferme qu'une très-petite quantité d'argent. Le cuivre gris pourrait être traité avec grand avantage; mais le cuivre qu'il produirait serait impur et difficile à affiner. C'est sans doute à cause de cela que les Indiens ne fondent que le cuivre pyriteux. Il paraît que le procédé qu'ils emploient est à peu près le même que celui d'Europe, car leurs scories sont composées principalement de silice et d'oxide de fer comme les nôtres; elles ne retiennent d'ailleurs que très-peu de cuivre.

Minerai de plomb de Sogamoso.

C'est du plomb carbonaté, mêlé de quelques mouches de galène, et disséminé dans du quartz. On en trouve de semblable en Europe. Il ne renferme qu'une trace d'argent.

Minerai de fer des environs de la Plata.

C'est du fer oxidulé magnétique, tout pur et sans gangues. Il ne contient rien d'étranger, pas même la plus petite trace de titane. Il donne à l'essai 0,73 d'excellente fonte.

TOME II, NOTE DE LA PAGE 239.

En 1806 et 1807, il sortit de l'hôtel des monnaies de Santa-Fé 3,499,489 p. Le système d'exploitation des mines avait sans doute alors éprouvé quelque amélioration, car depuis 1789 jusqu'en 1795 on n'avait battu à Santa-Fé que 8,161,862 p., et à Popayan, depuis 1788 jusqu'en 1794, 6,502,542 p. (1). En général, les années de prospérité dans l'Amérique ont été celles du commencement du XIXe siècle. Ce fut l'époque où ce continent reçut de la péninsule européenne plusieurs priviléges utiles, et où le gouvernement espagnol, oubliant ses maximes rigides de politique, permit l'introduction des livres et la publication de quelques journaux. On sait combien ces feuilles ont éclairé en peu de temps les colonies américaines, et ont hâté leur émancipation.

(1) Humboldt, *Essai politique*, chap. XI, pag. 201.

TOME II, NOTE DE LA PAGE 251.

M. DE HUMBOLDT, dans ses ouvrages sur le Mexique (1), estime les importations dans les provinces réunies de la Nouvelle-Grenade et de Caracas, à 11,200,000 piastres, et les exportations, soit en produits du sol, soit en métaux, à 9,000,000. L'auteur que j'ai déjà eu occasion de citer, Pombo, a évalué les exportations de la Nouvelle-Grenade seulement à 2,500,000 piastres; il les divise ainsi :

Exportations en produits agricoles, perles, platine, par l'Atlantique,	600,000 p.
En argent et barres d'or,	1,350,000
En produits, par Panama et Guayaquil,	550,000
	2,500,000

Suivant le même auteur, les importations ne seraient que de 2,500,000 piastres.

Le sénor Jove, un des membres les plus éclairés de l'ancien consulado de Caracas, donna, dans un mémoire remis en 1817 au vice-roi Samanon, les évaluations suivantes du commerce de la Colombia.

(1) *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, chap. XIII, p. 472.

Exportations estimées approximativement des provinces de Vénézuéla pendant les dix années antérieures à 1810.

Par an

100,000	fanègues de cacao de 110 liv.	à 20 p.	r.	2,000,000
100,000	quintaux de café,	12		1,200,000
150,000	livres d'indigo,	1	2	187,500
50,000	quintaux de coton,	15		75,000
200,000	cuirs de bœuf,	1		200,000
10,000	mulets et chevaux,	32		320,000
200,000	cuirs, petite espèce,		2	50,000
2,000	quint. de copahu par la Guyane,	24		48,000
10,000	quintaux de tabac de Varinas,	20		200,000
	Autres denrées,			119,500
				4,400,000

La balance du commerce et de l'agriculture était en faveur de celle-ci d'un million.

On a publié en 1809 dans le Semanario [1] l'état du commerce de la Guayra et de Carthagène. Les renseignemens qu'on y trouve ne sont sans doute pas nouveaux, mais ils sont intéressans et même utiles, parce que les objets convenables à l'importation sont encore actuellement les mêmes que du temps des Espagnols. D'ailleurs les documens de toute espèce sont fort rares à présent; les journaux, les mémoires des vice-rois où l'on trouvait

[1] N° 45. La confusion qui se trouve dans l'original espagnol m'a forcé de faire quelques changemens aux sommes des diverses additions, et de supprimer le tableau des exportations.

des matériaux si précieux pour la statistique de l'Amérique ; tout a été enlevé ou brûlé : les membres du gouvernement ignorent eux-mêmes en grande partie les détails de l'administration. On n'a donc qu'avec peine des guides sûrs pour bien connaître la situation financière et commerciale du pays ; et l'embarras le plus grand surtout est de faire accorder ensemble les rapports contradictoires, car, au milieu des fureurs des partis, les uns amplifient, les autres déprécient les ressources du gouvernement.

État général du commerce de la Guayra dans le premier semestre de 1809.

Importations d'Espagne :			
En marchandises espagnoles,		215,424	
étrangères,		58,780	
		274,204	274,204
Importations d'Amérique :			
Sucre de la Havane,	arrobes 3,173	6,347	
Cire de Cuba,	773	7,730	
Sacs du Mexique,	5,520	1,380	
Piastres,		96,500	
Autres productions de l'Amérique,		26,202	
d'Europe,		16,161	
de l'étranger,		4,616	
		158,936	158,936

Importations d'Europe :

Étoffes de laine,		13,369
toile,		60,333
coton,		325,242
Chapeaux de laine,	6,281	9,489
soie,	2,262	12,466
Soieries,		15,568
Farines, barils,	5,798	57,983
Quincaillerie,		36,414
Vivres,		34,674
Vins en barriques, arrobes	4,025	9,725
Vins en bouteilles, douzaines	2,414	4,504
Argent et or monnayés,		32,330
Objets divers,		11,838
		623,935 623,935

Total des importations. 1,057,075

Exportations annuelles de la Nouvelle-Grenade, antérieurement à 1810.

10,000	fanègues de cacao qu'on tirait des vallées de Cucuta,	à 20 p. r.	200,000
6,000	quint. de café,	10	60,000
6,000	*id.* de coton,	15	90,000
12,000	charges de bois de couleur, de 250 liv. par Rio-Hacha,	7	84,000
3,000	*id.* par Sainte-Marthe,	5	15,000
30,000	quint. de coton, par Carthagène,	20	600,000
20,000	*id.* de bois de couleur,	6	15,000

A reporter. . . . 1,064,000

	Report.		1,064,000
100,000	charges de cacao (75 liv.) par Guayaquil,	6 p.	600,000
10,000	charges (250 liv.) de kina de Loxa,	10	100,000
20,000	*id.* par Carthagène,	6	120,000
6,000	liv. de platine, par le Choco [1],	6	36,000
	Divers produits [2],		80,000
			2,000,000
	Métaux,		2,000,000
			4,000,000

Revenus de la Nouvelle-Grenade avant 1810.

Douanes,	600,000 p.
Alcabala,	100,000
Ferme du tabac,	300,000
400,000 bulles [1],	100,000
Papier timbré,	150,000
Hôtels des monnaies,	150,000
Tributs des Indiens,	50,000
Licences,	100,000
	1,550,000

(1) Aujourd'hui que l'exportation de ce minéral est prohibée, on ne le paie plus que trois à quatre piastres la livre, et il en sort du pays la même quantité qu'autrefois.

(2) On comprend sous cette dénomination générale la salsepareille (deux réaux la livre), le beurre de cacao, la vanille, la vigogne et le vernis de Pasto, dont le prix est de huit à dix réaux la livre, et dont la qualité en des mains plus habiles pourrait égaler celle du vernis de la Chine.

(3) Le gouvernement de la Colombia a défendu la vente des bulles, jusqu'à ce que le pape se détermine à reconnaître la république.

Ainsi, d'après l'opinion du sénor Jove, les revenus de la Nouvelle-Grenade ne se seraient élevés, avant 1810, qu'à 1,550,000 piastres : quoique cette estimation m'ait paru beaucoup trop faible, cependant, en parlant des finances de la Colombia, je ne les ai évaluées qu'à 5 ou 6,000,000 de piastres, parce que si la vente des biens nationaux, et l'obligation imposée au clergé de supporter, comme le reste de la nation, les charges de l'état, ont dû augmenter les richesses du gouvernement, d'un autre côté, les désastres qu'a amenés une guerre de quatorze ans, ont ruiné un grand nombre de ressources qu'avait jadis l'Espagne.

Terminons ces éclaircissemens en comparant l'importance relative du commerce de la Colombia et du Mexique.

Balance du commerce de Carthagène.

		Importations d'Espagne.	Exportations pour l'Espagne.	
Ans	1802	983,885 p.	3,082,819	2
	1803	971,863	1,554,385	1
	1804	903,644	2,468,578	7
		2,859,392	7,105,783	2

Sur cette somme on doit compter en produits 2,353,551
argent 4,752,232

Balance du commerce de la Véra-Crux, pendant les mêmes années.

	Importations d'Espagne.	Importations d'Amérique.
	20,390,859	1,607,729
	18,493,289	1,373,428
A reporter,	38,884,148	2,981,157

Report	38,884,148	2,981,157
	14,906,060	1,619,682
	53,790,208	4,600,839
	4,600,839	
	58,391,047	

Exportations pour l'Espagne.	Exportations pour les ports d'Amérique.
33,866,219	4,581,148
12,017,072	2,465,846
18,033,371	3,424,511
63,916,662	10,471,505
10,471,505	
74,388,167	

Quoique les anciennes vice-royautés du Mexique et de la Nouvelle-Grenade soient toutes deux favorisées par la nature, également fertiles et riches en métaux, l'agriculture abandonnée dans la Colombia en grande partie aux soins des nègres, l'exploitation des mines dirigée avec la dernière ignorance, sont la cause du contraste prodigieux qu'offrent deux pays administrés jadis de la même manière, d'une étendue presque égale, et dont la population ne diffère que de la moitié.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

ERRATA.

Page 17, *ligne* 2, fin, *lisez* faim.

Page 53, *ligne* 11, est-sud-ouest, *lisez* ouest-sud-ouest.

Page 139, *ligne* 1, asiastique, *lisez* asiatique.

Page 185, *ligne* 6, tresser, *lisez* tisser.

Page 276, *ligne* 8, Puerto-Cabello, *lisez* Porto-Belo.

Page 298, *ligne* 8, deux et demi, *lisez* un et demi.